

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

La pièce d'à côté

Finney, Jack L.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

PRÉSENCE DU FUTUR

jack finney

la pièce d'à côté



Denoël

JACK FINNEY

La pièce d'à côté

Roman traduit de l'américain par
Nathalie Serval

Titre original
THE WOODROW WILSON DIME
(Fireside, Simon & Schuster, Inc., New York)
ISBN : 0-671-64048-8

© 1968, by Jack Finney
Et pour la traduction française
© 1995, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-30552-X B 30552-7

Chapitre 1

Sur les six heures trente d'une aube gris lavasse dopée au 220, l'alarme du réveil résonnant encore à mes oreilles, j'ai gagné la salle de bains à tâtons, les yeux fermés, histoire de grappiller quelques secondes supplémentaires de sommeil. Je me suis planté devant le miroir de l'armoire à pharmacie, espérant comme d'habitude qu'un miracle aurait eu lieu pendant la nuit. Mais rien n'avait changé, en tout cas pas en mieux.

Toujours la même vieille gueule pas rasée d'abruti presque trentenaire ; toujours la même tignasse queue de vache rebiquant en tous sens comme une poignée de clous rouillés ; toujours les mêmes yeux injectés de basset artésien. « Miroir, mon beau miroir, dis-moi qui est le roi des tocards ?

— Toujours pareil, a répondu la voix grave et familière. Tu es au coude à coude avec un berger australien alcoolo et un usurier de Beyrouth. Mais on dirait que c'est toi qui tiens la corde. » Une main céleste émergeant de la manche brodée d'or d'une longue robe blanche est alors descendue du plafond, armée d'un énorme tampon en caoutchouc, et a imprimé sur mon front, en noir et en capitales, les quatre lettres du mot raté.

J'ai eu beau les laver à l'eau tiède sous la pomme éternellement fuyante de la douche, je les sentais toujours gravées au plus profond de mon âme quand

j'ai regagné la chambre tout en m'habillant. Ça explique ma conduite envers Hetty. Plus tard, j'ai réalisé que ça faisait quatre ans, trois mois, onze jours et treize heures qu'on était mariés.

L'œil dans le vague, la mine ahurie, j'ai boutonné ma chemise, honteux d'avoir le culot de regretter, comme chaque matin, qu'on ne fasse pas chambre à part. Malgré la petitesse de la nôtre, il était rare qu'on se marche sur les pieds. Ça faisait longtemps que nos trajectoires se croisaient et s'entrecroisaient presque sans collisions. Pourtant, on ne parvenait pas à s'éviter tout à fait. Nos épaules se frôlaient, les mains de l'un déboulaient devant le nez et les yeux de l'autre. Moi, au réveil, je fonctionne sur basse tension ; l'ampoule témoin de mes fonctions vitales clignote à l'orange. Aussi l'idée de m'habiller seul m'apparaissait ce matin-là aussi irrésistible que son contraire quatre ans, trois mois, onze jours et treize heures plus tôt.

Impossible de retrouver ma ceinture. Comme elle n'était pas avec mon pantalon de la veille, j'ai pensé que j'avais dû la poser sur l'unique chaise de la chambre avant de me coucher. Hetty était assise dessus, occupée à enfiler un bas. Je me suis approché, j'ai soulevé l'ourlet de sa combinaison afin d'inspecter la chaise, mais de ceinture point. Puis je l'ai aperçue par terre en me dirigeant vers la penderie.

J'étais occupé à la glisser dans les passants de mon pantalon quand Hetty s'est levée pour se planter devant la glace de la coiffeuse qu'on partage dans une proportion de deux tiers-un tiers (devinez qui est lésé ?). Elle arrangeait ses cheveux, les bras levés, et moi j'avais besoin de récupérer mon portefeuille, mes clés, ma menue monnaie et tout mon bazar sur la coiffeuse. J'ai effleuré sa poitrine en glissant mon bras sous le sien pour attraper le portefeuille que j'ai fourré dans ma poche. J'allais en faire autant de mes clés et de mon argent quand j'ai remarqué dans la glace le regard d'Hetty fixé sur moi.

Saisi d'un obscur pressentiment devant son expression, j'ai jugé plus prudent de renoncer provisoirement à mes clés et à mon argent. J'ai fait un pas en direction de la penderie pour y prendre une cravate puis je suis revenu vers la coiffeuse. Les genoux pliés afin de ne pas gêner Hetty, apercevant à peine mon cou dans le coin inférieur gauche de la glace, j'ai entrepris de nouer ma cravate. Comme j'avais gardé un œil sur le reflet d'Hetty, je l'ai vue poser une main sur sa hanche. Voyant que j'avais remarqué, elle s'est mise à marcher de long en large à petits pas affectés, en balançant exagérément les épaules, à la manière des mannequins. Je l'ai observée un moment sans lâcher ma cravate puis je me suis retourné. Les mains nouées sur la nuque, Hetty a basculé le bassin vers moi et m'a gratifié de quelques frotti-frotta lascifs avant de fondre en larmes.

Ma bouche s'est ouverte comme la trappe d'une potence. J'ai fait un pas vers elle mais elle a pris la fuite et s'est jetée à plat ventre sur le lit, quelque trente centimètres plus loin. Devant ses sanglots, je me suis pris à songer aux avantages méconnus que procure la mort. Accroupi au pied du lit dans une

position malcommode, j'ai commencé à caresser, câliner, cajoler, flatter, susurrer, consoler. Très vite, elle a relevé la tête en disant : « Quand même, tu as fini par me voir ? Je craignais d'avoir à me déshabiller et à me peindre le corps en bleu.

— Quel est le problème, chérie ?

— Le problème ?! Tu as quel âge, Ben ? Trente ou cent ans ? À moins que je ne sois vraiment trop tarte et repoussante ? Seigneur, tu es seul dans une chambre avec une jeune femme pubère à demi nue...

— Mais je dois aller travailler.

— ... et tu es capable de soulever l'ourlet de sa combinaison sans même la remarquer ! Tu me frôles au plus près sans marquer la moindre émotion, comme si je n'étais qu'une *porte*...

— Chérie...

— Écoute, Ben, a-t-elle repris d'une voix posée, dans le style “je n'ai même plus de larmes pour pleurer”. Je regrette de te parler comme une héroïne de bédé mais il est temps de voir les choses en face et de se faire une raison. Il est évident que tu ne m'aimes plus. » Et là-dessus, à 6 h 43 précises, elle s'est remise à chialer. Bon Dieu !

C'est là que je l'ai tuée. Plus tard, en faisant les cent pas dans ma cellule de condamné, j'ai eu des regrets. Mais sur le moment, j'ai juste refermé mes mains sur son cou blanc, affectueusement... Soyons sérieux : j'ai fait ce que vous auriez fait à ma place. Je lui ai caressé les cheveux, je lui ai tapoté la joue, je l'ai grattouillée derrière les oreilles en lui assurant que moi aussi je l'aimais, le genre de trucs qu'on a le plus grand mal à dire à voix haute, vous avez remarqué ?

Pourtant, je l'ai dit. Ma langue est parvenue à extirper ces mots de ma bouche et à les faire retentir dans la chambre. Au bout d'un moment, Hetty a relevé la tête et m'a sommé de lui dire *franchement* si j'étais sincère. J'ai souri d'un air tendre en jetant un coup d'œil à ma montre. S'il était trop tard pour la rubrique littéraire et l'édito de James Reston, j'avais encore le temps de parcourir la colonne du bridge tout en mangeant.

Pendant le petit déjeuner, on a échangé force sourires Émail Diamant et fait assaut de prévenance. J'ai terminé mon café, reposé mon journal et déclaré d'un air enjoué : « Eh bien, il est temps d'aller retrouver les produits Sécurité ! »

Elle a rétorqué en souriant de toutes ses dents : « Chéri, pourquoi t'obstines-tu à prononcer ça ainsi ? On doit dire *Sécurité* ! »

J'ai protesté amoureuxment : « Non, mon ange. N'en déplaie à mon idiot de patron, *r-i-t* ne se prononce pas *rite*, nom d'une pipe ! » Hetty souriait si fort que ses yeux en étaient réduits à deux fentes. J'ai poursuivi du même ton docte : « C'est comme la lessive *x-tra*. Combien de fois t'ai-je fait la remarque qu'on ne disait pas *extra* ? C'est *x-tra*, avec un *x*, et si tu veux que ça soit *extra*, tu dois l'écrire comme ça se prononce ! De même, un Novotel ne sera jamais un *Nouveau Hôtel*, et quant aux magasins Prisunic, ne t'imagines pas

qu'ils pratiquent un *Prix Unique* mais...

— Mais nom d'un chien, qu'est-ce que ça peut faire ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Mais alors, plus rien n'a d'importance ! C'est aussi grave que...

— Tu vas être en retard, chéri, m'a-t-elle coupé. Tu ferais mieux de te dépêcher. » On s'est souri, béats, on s'est fait la bise et puis je suis monté dans l'ascenseur en me demandant, comme à chaque fois, si c'était aujourd'hui qu'il resterait bloqué entre deux étages. Il s'y trouvait déjà une femme d'environ soixante ans, le visage plâtré de poudre de riz, qui cocottait autant que le rayon parfumerie d'un grand magasin. J'ai dit en désignant l'interphone : « Dites, vous croyez que ce truc-là est relié à quelque chose ? » Elle a considéré l'interphone avec stupeur puis elle m'a fusillé du regard avant de détourner la tête. Elle a déguerpi sitôt la porte ouverte.

Nous habitions la 28^e Rue et je travaillais au Chrysler Building, aussi avais-je l'habitude de me rendre à pied au bureau. Ce jour-là, comme souvent ces derniers temps, je me suis lancé dans une grande explication avec Hetty tout en marchant dans la rue. Je lui ai dit : « Écoute, minou » et elle est apparue devant moi, transparente comme du verre, vêtue du peignoir éponge rose, déchiré à la manche, qu'elle portait ce matin-là. « Ce n'est pas que je ne t'aime pas, au contraire ! Seulement, on s'habitue à tout, qu'on soit riche, aveugle, taulard ou président de la République. Aussi il est normal – je dirais même, inéluctable – qu'un homme finisse par ne plus prêter attention à *sa femme*. » Là, j'ai poussé un petit gloussement complice en lui filant une bourrade dans les côtes. « Aussi, ne t'étonne pas si j'ai parfois l'air de considérer que tu fais partie des meubles. Tu saisis ? »

De toute évidence, elle ne saisissait pas. Comme elle se murait dans son silence et fixait l'autre trottoir d'un air maussade, évitant ostensiblement de me regarder, je lui ai dit tout cru : « Hetty, dis-toi bien que l'homme s'accommode mal du mariage. Nous avons été conçus pour engendrer des centaines d'enfants avec une variété presque infinie de femmes. », geste à l'appui en direction de quelques-unes d'entre elles qui se rendaient à leur travail. « Alors que toi, si adorable sois-tu, tu n'es jamais qu'une seule et même femme. Tu es une blonde d'un mètre cinquante-sept, plutôt bien faite quoiqu'un peu ronde, ai-je précisé avec malice. Tu as un visage agréable, respirant une relative intelligence. Crois bien que j'apprécie tout ça, rondeurs comprises. Mais ça veut dire aussi – pourquoi diable les femmes refusent-elles de l'admettre ? – que tu ne seras jamais une grande rousse aux hanches galbées, à la démarche ondulante. » J'ai désigné une grande rousse aux hanches galbées, à la démarche ondulante. « Malheureusement pour nous deux, tu ne seras jamais une brune élancée », ai-je ajouté en pointant le menton vers une brune élancée qui descendait d'un bus. « Ni une petite femme châtain bien en chair, ni une poupée chinoise, ni une Japonaise... » Sentant que je me laissais emporter, j'ai mis un bémol à mon enthousiasme.

« Aussi, s'il m'arrive parfois... » Mais Hetty ne faisait aucun effort pour

comprendre. Elle m'a lancé un regard trouble, à la fois scrutateur et indéchiffrable, puis elle s'est volatilisée.

Alors, j'ai pris à témoin tous ces hommes qui filaient à bord des taxis, émergeaient des bouches du métro ou, accoudés à de minables comptoirs, puisaient dans une dernière tasse de mauvais café le courage d'affronter une longue journée d'ennui. « L'amour est aveugle, soit, mais ça ne dure pas ! » leur ai-je crié. « Ce n'est quand même pas compliqué à comprendre, non ? » Tout le long de la rue, aussi loin que portait la vue, les hommes ont tristement hoché la tête.

Encouragé, j'ai apostrophé les jeunes femmes qui attendaient pour traverser ou dégustaient leur café aux comptoirs alentour. « Il n'y a pas de raison que vous ne pigiez pas aussi, leur ai-je dit avec un sourire encourageant. Après quelque temps... » Mais non, elles ne pigeaient pas. Des deux côtés de la rue, à plusieurs kilomètres à la ronde, toutes se sont écartées de moi dans un mouvement de répulsion et m'ont toisé avec un mélange de dégoût et d'appréhension. J'ai su alors qu'elles m'avaient percé à jour : j'étais un minable, une pourriture indigne de la pire d'entre elles, et à plus forte raison d'Hetty.

À l'angle de la 42^e Rue et de Vanderbilt Avenue, j'ai coupé à travers Grand Central Station. Une machine neuve trônait dans une alcôve. Avec son tabouret et ses rideaux, elle ressemblait au vieux Photomaton qu'elle avait remplacé, sauf que celle-ci annonçait : confiez-moi vos problèmes ! Je me suis assis, j'ai tiré les rideaux et glissé une pièce dans la fente. Derrière la vitre, une bande s'est mise à défiler pour me signifier qu'elle écoutait.

« Je suis un raté, ai-je attaqué. Sur tous les plans : conjugal, financier, social, professionnel et créatif. Où sont les belles promesses de ma jeunesse ? Je n'arrive pas à *communiquer* ! » Un minuscule haut-parleur fixé au plafond ponctuait ma confession de ses interventions compatissantes : « *Tsk, tsk, tsk... Quel dommage... Mon pauvre vieux, va !*

— Pourtant, j'aime *bien* Hetty. Ça me fait toujours plaisir de la voir. Seulement, on dirait que je ne suis plus amoureux d'elle.

— *Comme c'est triste !* s'est écriée la machine. *Comme je vous plains ! Allons, courage !* » Je me sentais un peu mieux quand j'ai risqué un œil par l'entrebâillement des rideaux. N'ayant vu personne de connu, je me suis rué dehors.

J'entends bien résister à la tentation, d'ailleurs inexistante, de vous parler de mon travail et de mes occupations quotidiennes au bureau. Ça vous serait peut-être utile pour analyser la psychologie de mon personnage, mais j'aimerais mieux être pendu que de vous faire ce plaisir. Fourrez-vous une fois pour toutes dans la tête que j'ai *honte* de mon boulot : il est bête, assommant, routinier, sous-payé et pas créatif pour deux sous. Cela dit, mes collègues et moi, on ne fait jamais que ce que font tous les autres. Si vous louiez un hélicoptère pour survoler New York à basse altitude en jetant un coup d'œil par les fenêtres des gratte-ciel, vous constateriez qu'on a construit vingt et

quelques ponts ainsi que plusieurs tunnels afin d'emplir Manhattan de types qui déambulent dans des bureaux, une feuille de papier à la main. De nos jours, on duplique ces feuilles de papier sur des machines hors de prix. C'est d'ailleurs assez rigolo. Il m'arrive de passer de longues minutes à dupliquer rêveusement feuille sur feuille pour les seules propriétés narcotiques de l'opération.

Voilà ce qu'on fabrique dans mon bureau : on fait joujou avec du papier en s'efforçant de contenir nos instincts meurtriers à grands renforts d'un café qui nous bousille les reins et de visites compulsives aux toilettes. Quant aux produits Sécurité, tout ce que je peux vous en dire, c'est qu'ils sont inutiles, ridicules et fabriqués avec un plastique hautement cassable et dangereux.

« Si ton travail te déplaît autant, pourquoi ne pas en changer ? » m'oppose toujours Hetty. Du ton calme et raisonnable qui l'horripile tellement, je lui réponds : « Pour faire quoi ? Pour quelle tâche gratifiante, utile à l'humanité et néanmoins susceptible de payer le loyer de ce taudis ? » D'ordinaire, elle rétorque : « Mais toi, de quoi as-tu envie ? Qu'est-ce que tu aimerais faire ? » Comme la réponse est : « Je n'en sais rien. Quelque chose de *créatif* », je me contente de hausser les épaules avant de passer à autre chose et je continue à pointer chez Sécurité onze jours par semaine.

Ce matin-là, sitôt assis à mon bureau, j'ai tiré vers moi la première feuille de papier de la journée en songeant (un petit nuage s'est matérialisé au-dessus de ma tête, comme dans les bédés) aux pittoresques bûcherons canadiens qui ratiboisent des forêts entières pour me fournir ma ration mensuelle. La question *C'est quoi, l'amour ?* remplaça alors les bûcherons dans le nuage. Puis celui-ci s'évanouit et j'écrivis *Amour* au milieu de la feuille. J'ai pris un peu de recul puis j'ai tracé un cœur autour. Après un instant de réflexion, j'ai ombré les lettres et dessiné une flèche transperçant le cœur en m'appliquant sur son empennage. Dans un souci de réalisme, j'ai ajouté une lézarde zigzaguant depuis le centre du cœur et un filet de sang dégouttant de sa pointe. Je me suis alors dit que je venais de donner une parfaite définition picturale de l'amour. Toute la journée je me suis senti triste, déprimé et coupable envers Hetty ; un sentiment déplaisant auquel je brûlais de remédier.

Faisons un saut jusqu'au soir : et si j'offrais des fleurs à Hetty ? me suis-je dit en débouchant de l'ascenseur dans le hall du Chrysler. Non. Selon Holden Caulfield, rien n'est plus ringard que d'offrir des fleurs à sa femme. L'immeuble abrite un drugstore accessible depuis le hall. J'ai franchi le seuil et me suis arrêté pour regarder autour de moi. J'ai aperçu en vrac sur une table un tas de petites boîtes fantaisie à un dollar pièce. J'ai choisi un minuscule pilulier rectangulaire en métal doré d'à peine trois centimètres de côté, au couvercle incrusté de verroteries. Je me suis approché de la caisse où l'employée était plongée dans ses registres. Pendant que je patientais, j'ai remarqué des bonbons sur un présentoir ; un sachet en cellophane avec quatre ou cinq chocolats empapillotés comme chez les confiseurs.

J'ai ouvert un des sachets et prélevé un nougat que j'ai introduit dans le

petit pilulier. Comme je l'espérais, il était juste de la bonne taille, même si j'ai dû l'écraser un peu pour refermer le couvercle. En relevant la tête j'ai vu que la vendeuse m'observait. Je lui ai désigné la petite boîte.

« Vous pourriez me faire un paquet cadeau, s'il vous plaît ? » Devant sa mine ahurie, j'ai ajouté : « C'est pour une naine qui suit un régime. » Elle a plissé les paupières d'un air hostile. « En fait, c'est pour ma femme », me suis-je repris avec un rire piteux, en frottant gauchement ma chaussure sur le sol. « Elle est furieuse contre moi. Ou bien ça va l'amuser, ou bien elle va me tuer. » La vendeuse a alors eu un sourire complice et s'est appliquée à envelopper le pilulier d'un carré de papier blanc et d'un ruban doré qu'elle avait trouvé dans un tiroir sous la caisse. Elle n'était pas mal. Pendant qu'elle s'activait, je lui ai proposé un chocolat qu'elle a accepté et j'ai mangé les autres, penché sur le comptoir, feignant de la regarder travailler pour mieux la détailler.

En quittant la boutique il m'est venu à l'esprit que c'était un signe de plus. Même en achetant une bricole pour Hetty, je ne pouvais m'empêcher de reluquer une autre fille. Je me sentais plus que jamais déprimé et dégoûté de moi-même. Comme chaque jour, j'ai fait une halte au kiosque peint en vert au bout de la rue afin d'acheter le journal à Herman – je crois qu'il s'appelle Herman. Une célébrité dans son genre ; tous les gens qui bossent dans le quartier le connaissent. L'hiver, il est coiffé d'un serre-tête en peluche et l'été d'un antique canotier avec un ruban fantaisie. Parfois, il interpelle les passants avec de faux gros titres, comme le naufrage du *Titanic*. Une vraie calamité. Presque chaque jour je me promets d'acheter mon journal ailleurs, et puis j'oublie. Ce soir-là, comme à chaque fois, j'ai déposé ma pièce sur la tablette, il a attrapé un exemplaire du *Post* en s'écriant : « À vos ordres ! » d'un air obséquieux qui se voulait drôle. J'ai souri, affectant de croire que nos deux existences s'en trouvaient mutuellement enrichies. Je me suis juré de chauffer la pièce avec un briquet un de ces quatre. Une manière de lui rappeler qu'on n'a pas gardé les cochons ensemble.

À la maison, j'ai trouvé Hetty en train de touiller un truc sur le feu. J'ai déposé sur sa nuque un baiser qui m'a laissé de marbre, sinon que ses cheveux m'ont chatouillé le nez, puis j'ai annoncé : « Je t'ai rapporté quelque chose !

— C'est *vrai* ? » Elle s'est retournée si vivement qu'une goutte de sauce a volé de sa cuillère sur mon front. Ses yeux brillaient d'une excitation qui n'a fait qu'accroître ma haine pour Benjamin Bennell, cette espèce de butor.

« Mais oui », ai-je repris d'un ton faussement enjoué. « Une boîte de bonbons ! » J'ai ouvert la main pour lui présenter le petit paquet. Elle l'a déballé sur-le-champ, bouché bée d'impatience. À la vue de la minuscule boîte que j'avais choisie en moins d'une minute, elle a poussé un cri de délectation qui avait tout l'air d'être sincère. Elle a soulevé le couvercle, découvrant le nougat écrasé et pendant une seconde d'angoisse j'ai cru qu'elle allait pleurer de bonheur devant cette amoureuse trouvaille. Je me suis hâté de sourire pour couper court aux effusions tout en me condamnant à cent quarante-cinq ans de

réclusion solitaire sur l'île de la Tortue.

« Une boîte de bonbons », a-t-elle dit avec une indulgence amusée tout en délogeant le nougat. « Comme c'est mignon ! Il faudra que je dise ça à Jenny. Oh ! Ben, a-t-elle ajouté comme si un doute venait d'être levé, tu es un *chou*. » Elle a fixé un moment le nougat posé sur sa main puis l'a fourré dans sa bouche. De temps en temps, Hetty s'astreint à une sorte de régime consistant à jeter des regards furieux à tout ce qu'elle ne devrait pas manger avant de le manger quand même.

J'ai préparé des cocktails qu'on a bus dans le salon. Hetty s'est assise près de la table où elle avait posé son pilulier auquel elle n'arrêtait pas de sourire. J'ai pris place sur le canapé à l'autre bout de la pièce – sur le ressort cassé, histoire de me mortifier. Hetty s'est mise à dresser le catalogue de mes gentillesse passées, pour la plupart antérieures à notre mariage, m'a-t-il semblé : les coups de fil que je lui passais aux heures les plus indues en déguisant ma voix, les billets généralement pleins d'allusions salaces que je glissais dans son sac ou dans son gant afin qu'elle les trouve plus tard, le télégramme que toutes ses collègues de bureau avaient trouvé tellement mimi. Tout en hochant la tête d'un air béat, j'ai porté la main à mon oreille d'un geste furtif afin de presser l'interrupteur du son relié à mon cerveau. Hetty a continué à remuer les lèvres en silence et j'ai siroté mon verre en souriant, voire en riant de temps en temps.

J'ai compris à son expression qu'elle venait de poser une question. J'ai balbutié : « Quoi ? » et j'ai vivement rétabli le son en faisant mine de me gratter l'oreille.

« Tu te rappelles comment tu m'as demandé ma main ? » a-t-elle répété, peut-être pour la millième fois. J'ai souri en inclinant la tête. « Vraiment, a-t-elle repris, quand tu m'as offert ce papier à en-tête, je suis restée interdite. Comme cadeau, c'était plutôt bizarre et même tristounet. Bien sûr, j'avais tout de suite repéré mon *prénom* sur les feuilles et les enveloppes. Et brusquement, j'ai lu *madame*. Je n'en croyais pas mes yeux ! Je me souviens de m'être pincée pour m'assurer que je ne rêvais pas. Mais oui, j'avais bien lu Madame Hetty H. *Bennell* et l'adresse était celle de ton appartement ! À ce moment-là, j'ai compris ce que ça signifiait. J'ai su aussi que j'allais dire oui, et tous ceux à qui je l'ai raconté ont dit que c'était la demande la plus originale dont ils avaient entendu parler ! »

Moi, je souriais toujours, apparemment suspendu à ses lèvres. À un moment, j'ai même porté un toast muet à notre félicité conjugale. Sans avoir pressé l'interrupteur, j'avais quand même baissé le son parce que je n'écoutais pas ; je regardais Tessie à la dérobée.

Elle était entrée dans la pièce, transparente quoique parfaitement visible – du moins pour moi – alors qu'Hetty évoquait les billets égrillards dans son sac ou ses gants. Elle s'était assise en face de moi, croisant ses jambes parfaites, et quand Hetty avait achevé son récit, elle avait ajouté avec un clin d'œil : « Eh ! Ben, qu'est-ce qu'elle dirait des billets que tu m'envoies, à *moi* ! »

Elle n'avait pas changé, aussi appétissante que la dernière fois où je l'avais vue, il y avait bien longtemps. Je distinguais le papier peint et le canapé à travers son grand corps somptueux. Bon Dieu, quelle fille magnifique ! À peu près de ma taille, avec des formes généreuses jusqu'à la profusion ; tout le contraire de la radinerie. Sa crinière auburn ondulait sur ses épaules légèrement tavelées d'éphélides dorées dont le souvenir m'emplissait de joie, tout comme son visage d'un blanc lacté. Ses yeux étaient d'un brun pailleté d'or parfaitement assorti à sa complexion et à ses cheveux. En plus de sa plastique irréprochable, c'était la créature la plus aimable que j'aie jamais connue, homme, femme ou enfant. Elle a examiné Hetty en fronçant un peu les sourcils, puis elle s'est tournée vers moi en bombant la poitrine. « Comment as-tu pu me quitter pour elle ? » a-t-elle demandé. J'ai discrètement haussé les épaules. Les charmes de Tessie m'ont brusquement inspiré un sourire ravi auquel a répondu le sourire langoureux d'Hetty.

«... la demande la plus originale dont ils avaient entendu parler », a répété celle-ci d'une voix si forte que l'aiguille de mon moniteur interne a bondi dans le rouge. « J'ai toujours le papier à lettres. Tu veux le voir ? »

Elle s'est levée et dirigée vers le coin-repas sans attendre ma réponse – un grand *No-o-o-on* muet avec les mains en porte-voix. Elle s'est approchée du vaisselier branlant offert par sa mère, sans doute parce que l'Armée du Salut l'avait refusé avec indignation. Elle s'est agenouillée pour ouvrir les portes du bas dont les vitres ovales et sales provenaient des toilettes du premier wagon Pullman et s'est mise à farfouiller parmi les paquets de cartes de vœux, les napperons, les boîtes à chaussures pleines de bougies à demi consumées, rescapées d'anciens dîners romantiques en prévision de futures pannes de courant. Profitant de ce qu'elle avait le dos tourné, Tessie s'est levée d'un bond et a traversé la pièce pour venir me rejoindre sur le canapé. Quand elle a soufflé au creux de mon oreille, ça a été plus fort que moi ; j'ai étendu le bras sur le dossier du canapé et refermé ma main sur son épaule ronde et lisse, si envoûtante avec ses taches de son.

On aurait dit que l'évocation du bon vieux temps nous avait branchés sur la même fréquence, Hetty et moi, car elle m'a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule, provoquant la disparition immédiate de Tessie. Elle m'a lancé d'un ton indifférent : « Cette fille que tu voyais avant moi... Comment s'appelait-elle, déjà ? »

J'ai plissé le front, affectant d'être incapable de me rappeler une autre femme qu'elle. « Quelle fille ? »

— Tu sais bien... Enfin, tu *devrais* le savoir. Tu étais avec elle le soir où on s'est connus. Tessie, ou Bessie, un nom idiot. Une espèce de grande jument. » Elle s'est retournée vers le vaisselier et Tessie a reparu. Elle a toisé Hetty avec mépris, comme Linda Evans à la vue de Cyndi Lauper, puis elle s'est penchée vers moi afin de me mordiller le lobe de l'oreille.

Hetty m'a apporté le papier à lettres et s'est plantée devant moi, guettant sur mon visage une réaction adéquate. Me sachant incapable de feindre

l'attendrissement, je me suis contenté de feuilleter la liasse, de palper les enveloppes, noyé dans mes souvenirs. Enfin j'ai secoué la tête comme pour charrier le séducteur que j'avais été. Par-dessus l'épaule d'Hetty, Tessie considérait avec curiosité le papier à lettres sur mes genoux. Puis elle a pincé les lèvres et s'est éloignée d'un pas nonchalant. Elle a caressé un des rideaux au passage puis a haussé les épaules. J'ai déposé le papier sur la table basse que j'avais taillée dans une porte, sans grand succès, je me suis levé, j'ai passé un bras autour de la taille d'Hetty et l'ai attirée vers la cuisine, mon verre vide à la main. Au moment de franchir le seuil, poussant Hetty devant moi, j'ai jeté en arrière un regard plein de mélancolie, mais Tessie avait bel et bien disparu. Alors je suis entré dans la cuisine et je me suis servi un autre verre. Bien tassé.

Chapitre 2

« Miroir, mon beau miroir », ai-je attaqué le lendemain matin, mais la voix a répliqué sans me laisser achever : « Le berger australien a adhéré aux Alcooliques Anonymes. Maintenant, ça se joue entre toi et le maquereau de Beyrouth.

— Je croyais qu'il était usurier ?

— Il diversifie ses activités. C'est un ambitieux. Je n'en dirais pas autant de toi. » Là-dessus, la main m'a assené un grand coup d'un tampon neuf sur le front. J'ai pu constater dans le miroir que le mot raté y était inscrit en lettres gothiques encore plus grosses qu'à l'ordinaire. Je me suis empressé de lui donner raison, cette fois-ci au bureau.

Ce jour-là, je redoutais plus que jamais d'aller travailler. J'aspirais à une nombreuse compagnie. J'ai remonté la 42^e Rue, désespéré, en hurlant des slogans allitératifs aux hommes dans les bus et les taxis : « Dites-leur zut et droit au but ! » J'ai passé la tête à l'intérieur des cafés, criant : « N'écoutez que vos désirs ; soyez vous-mêmes ! » Mais ce jour-là, ils ne m'écoutaient pas. Alors je me suis adressé aux filles.

J'ai marché sur les talons des plus girondes en leur susurrant à l'oreille : « Allons folâtrer ensemble, rien que nous deux sous le ciel bleu, livrés à l'ivresse des sens. » Mais elles, elles n'arrêtaient pas de regarder leur montre et le reflet de leurs jolis minois dans les vitrines, pressées de retrouver leurs bureaux farcis de paperasses.

Sitôt arrivé au mien, je me suis assis à ma table et j'ai tiré vers moi la première feuille de papier de la journée. Au-dessus de ma tête est apparu un petit nuage avec des rondins géants flottant au fil d'une rivière bordée d'arbres, montés par des bûcherons chaussés de crampons et coiffés de bonnets à pompon qui braillaient *Alouette*. J'ai ramassé mon stylo à bille et contemplé le fruit de leur romantique et dangereuse besogne : une feuille de papier blanc, prête à recevoir tout ce que j'avais à exprimer, un sonnet, un manifeste, une réaffirmation vibrante des principes fondateurs de la liberté humaine. Au

centre de la page, j'ai écrit au secours ! en majuscules.

Durant la demi-heure suivante, je me suis appliqué à transformer les lettres en caractères pseudoromains. Puis je me suis dirigé vers notre photocopieur flambant neuf, tout en chrome et plastique beige. Je l'ai réglé sur le format A4 et demandé 25 exemplaires. J'ai introduit mon original, obtenant en retour une moisson de copies un brin maculées et vaguement hâlées, fleurant bon l'encre chimique, qui s'amoncelaient sur le plateau telles des feuilles en automne... AU SECOURS ! AU SECOURS ! AU SECOURS ! Sous l'effet soporifique de cette litanie, mes nerfs se sont peu à peu détendus.

De retour à mon bureau, j'ai lâché les feuilles une à une par la fenêtre et les ai regardées tourbillonner au-dessus de Manhattan. Quand je me suis retourné, mon chef, Bert Glahn – deux ans de moins, huit centimètres et quinze kilos de muscles – surtout dans les épaules – en plus, deux fois plus riche et considérablement plus beau que moi – m'observait d'un air songeur depuis le seuil de mon placard à balais en se frottant le menton entre le pouce et l'index. « Bonjour, Ben, m'a-t-il dit en jetant un coup d'œil à sa montre.

— Oh ! Euh... salut, ai-je répondu avec peut-être un brin de nervosité. J'étais en train de, euh... » Comme j'étais en panne d'inspiration j'ai esquissé un geste vague, souri de toutes mes dents et plissé le front d'un air préoccupé, mais à ce moment-là il était déjà parti. J'ai mis mes mains en porte-voix et poussé un cri muet : « Je te hais, Glahn ! Viens par ici, que je te coupe en deux ! » en portant dans le vide un coup tranchant de la main qui m'a un peu soulagé, mais guère.

Un peu après dix heures, j'ai pris un café au drugstore du rez-de-chaussée avec Ralph et Eddie, assis à une table jonchée de miettes et souillée de confiture de fraise, pataugeant jusqu'aux chevilles dans les serviettes en papier barbouillées de rouge à lèvres, les pailles usagées, les paquets de cigarettes écrasés. Avec une fantaisie qui n'avait rien d'improvisé, on a désigné celui qui devait payer à pile ou face. C'est Ralph qui a perdu. Comme il affectait d'être contrarié, Eddie et moi, on l'a mis en boîte. « T'as aucun savoir-vivre, Ralph », lui ai-je dit, puis on est remontés en rasant les murs. J'ai trouvé sur ma table un billet de la secrétaire du singe. Il m'avait cherché ; il avait un besoin urgent de la copie d'un rapport qui se trouvait en ma possession. Il m'a fallu trois quarts d'heure pour le retrouver, dans une chemise où il n'avait rien à faire.

Les petites aiguilles des horloges du bureau s'obstinaient à tourner avec une synchronie aussi parfaite qu'exaspérante, effectuant un tour complet toutes les soixante minutes. Encore une journée perdue d'écoulée. Vers les quatre heures et demie, je suis sorti dans le couloir et me suis dirigé vers la comptabilité pour voir miss Wilmar, la grande prêtresse de nos ordinateurs. « Salut, beauté. Tu veux me rendre un service ?

— Bien sûr.

— Alors, enlève ta robe et allonge-toi ici. » Elle a souri, toute frétilante. « Mais d'abord, multiplie-moi 365 jours par... mettons, 74 ans. Si j'ai de la veine. »

Elle a tapoté son clavier, allumant des étincelles sur l'écran ; une flamme bleue a jailli d'un orifice chromé dans un nuage de fumée et la machine a attendu, pantelante. « 27 010 jours.

— Soustrais un tiers pour le temps passé dans le nirvana du sommeil. » Le zonzon de la machine a atteint une fréquence supersonique.

« 18 006 jours et deux tiers.

— Enlève 6 jours et deux tiers pour les grasses matinées et divise l'affreuse journée que je viens de passer par les 18 000 jours de ma trop brève existence. »

Les transistors se sont relayés, une lueur violette a palpité comme le cœur d'un oiseau-mouche et une odeur d'ozone nous a chatouillé les narines. « 0,0000555. Ça rime à quoi ?

— C'est la fraction de mon temps de vie que j'ai sacrifiée aujourd'hui aux produits Sécurité, en échange d'un revenu aléatoire qui me permet tout juste de ne pas mourir de faim. Bonsoir.

— Bonsoir, Ben. Vraiment, quel numéro tu fais ! »

À cinq heures onze, je suis descendu de l'ascenseur, sain et sauf mais conscient que les chances contre moi augmentaient à chaque nouveau voyage. En sortant je me suis dirigé vers le kiosque d'Herman, une pièce dans une main et la crosse d'un Colt calibre 45 à double détente, modèle Frontier, dans l'autre. Holden marchait à mes côtés en me prodiguant des encouragements. J'ai posé ma pièce sur la tablette. Dans une sorte de flou, j'ai alors vu Herman ramasser un exemplaire du *New York Post*, le plier et le glisser du même geste désinvolte sous mon bras armé. Si je levais le bras pour faire feu, je perdais mon journal. De nouveau vaincu, j'ai battu en retraite avec un sourire piteux. J'ai laissé glisser mon revolver dans le caniveau quand le signal PIÉTONS, ATTENDEZ m'a forcé à m'arrêter au bord du trottoir. Sans me regarder ni remuer les lèvres, une adorable brune a chuchoté à mon oreille : « Ça fait des jours que je vous suis. Quand je vous vois porter comme ça votre journal sous le bras, je me sens toute chose. J'occupe une suite à l'hôtel Commodore, à deux pas d'ici. S'il vous plaît, venez avec moi ! »

Je me suis tourné vers elle en faisant mine de regarder dans le vague et lui ai murmuré, également sans remuer les lèvres : « J'peux pas. Faut que je rentre. Y a ma femme qui m'attend.

— Rien qu'une demi-heure ! Elle n'en saura rien ; vous n'aurez qu'à lui dire que vous avez été retenu au bureau. S'il vous plaît ? Voyez, je suis à vos genoux : par pitié ! » Le signal PIÉTONS, CHARGEZ ! est alors apparu. Voyant que c'était sans espoir elle s'est élancée bravement, sans m'accorder un regard. Je lui ai emboîté le pas, fasciné par le délicieux spectacle de ses chevilles, jusqu'au trottoir d'en face où elle a pris une direction opposée à la mienne.

«... m'enverra la référence du modèle », jacassait Hetty quand je suis rentré. Elle m'a suivi depuis le vestibule jusqu'à la chambre : « Comme ça, je

pourrai le tricoter moi-même, dès que j'aurai le “bloqueur”. »

Je crois qu'elle a dit « bloqueur », même si j'ignore ce que ça signifie. J'ai hoché la tête et déboutonné ma chemise tout en marchant, pressé de quitter mon uniforme de bureau. Je pensais à un coupé sport vert bouteille de quarante-deux briques que j'avais repéré durant la pause déjeuner.

«... un genre de point de côtes assorti au fricandeau...» m'a-t-il semblé entendre quand j'ai fait halte devant la coiffeuse. J'ai jeté ma chemise sur le lit et me suis tourné vers le miroir, bombant le torse et rentrant le ventre.

«... col marin, manches à gigot avec seize rangs de balivernes...» Pas mal, le torse. Bien, les épaules.

«... ourlet roulotté, taille doppelgänger, vert épinard avec des pacotilles frisstées...» Une bagnole comme ça, ça allait chercher dans les dix briques cash, avec des mensualités plus élevées que le loyer de cet appartement.

« Qu'en penses-tu ? » a dit Hetty. Tu crois que ça ira ensemble ?

— Bien sûr ! Ce sera très joli. » J'ai opiné à l'intention de son reflet mais je l'ai vue plisser les yeux, croiser les bras et s'adosser au chambranle de la porte, fixant sur moi un regard furieux. Je me suis approché de la penderie à la recherche d'un jean, me demandant ce que j'avais fait de mal. « Qu'est-ce qui se passe ? ai-je fini par demander.

— Tu ne m'écoutes *pas* ! Tu n'entends pas un mot de ce que je dis !

— Mais bien sûr que si, chérie. Tu parlais de... de tricot.

— Un pull orange, j'ai bien dit, *orange*. Je *savais* que tu n'écoutais pas, alors je t'ai demandé si, à ton avis, je pouvais mettre un pull orange avec... Ferme les yeux.

— Quoi ?

— Non, ne te retourne pas. Et ferme les yeux. » J'ai obtempéré et elle a repris : « Maintenant, dis-moi ce que je porte en ce moment. Et n'essaie pas de tricher ; je m'en apercevrais. »

C'était ridicule. Durant les cinq minutes qui s'étaient écoulées depuis mon retour du bureau, j'avais dû regarder Hetty deux ou trois fois à peine. Je l'avais embrassée en entrant, ça, j'en étais certain. Pourtant, les yeux fermés face à la penderie, j'étais incapable de dire ce qu'elle portait, ma vie dût-elle en dépendre. Je me suis concentré. Je l'entendais respirer juste dans mon dos. Je me la représentais parfaitement : vingt-quatre ans, un mètre cinquante-sept, un teint de rose, des cheveux blond doré, vêtue de... de...

« Eh bien, est-ce que je porte une robe, un pantalon, une armure médiévale, ou est-ce que je suis toute nue ?

— Une robe.

— Quelle couleur ?

— Euh... Verte ?

— Avec des bas ?

— Oui.

— Comment suis-je coiffée ? Le crâne rasé, les cheveux libres ou en queue de cheval ?

— Cheveux libres.

— C'est bon, tu peux regarder à présent. »

Évidemment, dès l'instant où je l'ai vue, je me suis rappelé : ses yeux lançaient des éclairs et elle tapotait rageusement le sol de son pied nu, vêtue d'un jean bleu ciel et d'un chemisier de coton blanc. Elle a fait volte-face pour quitter la chambre et s'est éloignée, sa queue de cheval agitée de soubresauts furibards.

Eh bien, lecteur – et toi aussi, lectrice – à moins d'avoir encore la tête farcie de grains de riz, tu auras deviné ce qui m'attendait : le silence outré. J'ai fini par trouver mon jean et le passer ainsi qu'une chemisette et une paire de tennis. Ainsi équipé, j'ai fait le tour de l'appartement puis je me suis pointé au salon, décontracté. Là, assise sur le canapé, j'ai trouvé Mme Defarge qui étudiait d'un air revêche la liste, déguisée en magazine, des prochaines victimes de la guillotine. Sachant quel nom venait en tête, je me suis rendu tout droit à la cuisine pour me verser un coup à boire. Dans un tiroir, j'ai trouvé un tournevis.

De retour au salon, froidement ignoré par mon ex-radieuse jeune épousee, j'ai posé les verres sur la table basse, je me suis faulfilé derrière le canapé et j'ai pincé le menton d'Hetty entre mon pouce et mon index. Elle a laissé tomber son magazine ; j'ai aussitôt glissé le tournevis entre ses dents serrées d'indignation, la forçant à ouvrir la bouche, puis j'ai ramassé un verre et essayé de verser un peu d'alcool dans son gosier. Elle a ri, aspergeant sa poitrine ; j'ai souri en lui tendant son cocktail et pris le mien. Assis auprès d'elle, je lui ai porté un toast puis j'ai bu avec délice. À mesure que l'alcool cheminait dans mon organisme paresseux, mes globules y plongeaient gaiement avec des éclats de rire et des cris de joie. Bientôt, le ménage Bennell eut renoué avec le bonheur. Mais comprenez-moi bien : depuis quelque temps, la vie m'apparaissait comme un numéro d'équilibre sur une corde savonneuse.

Après on a dîné et Hetty m'a demandé ce que j'avais fait au bureau. Elle a écouté ma réponse, les sourcils arqués en signe d'intérêt, les lèvres dessinant une moue de surprise et de ravissement, sans entendre un foutre mot de ce que je racontais. Après m'être enquis de sa journée, j'ai baissé le son dans ma tête, occultant le récit de ses aventures au supermarché et de sa conversation au téléphone avec Jenny. Au dessert, elle nous a resservi la crème renversée de la veille. Elle avait un peu rétréci et sa surface était aussi craquelée que de la boue séchée. Elle s'était également tassée, laissant sur le récipient, comme une ligne de flottaison, un dépôt bruni.

Pendant qu'Hetty s'appuyait la vaisselle, j'ai fait un saut chez Nate Rockoski qui habite au même étage. J'y suis resté une demi-heure puis je suis rentré et me suis planté devant la télé en sautant d'une chaîne à l'autre toutes les deux secondes environ. Sur la première, deux voitures qui se poursuivaient faisaient un bond de cinq mètres dans le vide au sommet d'une côte ; j'ai zappé avant qu'elles retombent. Dans un vieux film noir et blanc des années 30 avec

une bande-son bizarre, un cow-boy sur le torse duquel un décorateur astucieux avait peint une chemise bicolore dans ses moindres détails, jusqu'aux boutons de nacre, appelait : « Par ici, Dodge ! » Joan Rivers s'écriait : « Merde ! », soulevant une tempête de rires suivie d'une ovation debout. Quarante zèbres broutaient la savane de PBS. Deux voitures qui se poursuivaient faisaient un bond de... Un athlète géant buvait une gorgée de bière puis regardait son verre levé avec adoration. Une ravissante enfant serrant son ours dans ses bras révélait, avec un gracieux sourire, combien « môman » était plus gentille depuis qu'elle avait trouvé un nouveau remède pour ses hémorroïdes. Quand une pleine assiette d'un truc chaud, fumant et gerbant a envahi l'écran, j'ai pressé l'interrupteur. L'univers de la télé s'est aussitôt condensé dans un minuscule atome brillant. Comme à chaque fois, je me suis interrogé sur ce phénomène.

Hetty a dit : « Ben, il va falloir décider des dépenses de ce mois-ci. Je ne pourrai pas faire nettoyer ton second costume tant qu'on n'aura pas réglé le teinturier et d'autre part on aurait besoin de... »

— Je sais, je sais, ai-je répondu. Mais pas maintenant. Ne gâchons pas l'insouciance de cette belle soirée ; oublions un peu nos problèmes, d'accord ? »

Elle était d'accord. Elle s'est plongée dans le livre qu'elle avait emprunté à la bibliothèque, lisant en diagonale et sautant des pages parce qu'il en coûte vingt-cinq cents par jour. Je me suis allongé sur le canapé pour feuilleter le *Scientific American* arrivé au courrier ce matin-là. J'y prends toujours beaucoup de plaisir, bien que je n'en comprenne pas un traître mot. Il s'est écoulé un certain laps de temps durant lequel nous levions parfois les yeux au détour d'une page afin d'échanger un sourire. À un moment – ça faisait quelques secondes que je le pressentais – Hetty a dit : « C'est intéressant ? » en désignant mon magazine, histoire de s'impliquer dans les passe-temps de son mari.

« Ouais, ai-je répondu en sautant quelques pages plus loin. On ne dit plus que l'univers est en expansion, ni qu'il se contracte. Il paraît qu'il s'étire, de sorte qu'on serait plus larges qu'auparavant. Si on ne s'en rend pas compte, c'est qu'autour de nous, tout s'étire dans les mêmes proportions. C'est “la théorie des miroirs déformants” et les observations récentes d'une lointaine galax...

— C'est fascinant. » Hetty a retourné son livre afin de jeter un coup d'œil à la quatrième de couverture et à la photo de l'auteur barbu qui avait l'air à la fois intelligent, songeur et mécontent. « Quoi d'autre ? »

— Les scientifiques pensent que les pigeons voyageurs se dirigent d'après une table de logarithmes qui leur serait propre. Une table rudimentaire, bien sûr, qui s'arrête à la troisième décimale. Et s'ils marchent toujours tête baissée, c'est qu'ils sont occupés à calculer. Ils publient des graphi...

— C'est incroyable ce qu'on arrive à faire faire aux bêtes. » Elle a levé son livre vers moi. « Tu l'as lu ? »

— Non. Selon un autre article, il y aurait une infinité d'univers recoupant toutes les possibilités. Le monde tel qu'il serait devenu si Napoléon avait gagné à Waterloo existe quelque part, au même titre que le nôtre. Et imagine que papa Hitler, un jour où il traînait dans la rue en donnant des coups de pied dans une boîte de conserve, ait tourné à gauche au lieu de poursuivre à droite ; il n'aurait pas rencontré maman et le petit Adolf ne serait pas né. Ce monde-là existe également, ainsi qu'une multitude d'autres. Certains diffèrent du nôtre du tout au tout, d'autres par d'infimes détails. Dans ces derniers, tu es la même qu'ici, à part que le drugstore que tu fréquentes est peint en vert et non en marron, ou que...

— Chéri, puisque tu ne lis plus, tu veux bien m'apporter un Coca ?

— Bien sûr », ai-je dit en bazardant mon magazine. Avec un sourire aimable, je me suis dirigé vers la cuisine où j'ai réglé son compte à Hetty de quelques coups de hachoir. J'ai ensuite regagné le salon avec des boissons fraîches pour nous deux (la mienne d'une couleur légèrement différente).

Puis vint l'heure du coucher. La journée s'acheva comme elle avait commencé, sur pilote automatique. Soulevez donc le couvercle de notre minuscule appartement et regardez-nous glisser sur nos rails jusqu'à la chambre, comme des jouets mécaniques. Mes rouages secrets se mettent en branle, mon petit moteur ronronne alors que je pends ma cravate dans l'armoire, me retourne vers la coiffeuse d'un mouvement saccadé, sors mon portefeuille, le dépose sur le meuble. La menotte métallique d'Hetty vient se plaquer sur sa bouche tandis que sa mâchoire articulée s'ouvre sur un bâillement et que son autre main actionne la fermeture à glissière de son pantalon. Je tire un mouchoir sale de ma poche et le jette sans regarder dans la corbeille à linge en osier près de la porte pendant qu'une expression atone se peint sur mon visage. Ma main puise la menue monnaie au fond de ma poche et l'étale sur la coiffeuse à côté du portefeuille.

Soudain, les rails se sont évanouis, les jouets mécaniques ont retrouvé leur réalité. J'étais en train d'examiner les pièces comme chaque soir quand je me suis écrié : « Hé ! regarde... Une pièce de dix cents à l'effigie de Woodrow Wilson ! » Je l'ai approchée de mes yeux ; elle était frappée au profil de Wilson et datée de 1958.

« *Pourquoi* faut-il que tu inspectes *tous les soirs* les pièces que tu trouves dans ta poche ? »

J'ai jeté un coup d'œil dans le miroir. Je pouvais dire exactement où se trouvait Hetty et ce qu'elle faisait : elle ôtait son collant, assise au bord du lit en culotte et soutien-gorge. « Par habitude, ai-je répondu en haussant les épaules. Ça m'a pris quand j'étais gosse, à cause d'une pub qui revenait souvent dans *American Boy* : « Les pièces de monnaie, c'est passionnant. Alors, pourquoi pas vous ? Commencez dès aujourd'hui à les collectionner ! » J'avais lu que les pièces de cinq cents de 1913 à l'effigie de la statue de la Liberté valaient des milliers de dollars. J'espérais en trouver une. Il faut croire que je n'ai pas renoncé.

— Tu ne le faisais pas avant, a repris Hetty d'un ton courroucé. Pas dans les premiers temps de notre mariage. » On est restés un moment sans bouger, à se défier du regard par miroir interposé.

Puis j'ai détourné les yeux. Je me suis demandé ce qui allait nous arriver. Je sentais que quelque chose allait péter, et très bientôt. Pour tenir le coup jusqu'à ses noces d'or, la bonne volonté ne suffit pas.

Chapitre 3

« C'est toi ! » s'est exclamé le miroir quand j'ai refermé la porte de la salle de bains le lendemain matin, c'est-à-dire samedi.

« Je ne t'ai rien demandé ! » ai-je protesté en tentant d'esquiver, mais la main géante a mis en plein dans le mille, m'envoyant dinguer contre un porteserviettes. J'ai vu dans le miroir que cette fois, mon front était tatoué en rouge fluo criard. Mais la sentence était toujours la même. Ce matin-là, avec l'aide de Nate Rockoski, j'ai fourni la preuve que j'étais bien un raté sur le plan créatif, comme je l'étais déjà dans mon travail et mon mariage.

Nate et moi, on a fait connaissance en attendant l'ascenseur le matin. On habite au même étage. Il arrive qu'on se retrouve dans le même bus le soir, alors on cause. Nate est un petit brun maigre, voûté, myope, peu soigné et plutôt moche d'à peu près mon âge, avec de gros yeux ronds et noirs derrière des lunettes noires et rondes. Si vous consultez votre exemplaire du *Who's Who* à la page 1800, entre Rockefeller, Nelson et Rockwell, Norman, vous n'avez aucune chance d'y trouver Rockoski, Nathan. Dans le cas contraire, vous pourriez lire : Né en 1958, de mauvaise grâce et au grand dam de ses parents, au numéro 41 de West Street, NYC. Clubs : aucun. Talents : médiocres. Caractère dominant : l'appât du gain.

Nate et moi, on a eu vite fait de se découvrir ce dernier trait en commun, avec notre indigence matérielle et la croyance désespérée dans une existence meilleure. Quand Nate se rend au bureau à pinces pour faire l'économie d'un ticket de bus, les nœuds de ses lacets, habilement planqués sous les languettes de ses souliers, frottent sur ses cous-de-pied et il a la tête farcie d'histoires lues dans le *Reader's Digest* et *Popular Mechanics* : celles de ces bonshommes forcés de garder la chambre à cause d'un rhume qui, en regardant bobonne étendre sa lessive, imaginent un nouveau type de pince à linge, déposent un brevet et vivent de leurs rentes à trente ans. On vous y serine à longueur d'articles qu'il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder autour de soi. Un zeste d'astuce, un autre de persévérance et le tour est joué ! Nate s'était convaincu, m'avait à demi convaincu et avait en partie convaincu nos épouses – une partie si infime qu'elle se traduisait par une décimale à onze zéros – qu'on en était capables, nous aussi.

On avait déjà plusieurs merveilles à notre actif, fruits de nombreux week-ends de travail sous les railleries de nos moitiés. L'une de nos inventions

ressemblait à une image en couleurs, destinée à être encadrée sur le mur d'un salon – Nate est un fondu de la photo – mais une image qui bougeait. Imaginez un joli paysage avec un lac plissé de vaguelettes et des arbres agités par la brise, au grand étonnement de vos invités. Mais pour ça, il fallait qu'un projecteur super-8, caché dans le mur sous une couche de plâtre, balance un film monté en boucle sur un miroir renvoyant le faisceau sur un panneau en verre dépoli, encadré et accroché au mur. Nos réserves concernaient l'aspect pratique. Pour reprendre l'expression de Nate, il restait « à régler un ou deux détails ».

En revanche, on avait mis au point un parapluie gonflable avec de la toile de parachute, de la glu et le mécanisme d'un siphon d'eau de Seltz. Il ressemblait beaucoup – trop – à un champignon de traviole. Hetty nous avait prédit un franc succès auprès des lutins. Plié, il se présentait comme un tampon de toile de la taille du poing, enroulé autour d'une cartouche de CO₂ glissée dans la poignée en plastique. Ainsi, madame pouvait le garder en permanence dans son sac en prévision d'un jour pluvieux. La femme de Nate, Miriam, l'avait pris sur elle pour lui donner le baptême de la pluie. Le premier jour – il faisait un temps magnifique – dans la cohue d'un bus bondé, la cartouche est partie toute seule. La toile, en se gonflant, s'est forcé un passage hors de son sac à main, tel un serpent jaillissant d'un panier hindou, accompagnant les sifflements sinistres de la cartouche... Les gens ont vu se dresser un reptile blafard d'une raideur cadavérique. Des femmes ont hurlé, ça a été la bousculade générale, le chauffeur du bus a tiré le frein à main et croisé les bras sur sa poitrine. Mrs. Rockoski a terminé à pieds et a manqué d'appétit durant plusieurs jours. Mais Nate, le regard brillant de l'éclat fanatique du fiasco, s'est obstiné, m'entraînant à sa suite.

Ce samedi-là, à neuf heures tapantes, Nate a sonné à notre porte. Je lui ai ouvert en achevant de mastiquer ma tartine. Hetty était sortie faire ses courses hebdomadaires. Nate portait en équilibre sur la tête deux grands cadres en bois de forme semi-circulaire qu'il retenait d'une main et, sous l'autre bras, une boîte vernie avec des ferrures en laiton qu'il avait payée six dollars au mont-de-piété. La veille au soir on avait bossé dans son salon ; à présent c'était mon tour. J'avais déjà roulé le tapis. J'ai demandé : « Et ceux d'hier soir ? Ça donne quoi ? »

— Ils sèchent. J'irai les chercher quand on aura terminé. Tu parles d'engins ; j'ai dû les projeter à cinq mètres. Dis, tu veux bien me débarrasser de ce bordel ? »

Je suis sorti sur le palier pour cueillir les deux cadres sur la tête de Nate. Je leur ai fait franchir la porte en travers et les ai posés à la verticale au milieu du salon. Je les ai alors réunis pour former un cylindre d'une hauteur d'un mètre vingt pour un diamètre de deux mètres. Sur le dessus, on avait cloué les rails d'un train électrique d'enfant. Nate a fermé le cercle en emboîtant les charnières de la voie ferrée puis assuré la cohésion de l'ensemble à l'aide de deux crochets.

Avec la désinvolture d'un employé de cirque dressant le chapiteau pour la millièmè fois, j'ai ramené de la chambre mon fauteuil pivotant que j'ai placé au centre du cylindre pendant que Nate allait chercher dans le placard de l'entrée ma locomotive d'enfant. C'est ma mère qui me l'avait expédiée avec la voie ferrée et quelques wagons, pensant faire plaisir à Hetty. Il n'y a qu'une mère pour avoir des idées pareilles. J'ai branché le cordon du transfo ; Nate a placé la loco sur les rails. Puis il a soulevé le couvercle articulé de la boîte vernie d'où il a tiré les soufflets de cuir fauve et l'objectif serti de cuivre d'un antique appareil photo. À l'aide d'un double tour de ruban adhésif, on a eu vite fait de fixer celui-ci sur le dos d'un mini-convoy formé de trois wagons. On s'est agenouillés pour ajuster les roues des wagons aux rails, puis j'ai raccroché la voiture de tête à la locomotive. L'objectif de l'appareil s'est retrouvé pointé vers le centre du cercle. Nate a réglé la focale ; comme il avait l'air de savoir ce qu'il faisait, j'ai supervisé l'opération en feignant de tout comprendre.

« Paré », a-t-il dit. J'ai enjambé le cylindre de bois et pris place sur le fauteuil pivotant. Assis, ma tête se trouvait exactement à hauteur de l'objectif. Nate a poussé le levier du transfo, et le petit train de faire tout son possible pour s'ébranler, accompagnant ses efforts d'un grognement de protestation électrique. Coup de pouce de Nate, et le voilà qui démarre lentement. Là-dessus, Nate pousse à fond le levier de contrôle et commence à trotter autour du cylindre, accélérant en même temps que le train, le buste penché, les mains tendues, prêtes à recueillir l'appareil s'il s'était renversé.

Je l'ai regardé faire deux tours complets en l'accompagnant sur mon fauteuil pivotant. Quand il m'a crié : « O.K. ! Vitesse maximum ! Retiens ton souffle ! » j'ai freiné pile, respiré à fond et je me suis raidi sur mon siège, sans bouger ni cligner des yeux. Toujours au pas de course, Nate a déclenché la pose et l'appareil s'est mis à bourdonner. Nate a continué de courir avec lui autour du circuit. Une longue plaque rectangulaire en métal a lentement traversé l'appareil de gauche à droite. Moi, je regardais, toujours immobile, la respiration bloquée.

Le tour achevé, le bourdonnement a cessé. Nate a basculé le levier du transfo ; le petit train et l'appareil géant ont stoppé net. « Maintenant, méthode numéro 2, a dit Nate. Je l'aurais bien fait moi-même, a-t-il ajouté comme pour s'excuser, seulement on a construit le circuit à ta taille. Vas-y, pousse. »

Prenant appui sur une jambe, j'ai imprimé un mouvement tournant à mon fauteuil. J'ai répété la manœuvre, augmentant légèrement ma vitesse, puis j'ai maintenu celle-ci au moyen de poussées régulières et rythmées, en gardant la tête et le buste droits. Au bout de quelques tours, j'ai demandé : « C'est bon, comme ça ? »

Penché sur l'appareil, Nate introduisait une nouvelle plaque. Il a relevé la tête et m'a suivi des yeux durant un tour complet. « Un peu lent, on dirait. Je vais mesurer. » J'ai accéléré pendant que Nate chronométrait ma vitesse avec sa montre. « Encore trop lent. Un poil plus rapide. » J'ai ramé du pied avec un

peu d'impatience. Nate a chronométré une nouvelle fois puis déclaré : « Trop vite, maintenant. Ralentis un...

— Nom de Dieu, Nate ! Je vais encore dégueuler.

— C'est presque ça, a-t-il lâché en hâte. Garde la même vitesse. » Le petit train restant arrêté, Nate a déclenché l'appareil qui s'est remis à vrombir pendant que je tournais devant son objectif en m'aidant discrètement de la jambe, les yeux mi-clos, le visage impassible.

Le bourdonnement a cessé au moment où j'achevais un tour. Nate s'est exclamé : « Presque parfait ! Le prochain coup, essaie d'être encore un poil plus rapide. » Il allait retirer la plaque quand il a levé les yeux vers moi : « Tu peux t'arrêter, le temps que je change la pellicule. »

J'ai continué à pousser du pied et à tourner au ralenti, les yeux hermétiquement clos. « C'est pire quand je m'arrête. »

Nate a fini d'introduire la plaque. « Ça marche ! » Il a déclenché l'appareil, le bourdonnement a repris et j'ai recommencé à pivoter, les yeux grands ouverts, sans en perdre une miette. « Fantastique ! Super ! » s'est écrié Nate quand l'appareil s'est tu. J'ai rouvert les yeux d'un coup. « Un dernier cliché, pour plus de sécurité.

— Nate, je n'en peux plus ! Moi qui ai le vertige rien qu'à regarder tourner le cadran d'un téléphone...

— C'est bon, reste là et repose-toi. Je vais chercher ceux d'hier. » Il a ôté l'appareil et le train des rails, arraché d'un coup sec la prise du transfo, séparé les deux moitiés du circuit pour les traîner chez lui.

Je me suis levé et, regardant le sol à travers mes doigts, j'ai amorcé deux pas en direction du canapé afin de m'y étendre. Je suis resté quelques secondes à tanguer sur mes jambes puis j'ai fait volte-face et regagné mon fauteuil. Je me suis laissé tomber dessus et suis demeuré immobile, les coudes sur les genoux, une main plaquée sur les yeux, l'autre sur la bouche.

J'ai ouvert les yeux un instant quand Nate est revenu. Il portait un énorme rouleau de papier glacé, un tirage photo aussi grand que lui. Il a accroché une extrémité du cliché à une chaise. J'ai refermé les yeux et il a achevé de le dérouler en se déplaçant à reculons dans la pièce. Puis il a demandé d'une voix très douce, comme s'il craignait de me réveiller : « Ben ? Qu'en penses-tu ? » J'ai alors ouvert les yeux.

« Juste ciel ! » me suis-je écrié en les refermant illico. « On dirait que j'ai été scalpé !

— Je sais, a soupiré Nate. Si tu voyais celle de Miriam... » Il a lâché le bord du cliché qui, entraîné par un mouvement de ressort, s'est enroulé sur lui-même en griffant le parquet, dévoilant le portrait géant de la femme de Nate, tendu entre les mains de ce dernier et la chaise. J'ai de nouveau risqué un œil.

« Range ça, Nate ! Tu me donnes envie de gerber. »

Il a lâché la photo qui a repris sa forme cylindrique initiale et s'est immobilisée tout près de la première. Je me suis levé et on s'est approchés pour mieux les voir. J'ai dit : « Arrêtons de nous bercer d'illusions, Nate. C'est

atroce, et les nouveaux ne seront pas meilleurs. Encore une idée foireuse ; aucun annonceur ne voudra déboursier un sou.

— Autour des colonnes de Grand Central Sta...» Voyant que je secouais la tête, il s'est tu. « Et les kiosques parisiens ?

— Je te cède mes droits pour la France. » J'ai fait le tour de mon portrait cylindrique géant dont j'ai écarté les bords. « Pour des hommes-sandwichs, à la rigueur...» Je me suis glissé dans le cylindre qui s'est refermé sur moi. Il montait à hauteur de mes yeux. Je l'ai soulevé de l'intérieur, faisant disparaître ma tête et découvrant mes pieds et mes chevilles. « À condition de percer des trous pour les yeux », ai-je ajouté en faisant quelques pas. « Qu'est-ce que ça donne ? » ai-je crié à Nate d'une voix un peu assourdie.

« Y a un truc qui cloche dans ta façon de marcher. Ce sont tes genoux qui frottent. » Il a ouvert l'autre cylindre, s'est faufilé à l'intérieur puis a escamoté sa tête en montrant ses pieds. J'avais baissé mon propre cylindre afin de l'observer. Nate a entrepris de faire le tour de la pièce à petits pas pressés. « Impossible de marcher avec ça, a-t-il crié.

— Je m'en suis rendu compte. » On s'est dévisagés un moment par-dessus les deux portraits géants. « Et en sautant ? » ai-je proposé. On a relevé les cylindres, baissé la tête et commencé à sautiller à pieds joints et sur la pointe des orteils à travers la pièce. Nos bonds faisaient trembler le plancher et s'entrechoquer la vaisselle dans la cuisine, et nous, on se boyautait à l'intérieur des deux portraits géants. On se cognait au fauteuil pivotant, au canapé, l'un à l'autre, puis Nate a beuglé : « Pouce ! » Alors on a hurlé de rire et fait des bonds de plus en plus hauts en martelant le sol de nos pieds, de sorte qu'on n'avait aucune chance d'entendre s'ouvrir la porte.

N'empêche qu'elle s'est ouverte. J'ignore combien de temps Hetty est restée là à nous contempler, pétrifiée d'étonnement. Elle a dit : « Ben ? » d'une voix très faible, sans aucun effet sur nos gambades et nos braillements. Alors elle a gueulé : « ben ! » et les deux cylindres ont stoppé net.

J'ai dit : « C'est toi, Hetty ?

— *Oui*, pour l'amour de Dieu ! Enlève-moi ce foutu... Lequel des deux es-tu ? »

J'ai reposé mon cylindre et regardé Hetty par dessus le rebord. « Salut », ai-je lancé. Nate a également abaissé le sien.

Il a dit : « Salut, Hetty. » Elle est restée quelques secondes interdite puis elle a gémi : « Mon Dieu ! » d'un ton désespéré avant de faire volte-face et de battre en retraite vers la chambre.

Nate et moi, on s'est extirpés de nos cylindres. « Il vaut mieux que je m'en aille », a murmuré Nate, et je ne l'ai pas contredit. « Ça n'a pas marché », a-t-il ajouté, et cette fois encore je n'ai rien trouvé à lui opposer. Il a coincé les deux cylindres sous son bras, ramassé son appareil et s'est dirigé vers la porte restée ouverte. « Cela dit, j'ai eu une autre idée », a-t-il repris, mais j'ai levé la main pour l'interrompre.

« Économise ta salive, Nate. Je t'appellerai un de ces jours. Mettons, au

Chapitre 4

Après ça, mon miroir a cessé de la ramener et je me suis bien gardé de le provoquer. Il suffisait d'ailleurs que je regarde mon reflet pour opiner d'un air résigné. De même, nul tampon ne vint plus jamais s'abattre sur mon front. Là encore, c'était superflu : le mot raté s'y trouvait imprimé en permanence. Personne ne le voyait mais moi je le sentais. Je le déchiffrais du bout des doigts, comme du braille, épelant chaque lettre du bout des lèvres. Ce lundi matin, sur le chemin du bureau, le soleil brillait pour tous sauf moi. Moi, je marchais seul dans un petit cercle de pluie en relevant le col de mon manteau.

À Grand Central Station, j'ai pris place dans la cabine confiez-moi vos problèmes. J'ai tiré les rideaux, glissé ma pièce dans la fente et ouvert mon cœur. La machine m'a écouté un moment en laissant lentement défiler sa bande puis elle m'a coupé : « Et alors, ça t'étonne ? Tu parles d'un tocard ! Reprends ton fric et casse-toi vite fait ! »

La pièce a tinté dans le compartiment « retour ». Mes yeux sont tombés dessus quand je l'ai ramassée. « Mais c'est une pièce canadienne !

— Tu saisis le message ? Tire-toi au Canada, tout au nord. »

Je suis ressorti en hochant la tête, songeant qu'après tout le conseil n'était pas si mauvais.

Au bureau, j'ai écrit : *Tu es un raté* en lettres avachies au centre d'une feuille. Puis je me suis dirigé vers la grosse machine chromée que j'ai réglée sur 25 copies avant de lui glisser la feuille. *Tu es un raté... Tu es un raté... Tu es un raté*, me notifiait chaque nouvelle copie, et moi j'acquiesçais. La dixième ou la onzième précisait : *Un raté majuscule*. J'ai acquiescé derechef.

La journée fut aussi longue qu'une condamnation à perpète. Dans l'ascenseur express, j'ai fermé les yeux. À l'approche du rez-de-chaussée il a ralenti, dévoilant ses intentions. J'ai retenu mon souffle. Cette fois encore, les portes se sont ouvertes. Mes yeux ont fait de même et j'ai pris pied dans le hall du Chrysler, fort d'une nouvelle victoire temporaire à la roulette des ascenseurs. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur du drugstore mais comme je doutais qu'Hetty eût envie d'un second pilulier, j'ai passé mon chemin.

Alors que je me dirigeais vers le kiosque d'Herman, je me suis arrêté au bord du trottoir et j'ai tiré mon dernier relevé bancaire de la poche intérieure de mon manteau. Puis j'ai considéré le canotier grotesque d'Herman. J'ai murmuré, rêveur : « Si je lui enfonce de force son chapeau autour du cou, il m'en coûtera une amende de 150 dollars. » Mon compte affichait un solde positif de 153,12 dollars. « Il m'en restera 3,12 pour vivre. » J'ai jeté un regard mélancolique au chapeau. « N'empêche que ça vaudrait le coup. J'accepterais même de passer quelques jours en prison. Seulement voilà, j'ai un besoin

urgent d'un nouveau costard. » J'ai rangé le relevé à contrecœur, je me suis approché du kiosque et j'ai humblement déposé ma pièce sur la tablette.

Herman, sourire servile aux lèvres, était occupé avec un autre client. J'ai examiné ma pièce ; c'était celle que j'avais trouvée dans ma poche deux jours plus tôt, à l'effigie de Woodrow Wilson. Sur ce, Herman s'est retourné vers moi, a saisi un journal qu'il a plié dans le sens de la *longueur* et me l'a fourré sous le bras en le laissant dépasser de cinquante centimètres devant comme derrière. J'étais ridiculisé. J'ai répondu à son sourire arrogant par une grimace admirative puis je me suis éloigné en repliant correctement mon quotidien.

Pendant que j'attendais pour traverser, j'ai vu une minuscule auto se garer le long du trottoir opposé. J'ai cru que c'était un nouveau modèle étranger, quoique la position des phares, directement montés sur le pare-chocs avant, m'ait évoqué de vagues souvenirs. Le feu pour les piétons est passé au vert et s'est presque aussitôt mis à clignoter. Pendant que je traversais en hâte, la portière de la petite auto s'est ouverte côté trottoir et j'ai vu un type faire des efforts pour s'en extirper. Comme je m'intéresse pas mal aux voitures, je me suis arrêté. Le type tirait sur son imper blanc cassé en s'arc-boutant des deux pieds sur le trottoir, tentant d'échapper à la succion de son pot de yaourt. Il m'a jeté un regard furieux, comme si j'avais été responsable de ses maux, aussi me suis-je cru obligé de dire quelque chose pour justifier ma curiosité. « Qu'est-ce que c'est que cette voiture ? ai-je demandé d'un ton aimable.

— Une *Pierce-Arrow*. De quoi je me mêle ? » a-t-il ajouté avec une élégance toute new-yorkaise.

« Une *Pierce-Arrow* ? » ai-je répliqué avec une pointe de sarcasme et un rictus qui montrait que je n'étais pas dupe. « Ça fait des lustres qu'on n'en fabrique plus.

— Ah ! ouais ? » Il s'est arraché de la voiture, déplié péniblement et m'a jeté un regard mauvais, trop heureux de manifester son mépris à un de ses concitoyens. « Y a plein de types qui vont pas en revenir ; c'est tous ceux qui viennent d'acheter le dernier modèle. » Là-dessus, il m'a tourné le dos et s'est lâchement éloigné avant que j'aie pu lui retourner une injure. J'ai alors aperçu dans la rue une petite auto semblable à la sienne. Quand elle est passée à ma hauteur, j'ai lu *Pierce-Arrow* en lettres chromées sur la portière du coffre. Juste derrière roulait une berline Ford ressemblant fort, mais pas tout à fait, à toutes les Ford que je connaissais, puis une Hupmobile bleu ciel décapotable, longue et racée.

Tout à gauche de mon champ visuel, j'ai vu approcher un flic. Il m'est soudain apparu que je devais avoir un drôle d'air, ainsi planté sur le trottoir à regarder défiler les voitures d'un œil hagard. Je lui ai adressé un sourire qui se voulait rassurant. Avec sa jeunesse, son visage fin et ses lunettes, il ressemblait plus à un étudiant qu'à un flic. J'ai ouvert la bouche pour lui faire savoir que j'étais un citoyen respectable, lecteur du *Times*, mais je suis resté baba et muet. Pendant qu'il se dirigeait vers moi, j'avais d'abord remarqué son pantalon bleu marine, puis l'allure familière de sa veste d'uniforme pourvue de

boutons cuivrés, sa mine d'intellectuel pâlichon et enfin, en tout dernier lieu, sa coiffure : une sorte de melon en feutre ocre, percé d'œillets d'aération, à bord tombant gansé de cuir noir. Son écusson était fixé sur le devant. De sa propre initiative, ma bouche a articulé : « D'où sortez-vous ce chapeau ? » Il s'est raidi, flairant la bagarre.

« Un problème, monsieur ? » a-t-il dit en se campant devant moi, jambes écartées ; le genre de trucs qu'on enseigne à l'école de police. « Z'avez bu un coup de trop ? » Puis son visage s'est éclairé. « À moins que vous ne soyez pas d'ici ? »

— C'est ça, en gros », ai-je acquiescé sans pouvoir détacher mon regard de son couvre-chef. « C'est la première fois que je vois un chapeau comme le vôtre. »

Il a haussé les épaules, bonasse. « Dans ce cas, vous devez venir de loin. On a toujours porté le même à New York. » Il a de nouveau plissé les yeux. « Z'êtes sûr que ça va, monsieur ? »

Je n'ai pas répondu. J'étais de profil par rapport à la rue quand, m'arrachant un instant à la contemplation du chapeau du flic, j'ai jeté un coup d'œil au trottoir d'en face... Le Chrysler Building avait disparu ! Impossible. Ça faisait presque trois ans que j'y travaillais chaque jour ; je venais juste d'en sortir ! Pourtant, à l'emplacement du vieux gratte-ciel gris s'élevait un bâtiment de neuf ou dix étages, tout en brique jaune et pierre blanche. Le sang s'est retiré de mon visage et j'ai poussé un cri de frayeur : « Le Chrysler... Où est-il passé ? » J'ai empoigné le flic par les épaules et l'ai secoué comme s'il avait eu le pouvoir de le ramener.

Il s'est dégagé, portant la main à sa matraque. « Le quoi ? » Il était sur ses gardes et ne me quittait pas des yeux.

J'ai juste eu la force de tendre le bras. Je me suis aperçu que ma main tremblait. « Le Chrysler Building. Il n'est... il devrait... je croyais... » J'étais incapable de construire une phrase ou une pensée cohérente.

Le flic a lentement secoué la tête sans me lâcher des yeux. « Je ne connais pas d'immeuble de ce nom, a-t-il fait d'un ton circonspect. Pas à New York, en tout cas. » Il s'est risqué à pointer le menton vers le bâtiment jaune et blanc crasseux qui se dressait, en dépit de toute logique, à l'angle de Lexington Avenue et de la 42^e Rue. « Ça, c'est le Doc Pepper Building. L'ai toujours vu à cet endroit. » C'est alors que j'ai compris ce qui s'était passé.

« Je me trouve dans un univers parallèle, ai-je murmuré pour moi-même. C'est sûrement ça. » Voyant que le flic fronçait les sourcils, j'ai tenté de m'expliquer : « J'ai lu un article dans le numéro de ce mois du *Scientific American*. C'est un magazine de...

— Je *sais*, m'a-t-il coupé, froissé. Ça fait des années que j'y suis abonné.

— Pardon. Dans ce cas, vous avez dû voir dans le dernier numéro cet article sur l'infinité des mondes parallèles, tous différents les uns des autres. On envisage très sérieusement leur existence et...

— Ouais, je l'ai lu. Mais ça fait bien six mois qu'il est paru.

— Dans mon monde à moi, il n'a été publié que ce mois-ci et...»

Tout à coup, un sourire a éclairé son visage et il m'a donné une tape amicale sur l'épaule. « Je vois ! Vous venez juste de passer d'un monde à l'autre, c'est ça ? Un peu dépassé, pas vrai ?

— Eh bien... c'est une supposition. Je venais d'acheter le journal et je marchais dans la rue quand...

— Et dans votre monde, à la place du Doc Pepper », mouvement de tête en direction d'icelui « il y a... comment est-ce, déjà ? Le Cresswell Building ?

— Chrysler. Et les policiers portent des chapeaux différents – des casquettes, plutôt. Et puis, on ne fabrique plus de Pierce-Arrow et...

— Épatant ! » Il secouait la tête, visiblement enchanté. « Vous alors, dans la pub, vous êtes vraiment trop. Comme canular, c'est champion ! Sans rire, j'ai bien failli marcher. Vous bossez pour qui ? Pour Kenyon et Sample ?

— Oui, c'est ça. Dans le Doc Pepper Building. Bon, eh bien...» J'ai jeté un coup d'œil à ma montre avec un sourire navré signifiant que la plaisanterie était terminée.

« Vous bilez pas, je comprends. » Le flic au chapeau melon m'a souri avant d'exécuter un demi-tour et de s'éloigner. « Hé ! » Je me suis retourné au son de sa voix. « Qui est-ce qui a remporté le championnat la saison dernière, dans votre monde ? Les Mets ? » Il a donné une claque sur sa cuisse en riant à gorge déployée.

« Euh... à dire vrai...» Comme il se marrait toujours, j'ai esquissé un sourire avant de m'esbigner.

Je marchais d'un pas vif et assuré, au cas où il m'aurait suivi du regard, pourtant je n'étais pas loin de tituber. Je venais d'apercevoir mon reflet dans la vitre d'une voiture arrêtée au feu rouge. J'étais toujours pareil, sauf que je n'avais plus les cheveux roux. Dans ce monde parallèle, je n'étais pas tout à fait le même. Mon patrimoine génétique était légèrement différent et j'étais brun. J'étais au bord de m'écrouler sur le trottoir, la tête entre les mains, et de me balancer d'avant en arrière. Je me sentais incapable de réfléchir et d'assumer ce qui semblait m'être arrivé. Je me suis arrêté un peu plus loin afin de jeter un coup d'œil en arrière. Le flic n'étant plus en vue, je suis retourné sur mes pas, j'ai retraversé et je me suis planté devant le kiosque à journaux en me baissant pour regarder à l'intérieur.

Il portait une casquette avec des oreilles de Mickey, mais à part ça, c'était toujours le même Herman. Je l'ai salué de la tête. « Alors comme ça, ai-je dit lentement, tu te trouves dans les deux mondes ? Il existe de rares points d'intersection entre les mondes parallèles, et ce kiosque est justement l'un d'eux.

— C'est une blague ?

— Que nenni. Tu me remets ? »

Il a secoué la tête avec dédain.

« Allons donc ! J'achète mon journal ici chaque soir.

— Je connais tous mes habitués et vous n'en faites pas partie. Vous

cherchez quoi, au juste ? » a-t-il demandé d'un ton belliqueux.

« C'est-à-dire que je collectionne les pièces anciennes. L'autre soir, j'en avais trouvé une très rare mais j'ai peur d'avoir acheté mon journal avec. Est-ce qu'il me serait possible de l'échanger ? »

Il a plissé les yeux, l'air soupçonneux. « Quel genre de pièce ?

— À l'effigie de Woodrow Wilson. »

Un rictus sardonique s'est peint sur ses traits. « Pas de problème... Tenez ! » Il m'a fourré sous le nez une vieille boîte à cigares sans couvercle. « Si vous reconnaissez la vôtre, je vous file tout le paquet, mon vieux. »

J'ai plongé mon regard dans la boîte. Parmi des pièces de toutes tailles et de toutes valeurs, une bonne centaine arboraient le profil aigu du regretté président Wilson. Je suis resté un moment interdit, puis j'ai raillé ma propre distraction d'un claquement des doigts. « J'ai dit Wilson ? C'était Roosevelt !

— Qui ça ? »

J'ai souri, pas fâché de pouvoir asticoter ce gugusse. « Roosevelt. Des pièces de dix cents à l'effigie de Franklin D. Roosevelt ; ça te dit quelque chose ? » Il a secoué la tête sans cesser de me dévisager. J'ai repris : « C'est bien ce que je pensais. On n'en trouve que dans l'autre monde, et celles avec Woodrow Wilson proviennent de celui-ci. J'ignore comment, mais l'une d'elles s'est égarée dans mon univers et c'est moi qui l'ai trouvée. Quand je l'ai collée sur ce comptoir, à l'intersection des deux univers, afin d'acheter le *Post*, j'ai en quelque sorte pris un billet d'entrée pour ce monde-ci.

— Monsieur se paie ma tête, sans doute ? Quel journal avez-vous dit ?

— Le *New York Pos...* » Je me suis interrompu en apercevant la pile des quotidiens sur le comptoir. J'ai tiré le mien de sous mon bras et l'ai déplié. Il portait bien la date du jour mais en haut de chaque page on apercevait une vignette représentant le soleil brillant sur le monde. *The New York Sun*, pouvait-on lire au-dessous. J'ai survolé la une sans rien y voir d'anormal : une brochette de meurtres par arme blanche ou arme à feu, un immeuble incendié, une collision frontale entre deux voitures volées, l'une et l'autre conduites – coïncidence piquante – par des gamines de neuf ans camées jusqu'aux yeux. Le gros titre annonçait : LE PRÉSIDENT MONTIZAMBERT CONTRE UNE RÉDUCTION DES IMPÔTS.

Je m'étais fait à l'évidence : la théorie des univers parallèles était vraie. Dans ce monde-là, le *New York Sun* n'avait jamais cessé de paraître et on fabriquait toujours des Pierce-Arrow. J'étais là moi aussi, mais pas tout à fait pareil. Dans ce monde, j'étais plus grand d'un ou deux centimètres, j'avais les cheveux bruns et cet autre moi-même, comme il se doit, avait vécu là toute son existence ; une existence dont je commençais à entrevoir des bribes. Il m'est venu à l'esprit que j'étais un des rares – peut-être le seul – à posséder consciemment des souvenirs de deux réalités à la fois.

J'ai relevé la tête. Herman semblait regarder quelque chose derrière moi. Je me suis retourné. Le jeune flic de tout à l'heure venait de traverser et se dirigeait vers nous d'un pas faussement nonchalant. J'ai compris qu'Herman

lui avait fait signe. Feignant la même nonchalance, j'ai gagné un taxi garé à quelques mètres de l'angle de la 42^e Rue. En montant, j'ai lancé : « Droit devant, et vite ! » Le type a remis son compteur à zéro et a décollé du trottoir. À travers la vitre arrière, j'ai vu le flic et Herman, ce dernier tendant le cou hors de son kiosque, qui me suivaient des yeux. Je leur ai tiré la langue en louchant.

On a foncé à près de cent à l'heure et pilé un peu plus loin au feu rouge. Je me suis calé contre la banquette, soulagé de constater que ce New York-là n'était pas tellement différent du mien. « Central Park existe toujours ? » ai-je demandé. Le chauffeur a jeté un coup d'œil à son rétro.

« C'est une blague ?

— Pas du tout, mais j'arrive juste. Ça faisait des années que je n'avais pas mis les pieds dans cette ville.

— Eh bien, il existe toujours. Vous espériez quoi ?

— Grand Dieu, regardez *ça* ! » J'ai désigné une demi-douzaine de jeunes femmes qui sortaient d'un immeuble et traversaient devant le taxi.

« Quoi ?

— Leurs jupes ! Seigneur, et moi qui croyais avoir tout vu avec la minijupe... Non mais, visez-moi un peu ça ! »

Il a haussé les épaules. « On a un peu rallongé les ourlets cette année ; et alors ?

— *Rallongé* ?

— Ben, ouais. Vous venez d'où, au juste ? De Nouvelle-Zélande ?

— Je n'en sais rien », me suis-je écrié d'un ton joyeux en passant la tête par la portière afin de suivre les jeunes femmes du regard. « Mais croyez-moi, c'est bon de rentrer chez soi ! »

Le taxi a redémarré et je me suis mis à observer les véhicules autour de nous. « Tiens ! Vous avez encore des tramways ?

— Pour sûr ! On a voulu nous les changer pour des bus prétendument plus économiques, mais naturellement, les gens ont refusé.

— Refusé ? C'est étonnant !

— Vraiment ? Je ne sais pas d'où vous venez, monsieur, mais dites-vous qu'à New York, on n'a pas pour habitude de mettre les choses au rancart sous prétexte qu'elles datent un peu. Les gens d'ici sont attachés à leurs trams.

— Et moi, donc ! Dites-moi... Est-ce que Pennsylvania Station est encore debout ? Solide, bien vraie et couverte de fientes de pigeon ?

— Et pourquoi elle le serait pas ?

— Et où se trouve Madison Square Garden ?

— Toujours au même endroit, mon vieux. Ces trucs-là, ça ne bouge pas comme ça. » Il a ralenti et s'est arrêté au feu.

« C'est Madison Avenue ?

— Ouais. »

Je me suis penché en avant et mon regard a remonté l'avenue jusqu'à la 46^e Rue. Il était bien là, blanc comme neige, aussi coquet qu'une pièce

montée, inchangé depuis le jour où j'y avais déjeuné avec mon père à l'âge de six ans. J'ai secoué la tête à la fois incrédule et ravi. « Ce cher vieux Ritz, ai-je murmuré. Ne me dites pas que le Brevoort...

— Toujours fidèle au poste, a répondu le chauffeur en remontant Madison Avenue. Et pour longtemps encore. Impossible de les démolir, ils ont été inscrits au Patrimoine municipal, comme ça se fait depuis déjà longtemps en Europe.

— C'est sûrement très joli à visiter mais moi, je préférerais y vivre. *Ouah-ouh !* Visez-moi un peu ces jupes !

— Ça ? C'était bon l'an dernier ; passé de mode. Dites, c'est pas que je m'ennuie mais où dois-je vous déposer ? »

Je n'ai pas répondu tout de suite. Assis tout au bord de la banquette je regardais droit devant moi, bouche bée de surprise. « Eh bien, ai-je fini par articuler, vous n'avez qu'à me laisser au niveau de la 5^e Avenue. Que le diable m'emporte si je ne m'offre pas une balade sur un de ces machins ! » Et j'ai désigné un bon vieux bus à impériale qui traversait la 42^e Rue dans un bruit de ferraille.

J'ai attendu le suivant au coin de l'avenue. Je ne savais plus où donner des yeux ; c'était trop rigolo. Tout était à peu près pareil, quoique un peu différent. Par exemple, les plaques des rues accrochées au réverbère au-dessus de ma tête étaient rédigées en blanc sur un fond rouge vif. J'ai vu passer des Buick, des Chevrolet, des Ford, des Oldsmobile aux allures presque familières. Mais j'ai aussi vu une Winton, une Reo et une Braden. J'ai eu beau ouvrir l'œil, je n'ai repéré aucune Honda, Toyota ou Subarus. En regardant vers Broadway, j'ai aperçu le fronton d'un grand cinéma. En plissant les yeux, je suis parvenu à déchiffrer : Elvis Presley dans « GOOD-BYE, Mr. Chips ». Si on m'avait dit que je serais tellement ému de savoir ce vieil Elvis encore de ce monde !

Le bus est arrivé. J'y suis monté et j'ai pris un ticket. Quand il a démarré, j'ai grimpé l'escalier à vis menant à la plate-forme. J'ai trouvé un siège libre devant. C'était formidable de remonter ainsi la 5^e Avenue sur l'impériale d'un bus, comme lorsque j'étais gosse. Je me suis demandé comment le New York que je connaissais avait osé y renoncer. Je me suis fait la réflexion qu'aucun être sensé ne saurait bâtir toute son existence sur le principe de la rentabilité. À titre individuel, chacun se plaît à conserver des vieilleries par pure sentimentalité. Il arrive à tout le monde de s'offrir des fantaisies, sans toujours chercher le moindre coût. Alors pourquoi une ville, qui n'est que la somme des individus, agirait-elle comme personne ne le fait, même parmi les plus pauvres ? Pourquoi nous refuser le droit de voyager sur l'impériale découverte d'un bus par une belle journée, tout ça pour économiser quelques misérables dollars ? Pour la première fois, je me suis demandé où avaient atterri ceux-ci et à quoi on les avait utilisés pour m'avoir privé de ce plaisir. Pourquoi mon New York n'avait-il pas conservé ses bus ? San Francisco avait bien gardé une partie de son réseau de funiculaires pour la plus grande joie de tous, hormis les cœurs de pierre qui ne se soucient que d'eux-mêmes et de leur fric. Les

réalités alternatives le sont à plus d'un titre. Ainsi, il m'est apparu que mon New York aurait pu éviter de détruire toutes ces petites choses qui font le prix d'une vie.

Cette promenade m'a beaucoup diverti. La plupart des rues avaient l'aspect que je leur connaissais. La bibliothèque centrale était bien là, ainsi que Lord & Taylor's. Presque tous les bâtiments que je croisais m'étaient familiers, mais çà et là j'en remarquais de nouveaux, du moins pour moi. À l'angle de la 39^e Rue se dressait un immeuble que j'étais sûr de n'avoir jamais vu, bien qu'il parût au moins trente ans. L'Empire State Building était bien à sa place, au coin de la 34^e Rue, et il semblait inchangé, quoique... J'ai dirigé mon regard vers son sommet, perplexe. Ne lui manquait-il pas une douzaine d'étages ?

Je suis descendu au niveau de la 28^e Rue et j'ai traversé Madison Avenue. Je me trouvais à deux pas de l'entrée de mon immeuble quand j'ai relevé la tête et constaté l'absence de celui-ci. À la place s'élevait un bâtiment des plus ordinaires, en brique, avec des fenêtres métalliques et une double porte vitrée ouvrant sur un hall dans lequel se devinait une rangée de plantes en pots. Le numéro doré au-dessus de la porte était bien celui de mon immeuble, à tout le moins dans l'autre monde. Dans celui-ci, c'était un tout autre bâtiment. Je le regardais, bouche bée, quand les portes vitrées se sont ouvertes sous la poussée d'un portier en uniforme qui s'est avancé vers moi, la mine revêche. « Vous cherchez quelqu'un ? »

J'ai acquiescé, indécis. « De quand date-t-il ? »

— Vous voulez dire l'immeuble ?

— Oui. »

Haussement d'épaules. « Il était déjà debout quand j'y suis entré, il y a six ans. Vous cherchez qui ? »

— Benjamin Bennell. »

Le portier a secoué la tête.

« Vous êtes sûr ? J'aurais juré qu'il habitait à cette adresse.

— Sûr et certain. Je connais tous les locataires et aucun ne répond à ce nom-là.

— Dans ce cas, je ne sais pas où aller », ai-je dit d'un air préoccupé. Au même instant, la vérité de ce constat s'est abattue sur moi tel un raz de marée. « Seigneur, *je ne sais vraiment pas où aller.* » Je suis resté un moment à le dévisager, l'œil hagard, puis je me suis repris : « Vous avez un annuaire ? »

Il a fait signe que oui et je l'ai suivi dans le hall. Il est allé pêcher l'annuaire de Manhattan sous son petit bureau mural. Je l'ai feuilleté d'une main tremblante, cherchant le nom de Bennell. Il y en avait une douzaine. Après *Alfred N.*, *Andrew W.*, *Ann* et *Barney*, j'ai fini par dénicher *Bennell Benj.* 560 E 62 539-0090.

« Vous l'avez trouvé ? »

J'ai levé vers le portier un regard hébété. « Oui. On dirait qu'il habite la 62^e Rue. Et vous savez la meilleure ? Je commence à me rappeler l'endroit. » J'ai froncé les sourcils, concentré sur le souvenir qui se précisait. J'ai repris

d'une voix lente : « Un immeuble neuf, vieux d'un an à peine... à l'écart de la rue... tout en verre et en aluminium... avec des arbustes qui s'étiolent dans le hall. » La lumière s'est faite dans mon esprit. « Pas étonnant que je m'en souviennne ! » me suis-je écrié en me frappant le front, riant de ma propre crétinerie. « Puisque que j'y retourne tous les soirs ! »

J'ai jugé inutile de m'expliquer. J'ai juste tiré de mon portefeuille un billet que j'ai glissé dans la main du portier avant de me ruer dehors sans lui laisser le temps de protester, à supposer qu'il en ait eu l'intention. J'ai attrapé un taxi au coin de la rue et on a dévalé Lexington Avenue sur les chapeaux de roue jusqu'à l'angle de la 62^e Rue, où je suis descendu. Encore quelques pas et j'étais au pied du 560, tout au bord de l'East River : construit à l'écart de la rue, avec une façade de verre et d'alu et une double porte vitrée qu'encadraient deux arbustes artistement taillés.

Je l'ai bien regardé ; j'ai renversé la tête, mon regard a gravi la façade jusqu'au toit, puis j'ai fermé les yeux et passé une main sur mon front avant de regarder à nouveau. L'immeuble était toujours là. J'ai poussé les portes vitrées et je suis entré dans le hall qui m'évoquait de vagues souvenirs.

Devant moi, au-delà de la moquette grise, s'ouvrait l'ascenseur. Je me suis approché d'un pas craintif et circonspect et suis monté après une courte hésitation. Mon doigt qui s'avançait vers le bouton s'est immobilisé à mi-chemin tandis que je réfléchissais. Comme ma mémoire demeurerait muette, je suis descendu et me suis dirigé vers la rangée de boîtes aux lettres à l'autre bout du hall. Parmi les cartons imprimés, il y en avait un au nom de Benjamin Bennell, 14A. J'ai regagné l'ascenseur. Mon doigt est resté une seconde en suspens au-dessus du bouton du quatorzième avant de se décider à l'enfoncer. Les portes ont lentement coulissé. Au dernier moment j'ai tenté de les arrêter, mais trop tard. Les portes une fois refermées, l'ascenseur s'est ébranlé, m'entraînant vers... J'ai levé les yeux vers le plafond, la tête pleine de visions imprécises.

La porte du 14A était entrouverte. Je me suis arrêté devant. Du bout du doigt, je l'ai poussée afin de glisser un œil à l'intérieur. J'ai aperçu un séjour somptueux, meublé dans un style que je qualifierais de “provincial français”, quoique je sois ignare dans cette matière. Ce décor m'est d'abord apparu absolument neuf et étrange. Puis, au bout d'un moment, je me suis surpris à acquiescer : je commençais à lui trouver un air familier. Au moment de pénétrer dans un lieu inconnu, il arrive qu'on éprouve la même impression d'y être déjà venu. J'ai repoussé un peu plus la porte et suis entré.

J'ai découvert une pièce superbe, avec une vue sur le fleuve à vous couper le souffle. Il n'y avait personne. Je regardais autour de moi pendant que la porte se refermait. Alors, à ma grande stupeur, j'ai vu une de mes mains tirer le journal de sous mon bras et, avec une désinvolture qui dénotait une profonde habitude, le jeter sur un piano à queue Steinway blanc tandis que mon autre main cueillait mon chapeau sur ma tête et le lançait adroitement sur la table de l'entrée. À cet instant, une voix féminine a appelé depuis la

Chapitre 5

Je suis resté muet ; ma gorge s'est nouée et j'ai battu en retraite vers la porte d'entrée. Je me suis arrêté net, la main sur la poignée, ne sachant quoi dire ou faire. Enfin, je me suis retourné vers la porte de la cuisine. « Ben, a répété la femme, c'est toi ? » Ma tête a acquiescé, mes poumons se sont emplis d'air et ma voix a retenti.

« C'est moi, chérie. Je suis de retour », me suis-je entendu répondre. À côté, la porte d'un réfrigérateur s'est refermée, une cuillère a tinté sur une gazinière émaillée et des talons hauts ont martelé le linoléum en direction de la porte de la cuisine... et de ma personne.

J'étais pareil à un oiseau fasciné, oubliant même de respirer. Qui allait franchir cette porte ? *Qui*, dans ce monde-ci ? La porte s'est ouverte vers moi ; j'ai aperçu d'abord des doigts sur le battant, la tache verte d'une jupe, puis une femme qui s'avavançait vers moi à travers le salon : une grande jeune femme, large de hanches mais néanmoins svelte, avec un ravissant visage et des cheveux d'or brûlé. « Tessie ! » me suis-je écrié. Elle s'est immobilisée.

« Eh bien, oui. Qui attendais-tu ? Ou plutôt, qui *espérais-tu* ? »

J'ai agité la main en signe de protestation, attendant d'avoir retrouvé l'usage de la parole. « Crois-moi, rien ne pouvait me faire davantage plaisir que de te voir », ai-je alors dit. Je l'ai examinée de la tête aux pieds, puis des pieds à la tête, avec un enthousiasme croissant qui a fait éclore un sourire sur mes lèvres. « C'est pas croyable ce que tu peux être gironde ! » me suis-je exclamé. Elle s'est approchée de moi jusqu'à me frôler, levant vers moi son délicieux visage piqué de son. Alors que je fermais les yeux, pâmé par avance, j'ai senti qu'elle respirait mon haleine.

« Non, a-t-elle conclu, perplexe. Tu n'as pourtant pas bu. » Elle a fait mine de se détourner.

« Eh ! Tu ne m'as même pas embrassé !

— Ah ! oui. Comment ai-je pu oublier ? » Elle a déposé un petit baiser indifférent sur ma joue et m'a tourné le dos, presque d'un même mouvement. J'ai tendu les bras pour m'emparer d'elle puis, serrant contre moi cet archétype de vénusté triomphante, je lui ai roulé un patin qui aurait été censuré dans un film porno. J'estime qu'on est restés comme ça une heure et quarante-cinq minutes durant lesquelles elle a soupiré, un peu, s'est trémoussée, beaucoup, avant de répondre furieusement à mon ardeur. On a fini par remonter à la surface, au bord de l'asphyxie, juste avant les rapides. Tess m'a dévisagé d'un œil vague en repoussant ses cheveux de son visage. Enfin, elle est parvenue à articuler : « Dieu tout-puissant ! Quelle mouche t'a piqué ?

— Cette bête-là, ça fait presque vingt ans qu'elle me démange. Eh quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Quand un type trouve chez lui un bébé

aussi superbement carrossé que toi, ma petite fille, tu ne voudrais quand même pas qu'il s'assoie pour lire son journal ?

— C'est pourtant ce que tu as fait chaque soir passé le premier mois de notre mariage, il y a de ça un siècle ! » Là-dessus, elle a souri. « Mais ne crois pas que je me plaigne », a-t-elle susurré en se coulant contre moi tel un flot de caramel brûlant.

Comme par enchantement, on a glissé sans effort jusqu'au canapé où on s'est embrassés sans reprendre notre souffle, grâce à un système de branchies rudimentaires. Par un nouveau tour de passe-passe, on s'est retrouvés étendus à l'horizontale sans avoir pourtant rien fait pour, m'a-t-il semblé. « Ben chéri, a dit Tessie avec un battement de cils à lui éventer les joues, j'ai laissé le dîner sur le feu.

— Qu'il brûle, lui aussi. Nom d'un chien de nom d'un chien de nom d'un chien... » Mon regard a chaviré et s'est abattu sur l'épaule délicieusement tachée de son que dévoilait le chemisier de Tessie. « Eh ! me suis-je écrié. La Grande Ourse !

— Tu disais, chéri ?

— Tes taches de rousseur, là... Elles dessinent la Grande Ourse.

— Oh ! Un peu plus bas, tu verras Orion.

— J'y compte bien ! Je pars à la découverte des galaxies ! » J'ai étudié la Grande Ourse, Orion puis les Gémeaux, le Sagittaire, le Lion. Je cherchais la Croix du Sud quand mon regard s'est embué. J'ai battu des paupières et en relevant la tête – j'étais alors vautré sur le canapé – j'ai vu Hetty debout sur le tapis, transparente et furieuse, les bras croisés dans une attitude rageuse, martelant le sol du pied, les yeux jetant des éclairs sinistres.

Une pure projection de ma conscience, bien sûr, car elle s'est évanouie quand j'ai fait un bond au plafond sous le coup d'une émotion équivalente à une décharge de 6 000 volts appliquée sur un crâne rasé et des plantes de pieds mouillées, expédiant Tessie par-dessus bord, véritable Niagara de volupté. Je l'ai rattrapée instinctivement, hissée jusqu'à moi avant qu'elle ait touché le sol, et l'ai maintenue dans cet équilibre instable à la seule force du poignet. Mettant mon trouble sur le compte de la passion, elle m'a attiré vers elle dans un mouvement d'abandon virginal ; et le canapé de s'incliner lentement, de nous culbuter sur le sol et de se renverser au-dessus de nous comme une tente. Il me semblait entendre Hetty : « C'est parfaitement *révoltant* ! »

« Il y a quelque chose qui brûle ! » ai-je crié. Tessie s'est extirpée de sous le canapé sens dessus dessous et ruée vers la cuisine.

Elle s'est absentée moins de trois secondes durant lesquelles j'ai adressé des excuses gestuelles et embarrassées à Hetty, translucide et courroucée. Revenant encore plus vite qu'elle n'était partie, Tessie a annoncé : « J'ai tout éteint ! On dînera plus tard, quand il fera moins chaud ! » Mais encore plus rapide qu'elle, j'avais profité de ces deux secondes et six dixièmes pour relever le canapé, traverser la pièce tel un éclair afin d'arracher le journal de dessus le

piano puis, fendant l'air en position assise, j'avais atterri sur le canapé, apparemment absorbé par ma lecture, juste comme elle surgissait de la cuisine.

Elle a pris place tout contre moi, épousant mon flanc droit comme une couche de peinture en bombe. J'ai senti son haleine imprégnée de mille fragrances printanières contre ma joue et Hadès – non point brûlant et sulfureux, mais dompté et parfumé – a bâillé à mes pieds. Les poings crispés à hauteur des oreilles, je me suis retranché derrière mon journal. « Doux Jésus ! ai-je bredouillé. Le pont de Brooklyn s'est écroulé ! »

Le zéphyr a soufflé des soupirs sensuels à mon oreille : « Alors comme ça, tu es content de me retrouver ? Ça faisait des siècles que tu ne m'avais pas dit ça...

— Une invasion de fourmis géantes à Central Park ! Macy's soufflé par une explosion !

— Il paraît que je suis gironde ? Regarde, chéri ; le Scorpion ! Et Sirius !

— Burger King a racheté la bibliothèque centrale ! »

J'ai entendu un bruit métallique sur le plateau de la table basse et le *snick-snick* préliminaire d'une paire de ciseaux. Une entaille horizontale s'est alors ouverte dans mon journal, aussitôt agrandie par deux doigts recourbés et envahie par un énorme œil noisette pailleté d'or qui battait lentement des cils en me regardant.

J'ai déposé les armes. Optant pour le péché, je me tournais afin de recueillir dans mes bras cette manne de délices, implorant muettement la clémence d'Hetty, quand j'ai eu une révélation. J'ai brusquement compris que dans ce monde-ci, tout cela était *vrai*. Je me suis écrié : « Eh ! On est mariés, n'est-ce pas ? » Tessie a reculé et m'a dévisagé. J'ai repris d'un ton rêveur : « Ici, non seulement on est mariés depuis des années, mais je n'ai même jamais *rencontré* Het...

— Rencontré qui ?

— Rencontré personne d'aussi gorgé d'attraits que toi, mon canard en sucre. Tu te rends compte, toi et moi, *mariés* ! Bougre, mais c'est le paradis ! Dire que ça m'était sorti de l'esprit.

— Eh bien, dépêche-toi de l'oublier encore, beau mâle », a-t-elle murmuré en fermant les yeux. Je l'ai imitée. Pour décrire ce qui s'est alors passé, il faudrait inventer non seulement un nouveau vocabulaire, mais encore enrichir l'alphabet d'une douzaine de lettres.

Nous avons dîné sur le balcon surplombant le fleuve. Tessie avait éteint le salon et allumé des bougies sur la table. Nous avons bu du vin ; l'air embaumait et le trolley de la 2^e Avenue ronronnait dans le lointain. J'ai dit : « Tu entends, *ma petite* ? Le murmure de la Seine. » Elle a levé vers moi un regard noyé d'adoration et m'a souri.

« Ce soir, qui croirait que nous sommes mariés depuis tant d'années ? a-t-elle dit. C'est comme une seconde lune de miel. Tu te rappelles comment tu m'as demandé ma main ?

— Seigneur ! Ne me dis pas que... ?

— Je l'ai gardé. » Elle s'est dirigée vers le placard près de la porte d'entrée, a passé sa main sur l'étagère et – je l'aurais juré – est revenue avec une boîte verte à l'allure familière. Dans ce monde-ci, je sortais encore avec Tessie quand j'avais découvert le présentoir du papier à lettres en déambulant dans les rayons de Macy's. « Quelle idée adorable », a-t-elle repris en s'asseyant et en soulevant le couvercle. « Le nom que j'allais adopter en t'épousant. » Elle a promené ses doigts sur les lettres gravées. « Au premier coup d'œil, j'ai su que j'allais dire oui. »

J'ai étendu le bras par-dessus la table afin de poser ma main sur le dos de la sienne, comme dans les pubs pour le brandy. « C'était cher payer le droit de porter un nom inscrit sur du papier à lettres à dix sous », ai-je remarqué.

Sa main a pressé la mienne. « Je suis tellement heureuse que je ne sais plus quoi dire. Tu te rends compte, s'aimer comme ça après quatre ans, cinq mois et vingt-deux jours de mariage ?

— Pour être sincère, ai-je répondu non moins sincèrement, pour moi, notre lune de miel commence à peine. » J'ai cru distinguer du coin de l'œil le tourbillon indigné d'une jupe qui s'éloignait. Quand je me suis retourné, il n'y avait personne et je me suis alors rappelé que, dans ce monde, je n'avais jamais rencontré Hetty et qu'elle pouvait même ne pas exister. Tandis que ma conscience s'abandonnait à la mollesse d'un hamac pour siroter une absinthe frappée, j'ai souri à Tessie : « Fatiguée, chérie ?

— Pas du tout », a-t-elle répondu en repoussant sa chaise. Alors nous sommes allés nous coucher.

Chapitre 6

Le lendemain matin, sitôt avalé le café et les toasts fantastiquement délicieux servis par Tessie, je suis bravement monté dans l'ascenseur en compagnie de quelques autres locataires : une célèbre soprano du Métropolitain Opéra, plusieurs membres de la famille Rockefeller, un maharajah en costume d'apparat. Au moment de descendre, je leur ai cédé le passage avec une révérence. Une journée de printemps absolument magique m'attendait à l'extérieur.

Les branches des arbustes maigrichons encadrant les portes étaient envahies d'oiseaux : un grand héron cendré, une poule sultane, un paradisier, une spatule rosée, un rouge-gorge, un pingouin, deux sarcelles marbrées, un gros-bec, une fuligule nyroca ainsi qu'une foultitude d'aras tropicaux inconnus sous nos latitudes. Ils ont aussitôt répondu à mes sifflets joyeux et nous avons salué en chœur le jour nouveau. Puis j'ai mis la main à mon chapeau, je suis sorti sur le trottoir et me suis arrêté net, indécis quant à la direction à prendre.

Je suis rentré dans le hall de l'immeuble, manquant me cogner à Sam Donaldson qui en sortait. J'ai fait demi-tour afin de regagner la rue, sifflant

d'un cœur toujours plus léger. Quelques oiseaux sont venus se percher sur mes épaules et mon chapeau. J'ai continué à fredonner et me suis fermé à toute réflexion, décidant de m'en remettre à l'habitude. Une fois sur le trottoir, j'ai remarqué avec intérêt que mes pieds et mes jambes se dirigeaient sans hésiter vers la 5^e Avenue comme ils le faisaient – cela m'est brusquement revenu à l'esprit – chaque matin.

Un bus à impériale a démarré comme j'atteignais l'avenue. J'ai traversé la rue à la course – dans ce monde-ci, je paraissais en meilleure condition physique –, j'ai sauté à bord et gagné la plate-forme sans cesser de siffler. Deux types venaient justement de libérer une banquette à l'avant. Je me suis écarté pour les laisser passer et j'ai pris leur place. Puis j'ai descendu cette bonne vieille avenue inondée de soleil en me gorgeant d'un air délicieusement bleuté, heureux comme aucun mortel ne saurait l'être.

Une centaine de mètres plus loin, je me suis retourné et je n'ai vu aucun visage : presque tous les passagers lisaient ou tournaient les pages d'un journal ; quant aux autres, ils contemplaient la rue d'un œil absent. J'ai tiré une baguette de chef d'orchestre de ma poche et me suis mis debout : « Messieurs, votre attention, s'il vous plaît », ai-je lancé en martelant le dossier de la banquette en bois. Ils ont tous levé la tête. « La journée est trop belle pour lire un journal. Rangez-moi ça, je vous prie. Maintenant, emplissez vos poumons de cet air sublime et entonnons tous ensemble ! » Je leur ai donné le *la* sur mon diapason, puis j'ai abaissé ma baguette d'un air volontaire et nous avons tous chanté *Oh, what a beautiful morning !* au rythme des cahots de ce cher vieux bus. Au second couplet, des passants se sont arrêtés pour nous saluer et les passagers d'un bus roulant en sens inverse se sont joints à nous.

Nous avons atteint la 42^e Rue sur les dernières notes de *Blue Skies*. J'ai alors tendu ma baguette à un cadre de Wall Street et j'ai sauté du bus en agitant le bras. Tous les passagers m'ont retourné mon salut. Quand le feu est passé au vert, ils ont poursuivi vers la 5^e Avenue sur l'air de *Hello, Dolly* pendant que je m'éloignais en direction de Lexington Avenue. Tous les trois pas, j'exécutais un saut au cours duquel je parvenais même à entrechoquer mes talons, un exercice où j'avais toujours échoué jusque-là.

Dans le hall du Doc Pepper Building, je me suis isolé un instant de la foule qui s'élançait vers les ascenseurs. J'avais beau plisser le front, impossible de me rappeler mon étage. Alors, comme précédemment, j'ai rebroussé chemin jusqu'à la porte et répété mon entrée en sifflotant et en jetant alentour des regards pleins d'entrain, me fiant à la force de l'habitude. Plein d'assurance, j'ai pris place dans un ascenseur ; j'ai vu alors mon index se tendre vers le bouton portant le numéro 11. Je suis donc descendu au onzième, ai emprunté un couloir, tourné et poussé une double porte vitrée (de l'authentique cristal taillé, marqué d'un imposant A doré) ouvrant sur un immense hall. Le bureau du réceptionniste provenait à coup sûr du château de Versailles, mais il était pour l'heure inoccupé. J'ai laissé mon regard errer autour de moi.

Le décor était luxueux : lustre à pendeloques, boiseries alternant sur les murs avec des plaques de marbre malachite assorti aux motifs vert et blanc de la moquette. J'ai enfilé un corridor conduisant à une vaste salle occupée par des rangées de bureaux et bordée de portes dont chacune déclinait un nom et un titre. Pendant que je longuais celles-ci, les secrétaires me souriaient derrière leurs machines : « Bonjour, Mr. Bennell ! » À mesure que j'avancais, les portes gagnaient en qualité, en largeur et même, me sembla-t-il, en hauteur. La dernière était en bois de teck et arborait mon nom en lettres dorées de trois centimètres.

Je suis entré. D'un geste dont la précision dénotait une longue pratique, j'ai lancé mon chapeau sur la tête d'une silhouette publicitaire posée dans un coin : la photo couleurs grandeur nature d'une fille supérieurement roulée avec des plumes dans les cheveux, des talons hauts incrustés de strass et pratiquement rien d'autre. Tout sourire, elle pointait un index discret vers son ventre. Une bulle de carton s'échappait de sa bouche, comme dans les bédés. J'allais lire le message qu'elle contenait quand la porte s'est ouverte sur ma secrétaire, une fleur exquise qui m'a annoncé : « Le nouveau spot est prêt, Mr. Bennell. »

Je lui ai dit de faire entrer ces messieurs et ai pris place derrière mon bureau design, notant au passage l'original de Picasso qui ornait le mur. Puis la porte s'est rouverte sur un duo de publicitaires typiques aux traits juvéniles, rasés de frais et marqués par la vénalité, suivis de... Bert Glahn ! J'en ai eu le souffle coupé. Dans l'autre monde, Bert Glahn était mon supérieur. J'allais me lever d'un bond quand je me suis ravisé, frappé par le changement survenu en lui.

D'abord, il courbait l'échine avec onction en frottant nerveusement ses mains moites, mais surtout – cela m'a soudain sauté aux yeux – il était plus petit d'au moins quinze centimètres ! Il m'a souhaité humblement le bonjour et s'est tourné afin de glisser la cassette vidéo qu'il avait apportée dans un magnétoscope monumental placé au fond de la pièce. Je me suis levé et d'un pas nonchalant, majestueux, je me suis approché pour comparer en douce nos tailles respectives. Je le dépassais de huit bons centimètres pour un poids sensiblement égal. Si Bert était encore assez beau garçon, il paraissait plus âgé, plus émacié et son costume tombait mal sur lui. Dans ce monde béni, la présence – ou l'absence – d'un gène ou d'un chromosome lui avait assigné la carrure et les manières seyant à un modeste collaborateur.

« Quand vous voudrez, Mr. Bennell ! » a annoncé ce loyal serviteur en s'inclinant, puis il s'est mis au garde à vous tandis qu'un des jeunes loups se précipitait afin de tirer les rideaux d'étoffe précieuse. J'ai fait signe que j'étais disposé à commencer ; le second jeune loup a pressé sa télécommande et l'écran s'est animé.

Apparaît un médecin filmé en plan serré. On devine qu'il est médecin à la paire de lunettes qu'il tient à la main et à sa veste à col droit, modèle réservé aux toubibs, aux coiffeurs et aux politiciens russes. Sa chevelure grise est drue

et ondulée, son beau visage sillonné de rides respectables. Il a tout l'air d'un doyen de la faculté ou d'un directeur de clinique d'amaigrissement quatre étoiles. Son sourire respire la franche cordialité d'un fanatique d'extrême droite.

Près de lui se dresse un présentoir légèrement incliné vers le spectateur. Il contient une dizaine de petites boîtes roses enveloppées de polyéthylène. Le fond du présentoir est constitué d'un panneau montrant une adorable jeune femme en nuisette arachnéenne qui désigne une inscription au graphisme délié.

Le docteur prélève une des petites boîtes sur le présentoir, soulève le couvercle et verse dans sa main un minuscule cylindre entouré de cellophane qu'il déballe et présente à la caméra. On distingue alors un petit bouchon de cire rose, genre boule Quiès. D'une voix grave et vibrante, comme s'il annonçait une découverte capitale dans la lutte contre le cancer, il déclare : « Le corps scientifique dans son ensemble recommande aux femmes de ce pays l'utilisation de... » Il désigne le panneau qui envahit alors l'écran, de sorte qu'on peut déchiffrer l'inscription qu'il récite néanmoins en voix *off*, à l'usage des analphabètes : «...l'*Anti-Nombril-O*, gage de beauté, santé et hygiène ! » Le panneau s'agrandit encore et on ne voit plus que la tête de la jeune femme qui s'anime alors. Elle sourit et dit d'une voix mélodieuse : « Oui, mesdames ! Faites toujours bonne figure grâce à la pâte antiseptique *Anti-Nombril-O* ! » La caméra glisse le long de son abdomen et sa chemise laisse deviner par transparence – un effet charmant, et du meilleur goût – un ventre absolument uni et galbé. Sa voix poursuit hors champ, laissant admirer ce trésor de perfection : « Efface jusqu'à la moindre trace du nombril ! S'adapte à toutes les tailles et toutes les formes pour offrir une surface intacte et pure, encore plus désirable ! Utilisé par les plus grandes vedettes de la scène, du grand et du petit écran ! » La voix sévère du médecin reprend hors champ : « Fini, les nids à poussière infestés de germes ! Faites donc disparaître cet affreux cratère béant ! » La fille ajoute, tandis que la caméra remonte jusqu'à son ravissant visage éthéré : « Soyez toujours parfaite, pour lui ! N'hésitez plus : *Anti-Nombril-O* ! »

Souriante, elle quitte l'écran par la gauche pendant qu'une accorte vahiné tout aussi dévêtue apparaît par la droite. Elle se met à onduler des hanches, entrouvrant sa robe sur un carré de peau merveilleusement mate et satinée. « Également disponible en version hâlée... », précise-t-elle. La jolie Chinoise qui vient derrière elle susurre : «... ambrée... » en faisant la démonstration de la bonne tenue de cette nuance particulière. «... ébène... », ajoute une superbe Noire en traversant l'écran. «... et cuivrée ! » conclut une sublime Indienne presque nue, à part sa coiffure traditionnelle. Elle s'éloigne au rythme d'une gracieuse danse guerrière qui met en valeur son ventre intact et mordoré. Sur un petit air de harpe, l'écran vire au noir. Fin du film.

« Sensationnel ! » me suis-je écrié. Je me suis levé d'un bond afin d'aller serrer la main du premier fils de pub. « De l'excellent boulot, Perce ! » Je

m'étais subitement rappelé son nom : Perce Shelley. « Vous aussi, Orville », ai-je ajouté à l'adresse du second.

« À la base, il y a votre idée, Mr. Bennell, a protesté l'un des deux.

— Certes, mais vous auriez pu saboter la réalisation. Mille fois merci. » Après leur départ, je me suis approché de la silhouette cartonnée de la fille exhibant son ventre – il m'était revenu que j'étais le directeur de cette importante entreprise – et j'ai déchiffré l'inscription contenue dans la bulle : « Avec *Anti-Nombril-O*, je me sens plus belle et plus sûre de moi ! Les hommes raffolent de son délicieux parfum. Et je ne crains plus les cendres de cigarette ! » C'était signé : *Wilma Chat-qui-aspire, de la tribu des Pawnettes*. Un graphique mural m'a appris que les ventes avaient grimpé de 13 % le dernier trimestre. J'ai regagné mon bureau, me disant que dans ce monde-ci j'avais décidément trouvé ma voie.

Assis à mon bureau design – un meuble splendide, avec au centre une découpe en forme de larme dans laquelle j'expédiais régulièrement d'un coup de coude un ou plusieurs de mes téléphones – j'ai dépouillé mon courrier, dicté des réponses à la déesse aux jambes interminables qui me servait de secrétaire, passé un coup de fil à Frank Flannel du service production. Et voilà qu'il était midi avant que j'aie seulement pu m'étirer dans mon fauteuil. Je me suis accordé une pause, le temps de laisser mon regard errer à travers la pièce et d'admirer le buste de Jacob Epstein trônant dans un coin ainsi que le panorama époustouflant de Manhattan qui s'offrait au sud. J'ai souri puis, pris d'une impulsion, j'ai saisi l'annuaire. J'ai cherché à la lettre S et parcouru la première colonne du bout du doigt : les produits Sécurité existaient ici aussi, mais à une autre adresse.

« Produits Sécurité », a claironné la standardiste en décrochant. J'ai demandé le directeur.

Quand il a été en ligne, je me suis annoncé : « Ici, c'est Ben Bennell.

— Qui ça ? a aboyé une voix acrimonieuse et familière.

— Ben Bennell. Vous ne me connaissez pas ?

— Non ! Qui êtes-vous, nom de Dieu ?

— Le plus grand expert mondial en prononciation, et j'appelais pour vous signaler que r-i-t se lit *ri*, et non pas *rite*, espèce de crétin illettré ! Maintenant, je vous préviens : vous avez vingt-quatre heures pour vous mettre en règle ou pour quitter la ville. »

J'ai raccroché avec jubilation. J'ai alors tiré vers moi une feuille de papier (en évitant soigneusement la découpe en forme de larme) puis j'ai écrit en italiques artistement ombrées : *Monde (parallèle) merveilleux, je t'aime ! Benjamin B. Bennell*. J'ai roulé mon photocopieur personnel jusqu'à la fenêtre, inséré la feuille, fixé le nombre de copies à 5 000, ouvert la fenêtre, puis je suis allé déjeuner, laissant la machine dévouée cracher dans l'air printanier et pollué une flopée de feuilles qui flottaient, tourbillonnaient et dansaient au-dessus de Manhattan, tels des confetti géants.

La journée a passé comme un éclair. À cinq heures et demie je me suis rué dans l'ascenseur, heureux et impatient de retrouver Tessie et de renouer avec elle des liens aussi délicieux. En posant le pied dans le hall de l'immeuble, j'ai avisé le drugstore et suis entré sans réfléchir. Il m'a paru en tous points pareil à celui du Chrysler, jusqu'au déballage de babioles et autres piluliers. Il ne m'a pas fallu longtemps pour la piocher dans le tas, la petite boîte dorée au couvercle incrusté de verroteries. Je me suis dirigé avec elle vers le comptoir mais quand j'ai cherché le présentoir à sucreries, il n'était pas là.

« Je peux vous aider, monsieur ? » Une voix d'homme aux accents familiers, quoique impossible à situer. J'ai levé les yeux afin de répondre mais je suis resté bouche bée en découvrant le visage surmontant la veste ocre du pharmacien.

« Seigneur ! ai-je dit enfin. C'est fou ce que vous ressemblez à Paul Newman !

— Je *suis* Paul Newman. » Il a froncé les sourcils et pointé l'index vers un document encadré sur le mur au-dessus de lui. Il témoignait de sa qualité de pharmacien diplômé de l'université de New York et l'autorisait à délivrer des prescriptions à l'intérieur du même État. Juste au-dessus du cachet de cire rouge, on lisait *Paul Newman* en caractères gothiques.

« Euh... je vois, ai-je balbutié après avoir déchiffré le diplôme. Où sont les bonbons ? » Il m'a désigné un présentoir sur lequel j'ai déniché un petit paquet de chocolats. Je l'ai ouvert tout en le rapportant à la caisse. « Dites, Mr. Newman, vous n'avez jamais songé à faire du cinéma ?

— À mon âge ? Ne dites pas de sottises. Bon, que désirez-vous ? »

J'ai introduit le bonbon dans la boîte. Il s'y trouvait encore plus à l'étroit que la première fois. Il a même débordé un peu quand j'ai refermé le couvercle. Paul Newman a considéré la chose avec dégoût, puis il m'a toisé avec la même expression. J'ai demandé, penaud : « Pourrais-je avoir un paquet cadeau, je vous prie ?

— Glenn ! » a-t-il appelé. Une voix féminine lui a répondu. « Vous pouvez venir, je vous prie ? Il faudrait emballer ce... cette chose pour ce... monsieur. » Il s'est éloigné en secouant la tête tandis que je fixais le bout de mes souliers, gêné. J'ai relevé le menton à l'approche de la jeune femme. Cette fois encore, j'en suis resté baba.

« Dieu me garde ! me suis-je écrié. Vous n'êtes pas Glenn Close ?

— Non, a-t-elle répliqué d'un ton glacial. Je m'appelle bien Glenn, mais mon nom est Heppelwhite. Où est l'objet à emballer ? »

J'ai désigné le pilulier avec un embarras croissant. Elle n'aurait pas fait une autre tête si je lui avais présenté un cafard écrasé. J'ai expliqué : « Une bonbonnière... pour une naine qui suit un régime. » Elle m'a dévisagé en pinçant les lèvres. « Le ruban doré se trouve là », ai-je ajouté en m'aplatissant encore un peu plus. Elle m'a tourné le dos, a ouvert le tiroir et fouillé à l'intérieur d'un air méfiant. Apparemment surprise d'en tirer un rouleau de

bolduc doré, elle a emballé mon achat en un tournemain, refusant sèchement le nougat que je lui proposais.

J'ai jeté un coup d'œil derrière moi sitôt franchi la porte. Paul et Glenn m'avaient suivi du regard. J'ai accéléré le pas et me suis retourné juste à temps pour éviter une collision avec un policier coiffé d'un chapeau bombé, précisément celui que j'avais rencontré la veille. « Euh... bonjour », ai-je bredouillé d'un air piteux. Par chance, le feu était vert. Je me suis dépêché de traverser avant qu'il ait trouvé un motif pour m'arrêter.

Cette fois encore, j'ai remonté la 5^e Avenue sous un doux soleil printanier, juché sur l'impériale d'un bus découvert. La page sportive du journal brandi par mon voisin titrait sur une spectaculaire victoire des Giants. Les *New York Giants*, bien sûr ! Je me suis promis d'aller voir beaucoup de matches à domicile. J'ai souri, l'âme sereine : j'allais bientôt rejoindre Tessie, cet Himalaya de féminité triomphante, et l'un dans l'autre, il faisait bon vivre dans ce monde-ci, en dépit de Paul Newman.

Tess a adoré mon cadeau. J'étais dans la cuisine, en train de nous concocter un plein pichet de plasma sanguin, quand elle l'a déballé. Elle a poussé un cri de joie à la vue de la petite boîte dorée. D'un air de ravissement, elle a promené son doigt sur les verroteries du couvercle, puis elle a soulevé celui-ci et pouffé en découvrant le bonbon. Elle m'a suivi dans le salon, déclarant : « Ben, tu es un amour ! »

J'ai souri et attendu qu'elle prenne place sur le canapé pour lui tendre un verre rempli. Elle en a bu une gorgée avec un frisson voluptueux. Le pilulier était sur la table auprès d'elle ; elle l'a caressé du regard en déposant son verre. « Tu te rappelles les billets licencieux que tu glissais dans mes gants ? » a-t-elle susurré. J'ai joyeusement acquiescé. « Et le faux tatouage que j'avais cru authentique, nos initiales entrelacées avec un cœur ? Mais à quel endroit ! » J'ai souri et acquiescé derechef à ce souvenir. Ses doigts ont de nouveau effleuré la boîte. « Et maintenant, ceci. Encore une de tes attentions... » Elle a froncé les sourcils, l'air perplexe, et murmuré comme pour elle-même : « C'est à n'y rien comprendre. » Elle a levé les yeux vers moi : « Ben, comment se fait-il que tu sois si gentil avec moi tout à coup ? » Évidemment, pas question de lui dire la vérité. Je m'en suis tiré en entonnant une vieille chanson (j'ai toujours eu un joli brin de voix) : « Parce que je t'ai dans la peau ! Je t'ai gravée au plus profond de mon être ; si profond que tu fais partie de moi ! »

De surprise, elle a haussé d'un coup ses ravissants sourcils : « Ben ! Quelle chanson exquise ! Tu viens de l'inventer ? »

Un instant frappé de stupeur, j'ai fini par demander : « Dis-moi, Tessie, as-tu jamais entendu parler de Cole Porter ? »

— Qui ça ?

— Un compositeur.

— Oh ! Tu veux dire, *Ralph Porter* ?

— Eh bien, oui, je viens de l'inventer, ai-je menti. Il a suffi que je te regarde pour que les paroles et la mélodie se présentent à mon esprit. Rodgers

et Hammerstein, ça te dit quelque chose ?

— C'est quoi ?

— Un cabinet d'avocats. Figure-toi que j'ai écrit une autre chanson aujourd'hui au bureau, en pensant à toi, à notre rencontre, tout ça. Ça te dirait de l'écouter ?

— Quelle question ! »

Je suis allé m'asseoir au piano, Tess debout près de moi. J'ai attaqué un prélude, puis j'ai chanté sur un tempo lent en regardant Tess dans les yeux « Un soir, comme par magie, tu distingueras une inconnue... au beau milieu de la foule... » Je n'ai jamais pu achever. À « Tu voleras la rejoindre... et elle s'abandonneraaaaa ! » Tess a défailli et s'est écroulée dans mes bras.

Chapitre 7

« Miroir, beau miroir sur le mur d'albâtre importé d'Italie », ai-je demandé un matin, quelques semaines après mon arrivée dans ce monde parallèle, « dis-moi qui est le plus accompli des hommes ? »

— Dans quel domaine ? » a rétorqué cette fine mouche.

Mais j'étais sur mes gardes, craignant quelque entourloupe. J'ai repris d'un ton désinvolte : « Mettons... sur le plan conjugal ? »

— Eh bien, des recherches sont en cours, a-t-il répondu de mauvaise grâce, mais pour l'heure, il semblerait que ce soit toi. Un type d'Eagle River, dans le Wisconsin, a bien failli te gratter mais il a eu le tort de clamer sur tous les toits que “ça baignait dans l'huile”, alors...

— Te fatigue pas. Je l'ai distancé, c'est tout ce qui compte. Et sur le plan professionnel ?

— Effectif ou potentiel ?

— Potentiel ! Je sais qu'il y a plein de types qui ont mieux réussi que moi *jusqu'à présent*, mais...

— D'accord, d'accord ! C'est toi le meilleur.

— O.K., ai-je dit avec un claquement de doigts impératif. Passons aux choses sérieuses.

— Pas d'autres questions ? »

J'ai souri. « Pas pour l'instant », ai-je répondu en faisant de nouveau claquer mes doigts. Deux mains célestes émergeant de manches brodées d'or sont descendues du plafond pour déposer, comme à regret, une couronne de lauriers fraîchement cueillis sur mon front. M'étant examiné dans le miroir, je l'ai légèrement redressée afin de me donner un petit air crâne. Les mains ont aussitôt fondu sur moi pour la remettre en place. Quoique imbu d'une fierté légitime, j'ai eu la modestie de la conserver en l'état, le temps de prendre ma douche.

Car après tout, nul mieux que moi ne méritait ces lauriers. Quelques minutes plus tard, par exemple, je me suis débrouillé pour bousculer ma femme autant qu'à mon habitude – et même davantage – en me préparant, bien que cette chambre-là offrit tout le champ nécessaire à un habillage conjoint. Mais dans ce meilleur des mondes possibles, au lieu de grommellements imprécatoires, ma maladresse ne suscitait que des gloussements joyeux.

De même, ma situation offrait un contraste criant avec celle des autres couples vivant à notre étage. Un matin, en sortant dans le couloir, j'ai vu Foulke-Wilkinson, le locataire du 14C, fouiller dans son attaché-case en croco sur le seuil de sa porte. Sa femme – avec ses bigoudis et son visage démaquillé, on aurait dit Mrs. Dorian Gray mère – a déposé sur sa joue un baiser furtif qu'il est parvenu à ignorer au prix de quelque effort mental bien rodé, continuant à fourrager dans sa mallette comme si elle n'existait pas (ce qui était peut-être le cas, du moins à ses yeux). Il a refermé son attaché-case

d'un coup sec et s'est dirigé vers l'ascenseur sans lui avoir adressé un mot ou un regard.

Un autre jour, comme j'allais ouvrir ma porte, j'entends Hildebrand sortir du 14B, l'appartement d'en face. Si je n'avais pas compris l'anglais, j'aurais pu être ému. Depuis l'intérieur, sa femme lui lance avec des inflexions tendres : « Surtout, rentre le plus tard possible, chéri. » Et lui, d'une voix caressante : « Puisses-tu crever, mon amour. » Là-dessus, la porte s'est refermée en claquant.

Ce matin-là, pendant que j'attendais l'ascenseur, j'ai vu Yaphank et madame sortir sur le seuil du 14D, à l'autre bout du couloir. « À ce soir, chéri », se sont-ils écriés en chœur pendant qu'il se dirigeait vers l'ascenseur. Il s'est retourné, lui a souri et ils ont échangé un baiser de loin. Mais sitôt qu'il a eu le dos tourné, je l'ai vu loucher, darder la langue et gonfler les joues dans une horrible grimace. Derrière lui, sa femme a également tiré la langue et lui a fait un pied-de-nez avant de refermer la porte.

À neuf heures tapantes, j'avais commencé à embrasser Tessie sur le seuil. À dix heures moins le quart, je m'étais dit que je devais être le seul type de l'étage – peut-être au monde – à partir au boulot avec quarante minutes de retard pour avoir embrassé sa femme.

J'ai enfin quitté l'immeuble, non sans avoir salué mes amis ailés qui voltigeaient autour de moi. Je leur avais donné des noms, comme le font tous les amoureux des oiseaux : « Salut, Edward ! Bonjour, Bernice ! » Dans le bus, j'ai distribué sourires et signes de tête à la plupart des habitués de l'impériale, puis je me suis assis et j'ai lu les publicités inscrites sur le dossier des banquettes : chewing-gum Yucatan, dentifrice Maxwell, Don Regan, Chirurgie Dentaire et Sans Reproche... Dans la 59^e Rue, comme on longeait l'extrémité de Central Park, j'ai jeté un regard admiratif au monument de Winnie Ruth Judd.

Au travail, j'ai réaffirmé mon droit à la couronne de lauriers que je portais toujours, invisible au vulgaire. Ce nabot de Bert Glahn m'attendait dans mon bureau. Un taxi nous a conduits au studio d'enregistrement où se trouvaient déjà Perce Shelley et Orville. Le spot avec le docteur avait fait grimper les ventes d'Anti-Nombril-O de 16 % – on commençait à toucher le marché des préados. L'agence de pub s'appêtait à lancer le second temps de la campagne.

Le spot était en boîte ; nous avons assisté à la post-synchronisation. Le compte à rebours défile sur la pellicule puis, au signal donné par un coup de gong, les mots *Disparitions mystérieuses !* s'inscrivent sur l'écran en lettres tremblées, modèle film d'épouvante. Un blondinet en pantalon vert pâle serré et pull angora aux manches remontées dit dans un micro, d'une voix mâle et caverneuse : « L'Histoire est pleine de *disparitions mystérieuses !* Ambrose Bierce, Amelia Earhart, le cratère introuvable... »

Le gong résonne de nouveau et l'action se transporte dans un boudoir cossu, occupé par un souriant et ravissant mannequin en négligé arachnéen. Une grosse dondon qui mâchouillait du chewing-gum parle dans un second

micro d'une voix rauque et sensuelle : « Mais oui ! Qu'est devenu le cratère béant dont la disparition mystérieuse ajoute à votre charme, madame ? » La fille sur l'écran ondule des hanches et fait bâiller son négligé, laissant apercevoir une paire de mules en cygne, une culotte, un soutien-gorge et un ventre aussi parfaitement lisse qu'un œuf.

Le petit orchestre au fond du studio attaque un air et à l'emplacement du nombril disparu de la fille on voit apparaître un emballage d'Anti-Nombril-O qui grossit rapidement jusqu'à emplir l'écran. Le type au falzar vert débite le slogan habituel ; là-dessus le spot prend fin et tout le monde se tourne vers moi.

J'ai secoué pensivement la tête, affectant de réfléchir pour mieux jouir de mon pouvoir, avant de donner mon verdict : « Fabuleux », ai-je lâché d'une voix posée. Et le soulagement de briller dans tous les regards. « Délicat, subtil, résolument créatif. Perce, Orville, vous me ferez parvenir une cassette mixée pour le prochain conseil d'administration. Ça va faire un malheur, je vous le garantis. Et pour la suite, vous avez quelque chose en tête ?

— Une variante à suspense, a répondu Perce. On ouvrirait sur une vue aérienne du Vésuve, avec bruit d'hélicoptère. Un vrai thriller ! »

Lyndon a poursuivi : « On entend la voix du type : “Un volcan ! Un cratère hideux et terrifiant !” Plan de coupe sur la fille en négligé ; la voix reprend : “Quand sera-t-il enfin éteint ?”

— La fille se retourne, a enchaîné Perce Shelley, son déshabillé s'entrouvre...

— Oui, oui, me suis-je écrié en me levant. Je le sens bien, ça !

— Vous croyez que ça fera vendre ? s'est inquiété Bert.

— Avec cette série, c'est tout l'Ouest qu'on va pénétrer.

— Même le Texas ?

— Surtout le Texas. » Je me suis hâté vers la sortie, passant une main dans mes cheveux comme pour les lisser alors qu'en réalité je redressais ma couronne de lauriers.

La journée était belle, fraîche mais ensoleillée, aussi ai-je regagné le bureau à pied avec Bert, déclinant l'invitation des deux fils de pub qui se proposaient de me déposer. En traversant Grand Central Station, j'ai aperçu une cabine familière, fermée par un rideau. On aurait dit “Confiez-moi vos problèmes”, mais en approchant j'ai vu que celle-ci était signalée par un panneau rouge et orange sur lequel on lisait : VANTEZ-VOUS UN BON COUP ! VOUS L'AVEZ BIEN MÉRITÉ !

J'ai dit à Bert de poursuivre et jeté un coup d'œil alentour. Comme personne ne me regardait, je me suis faulxé à l'intérieur, j'ai tiré le rideau, glissé une pièce dans la machine et relaté mes succès professionnels et conjugaux d'une manière totalement impartiale. La bande défilait lentement ; le haut-parleur au plafond déversait sur moi une voix douce et sensuelle : « Incroyable ! Quel type merveilleux tu fais... et beau garçon, avec ça. Quel dommage qu'on ne se soit pas connus plus tôt. Embrasse-moi... » Ça valait

amplement les 1,75 dollars que j'y ai laissés, jusqu'au moment où le gars du kiosque à journaux a refusé de m'alimenter en pièces de 25 cents.

Pourtant... il manquait encore quelque chose à mon bonheur ; il était inutile de me le cacher. Dans ce monde, comme dans l'autre, j'avais eu l'infortune de naître et de grandir avec des rêves inaccomplis. Malgré mes succès, il m'arrivait d'envier Orville et Perce parce qu'ils étaient des créateurs. J'étais comme un type qui se sentirait l'âme d'un pianiste virtuose mais serait incapable d'enchaîner trois notes sur un clavier. Le désir d'apporter ma contribution au bien-être général me torturait autant dans ce monde-ci que dans celui où je fréquentais Nate Rockoski. Justement, comme je m'arrachais à la quiétude de la petite cabine de Grand Central Station pour regagner mon bureau, est advenue une de ces coïncidences bizarres dont l'existence raffole. Je venais de me joindre à un petit groupe de piétons qui attendait pour traverser quand j'ai eu le regard attiré, à l'instar des autres spectateurs, par une impressionnante Rolls-Royce à rayures multicolores longue de quinze mètres, comme j'ai pu en juger à son approche. Des voix excitées se sont mises à piailler autour de moi : « C'est Nate ! Nate Rockoski ! »

Aucun doute : le feu est passé au rouge, la Rolls a stoppé et je l'ai aussitôt reconnu sur la banquette arrière. Il était le même que dans l'autre monde, sauf qu'ici il arborait un huit-reflets, un long manteau à col d'astrakan et une canne à pommeau doré sur laquelle il appuyait son menton et ses mains jointes. On le dévorait des yeux sans plus songer à traverser ; impossible de ne pas sentir l'émerveillement et la stupeur de la foule. Nate a souri et salué d'une inclination bienveillante de la tête, telle la reine d'Angleterre. Ce faisant son pardessus a baillé, dévoilant un costume hors de prix dont le motif imprimé reproduisait le symbole du dollar. « Il est riche, non ? » ai-je demandé à mon voisin. Il m'a regardé, interdit.

« Tu parles ! » s'est-il exclamé. Comme je lui demandais comment il avait fait fortune, il a repris : « Il s'en explique dans le numéro du *Reader's Digest* de ce mois-ci : un zeste d'astuce, un autre de persévérance, et le tour est joué. Il dit que tout le monde peut en faire autant.

— Mais *lui*, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a inventé une boisson sucrée qu'il a fait breveter sous un nom à la gomme, et par ici la monnaie !

— C'est quoi, cette boisson ? J'aimerais y goûter. »

La boîte métallique fixée au poteau près de nous a fait entendre un dé clic ; le feu s'apprêtait à changer. Mon voisin m'a désigné un immense panneau d'affichage éclairé au néon sur le toit d'un immeuble, à quelques dizaines de mètres. J'ai lu : COCA COLA. Le feu est passé au vert. « Avant, il était pauvre ; une espèce de Trouve tout un peu cinglé », a repris mon voisin avec un regard plein de ferveur vers Nate dont la Rolls redémarrait en silence. « Mais grâce au Coke, tout a changé ! »

Juste devant nous, un camion de pompiers s'apprêtait à traverser l'avenue, toute sirène hurlante. Mais voyant approcher la Rolls de Nate, le conducteur a

pilé et l'a poliment invité à passer le premier. Quand la Rolls a croisé le camion, Nate a remercié en touchant le bord de son huit-reflets avec le pommeau rutilant de sa canne. Comme tout le monde, je l'ai suivi des yeux depuis le trottoir puis j'ai ôté la couronne de ma tête ; les feuilles du laurier avaient bruni. Je l'ai balancée dans une poubelle et quand le feu est repassé au rouge, j'ai traversé avec le troupeau.

Ça allait déjà mieux quand j'ai quitté le bureau : comment en aurait-il été autrement, alors que j'allais retrouver Tessie ? Dans la 42^e Rue, je me suis arrêté à un de ces stands qui vous impriment de fausses unes de journaux à la demande. À la maison, quand Tess est sortie de la cuisine et a ramassé le journal que j'avais lancé sur le piano en jetant comme d'habitude un coup d'œil distrait à la une, elle a eu la surprise de lire en gros caractères une proposition scandaleuse qui lui était personnellement adressée et qu'elle a acceptée sur-le-champ en rougissant.

Ce soir-là, comme souvent, je me suis mis au piano blanc pour interpréter un pot-pourri des chansons que j'avais écrites pour Tess, *Tea for two*, *The way you look tonight*, *You'd be so nice to come home to...* Comme toujours, Tess s'est étonnée de leur à-propos : on était des milliards sur Terre, et pourtant elles collaient parfaitement à notre histoire. Pour lui faire plaisir, je me suis attardé un moment au clavier à pianoter des accords, fredonner des ébauches de mélodies, marmonner çà et là des bribes de strophes. Au bout de cinq minutes, encouragé par le regard étincelant de Tess assise près de moi sur le banc, j'avais composé une nouvelle chanson à son intention ; une petite chose sans prétention qu'en toute simplicité, j'ai intitulée *Stardust*.

Et merde pour Nate Rockoski ! me suis-je dit, le cœur joyeux, en me dirigeant vers notre chambre main dans la main avec Tess. Que pouvais-je demander de plus ? Mais par définition, l'être humain demande Toujours Plus. J'ai déboutonné ma chemise, conscient d'un vide dans mon existence. Comme tous les hommes, même les plus heureux en ménage, il m'arrivait encore d'échanger avec ma femme des paroles banales en ayant l'esprit ailleurs. Les yeux dans le vague, occupé à dégrafer mes poignets, j'ai murmuré : « Tu disais, chérie ?

— Quelle barbe, ces boutons ! » a soupiré Tess. Je me suis retourné vers elle et l'ai vue grimacer en contemplant un bouton au creux de sa main. D'un mouvement aguicheur, elle s'est déhanchée afin d'examiner le côté de sa jupe ; j'ai distingué un fil dépassant d'une rangée de trois ou quatre boutons similaires. « Je n'arrête pas de les recoudre, et avec ça, ils gâchent le tombé de la jupe. » J'ai compati distraitement et conseillé du bout des lèvres de les remplacer par une fermeture Éclair, sans prendre garde à sa réponse.

Toutefois, quelque vaillante petite cellule de mon cerveau devait monter la garde pendant que les autres pionçaient : on était couchés, lumière éteinte, j'avais déjà la tête dans les étoiles, mais si incroyable que ça puisse paraître, elle est quand même parvenue à attirer mon attention. « *Qu'est-ce que tu viens de dire ?* » ai-je demandé à Tessie.

— J'ai dit : veux-tu arrêter, espèce de garnement. Mais c'était pour rire.
— Non, *avant* !
— Quand ça ?
— Quand je t'ai dit de mettre une fermeture Éclair à ta jupe, *qu'est-ce que tu m'as répondu* ?
— J'ai juste demandé : c'est quoi, une fermeture Éclair ? *Ben* ! Qu'est-ce qui te prend de rallumer ? Et qu'est-ce que tu fabriques avec cet annuaire ?
— C'est quoi, une fermeture Éclair ? » ai-je répété en jubilant. Dans ma fièvre créatrice, je faisais voler les pages jaunes qui se brouillaient devant mes yeux emplis d'extase. « Je cherche le nom et l'adresse du meilleur avocat de la ville. Pour déposer un brevet ! »

Chapitre 8

« Ça va, ça va, c'est toi ! » m'a lancé le miroir d'un ton hargneux, le lendemain matin. « Maintenant, ferme-la, vu ? » Pourtant, je n'avais encore rien dit.

« C'est bien, ai-je rétorqué, digne et serein. Où est la couronne ?

— On t'en a donné une hier. Et puis quoi, encore ? Tu ne peux pas porter la même deux jours de suite ? »

Je n'ai pas discuté ; la réalité importait plus que le symbole, et puis j'étais comblé. À présent, je ne trouvais plus rien à redire au Merveilleux Monde Parallèle de Ben Bennell. Tout était parfait. Bien sûr – vous aussi, vous l'avez remarqué ? – c'est toujours dans ces moments-là que le Destin crache dans ses mains, ramasse sa massue et vise votre tête avec un sourire mauvais.

Mais ça, je l'avais oublié. La journée commençait on ne peut mieux. Dehors, il faisait un temps superbe et quand je suis parti travailler, un ara brésilien m'a dit : « Bien le bonjour, Ben ! Tu as une tête à te faire dix millions de dollars de revenus. Impôts déduits ! » Je lui ai retourné le compliment : « Toi aussi, Fred. C'est à son plumage qu'on juge la valeur de l'oiseau. »

« Pas mal ! s'est-il écrié. Celle-là, il faudra que je la remplace. » Debout à l'avant de l'impériale, je me suis retourné vers le fond et j'ai modulé un *la* sur mon diapason. Tous les journaux se sont abaissés d'un coup et le sublime *Hallelujah* du *Messie* de Haendel a jailli de toutes les poitrines. À l'arrêt de la 42^e Rue, je suis descendu à regret : miss Poindexter, la charmante – malgré ses binocles et son embonpoint – secrétaire d'une fabrique de textile de la 34^e Rue, debout dans l'allée, une main sur le dossier d'un siège et l'autre bras tendu, interprétait le solo pour soprano de *l'Ave Maria* avec un brio époustouflant.

À Grand Central Station, j'ai pris place dans la cabine et glissé ma pièce dans la machine, mais ce matin-là, elle a atterri directement dans le compartiment “retour”. La bande s'est mise à défiler et la voix sensuelle a

murmuré : « Dorénavant, pour toi, chéri, c'est gratuit. »

Au bureau, j'ai téléphoné et pris rendez-vous avec Cox et Box, un éminent cabinet d'avocats de Madison Avenue, spécialisé dans les dépôts de brevets. L'arrière-arrière-arrière-grand-père de Box – me révéla la secrétaire – avait obtenu pour Whitney le brevet d'invention de l'égreneuse de coton, devançant l'avocat de Benjamin Franklin de six minutes capitales. Cet après-midi-là, en me rendant à mon rendez-vous, je ne me doutais pas du coup de massue que le Destin s'apprêtait à m'assener sur le crâne : le jeune avocat auprès duquel on m'a introduit était Custer Huppfelt !

Je l'ai reconnu aussitôt : nous avions été à l'école et au lycée ensemble dans l'autre monde et depuis, je l'avais revu en plusieurs occasions. Quand il s'est levé à mon entrée, j'ai retrouvé intacte la suffisance blasée de son sourire ; l'air d'un chat qui vient de croquer une souris. Il m'a tendu mollement la main, comme pour m'accorder sa bénédiction. *Est-ce que je le connais aussi dans ce monde-ci ?* ai-je paniqué en lui serrant la main. Custer m'a apporté la réponse sur un plateau : « Comment ça va, Ben ? » Alors, je me suis rappelé. J'avais déjà constaté de nombreuses similitudes entre mes deux existences. Custer et moi avions fréquenté la même école mais dans ce monde-ci, il avait fait des études de droit à Harvard.

« Content de te revoir, Cus. » Je l'ai inspecté de la tête aux pieds en souriant. Il paraissait le même : grand, mince, belle gueule, perpétuellement bronzé. Sinon que dans l'autre monde – cela m'est revenu tout à coup – Custer était brun avec des yeux noirs. Ici il était blond aux yeux bleus, grâce à une paire de gènes qu'il devait balader dans son ascendance.

On a un peu évoqué le bon vieux temps avant de faire le point sur nos situations présentes. Custer était nouveau dans la boîte mais *extrêmement* bien noté ; sans doute allait-on bientôt lui proposer de s'associer. Il habitait toujours Greenwich Village et envisageait l'achat d'une voiture neuve. Il n'était toujours pas marié mais fréquentait une fille qui était dingue de lui. Il a fini par me demander – probablement parce que j'étais maintenant un client – des nouvelles de Tess. Sacré Custer, toujours le même, ici ou ailleurs.

Je lui ai décrit mon invention à l'aide d'un croquis au dos d'une enveloppe. Bien sûr, il a émis des doutes sur le succès de la fermeture Éclair. Moi-même, je devais m'avouer que ça semblait assez loufoque. Cus trouvait aussi que le nom n'était pas assez accrocheur, mais il a accepté de prendre l'affaire en main et conservé mon dessin à fin de recherches et d'application. Il m'a rappelé que ça allait me coûter de l'argent, mais ça m'était égal. Au risque de paraître farfelu, j'avais foi dans la fermeture Éclair.

Il s'est alors passé une chose étrange. Custer n'avait jamais été mon ami, tout juste un ex-condisciple, et dans ce monde comme dans l'autre, je ne l'avais pas revu depuis un bout de temps. Pourtant, comme je me levais pour prendre congé, je me suis aperçu que je n'avais pas envie de le perdre. Dans ce monde-ci, je me rappelais ma vie passée dans ses moindres détails. Naturellement, c'était pareil pour Custer. Mais au contraire de lui, j'avais

souvenir d'une autre vie, dans un monde que ce Custer-ci ne soupçonnait même pas. Face à lui, je me sentais tel un voyageur expatrié qui tomberait soudain nez à nez avec un natif de son propre patelin. Chez eux, ils échangeraient à peine un salut, mais en pays étranger, ils vont dîner ensemble. Jamais je n'aurais cru éprouver une telle joie à revoir Custer Huppfelt. Il m'est revenu qu'il jouait au bridge. Son amie aussi, m'a-t-il dit, aussi les ai-je invités à faire une partie à la maison le soir même. Pour être honnête, je lui ai presque forcé la main.

Tess a accueilli la nouvelle avec enthousiasme. Pendant le dîner, je lui ai sorti tout à trac : « Devine ce qu'on va faire ce soir. » Elle m'a répondu : « Pas difficile. » J'ai repris : « Perdu ! J'ai invité du monde à faire un bridge. »

Quand on a sonné, un peu après huit heures, elle s'est dépêchée d'aller ouvrir, quittant la cuisine où elle avait préparé des rafraîchissements. Assis à la table à jouer, tirée pour l'occasion au milieu du séjour, j'achevais de compter les cartes et de vérifier qu'on n'y avait pas planqué de jokers en plus. Histoire de patienter, je m'entraînais à battre les cartes en les pliant en arc de manière à les faire voler d'une main dans l'autre. Tess a ouvert la porte et j'ai reconnu la voix de Custer dans le couloir. Puis ils sont entrés, je les ai vus et j'ai subitement perdu le contrôle de mes mains, bombardant le plafond d'une gerbe de cartes à jouer noire, blanc et rouge. La jeune femme au sourire poli qui venait d'entrer dans mon salon avec Custer n'était autre qu'Hetty.

Ils ont tourné la tête, alertés par le bruissement et le spectacle des cartes volant au plafond. Custer s'est rengorgé, croyant que je les avais volontairement laissées échapper, en hommage au physique de sa copine. Il a balancé une boutade à laquelle j'ai répondu sans même l'avoir entendue. Mes sens avaient perdu toute faculté de cohésion, sans parler de mon cerveau. Je suis parvenu à faire pression sur la moquette à l'aide de mes pieds, soulevant mon corps dans une attitude proprement simiesque, et j'ai rivé sur Hetty un regard digne de Lon Chaney dans le rôle de Quasimodo. Mais non, je ne m'étais pas trompé.

C'était bien ma femme qui se tenait devant moi dans une robe de lin rose avec sac, chaussures et chapeau assortis, toujours aussi blonde et petite, mais avec six bons kilos en moins. Panique. Est-ce qu'elle allait me reconnaître et pousser des cris d'indignation en me trouvant avec Tessie ? Je me suis vu m'avancer vers eux, un sourire maladif peint sur ma face. Custer nous a présenté Hetty, puis celle-ci m'a tendu une main que j'ai saisie... La même main qui avait caressé ma joue, lissé mes cheveux, raccommodé mes vêtements et cuisiné mes repas ; la main qui m'avait papouillé et, une fois, giflé au visage. Pendant que je répétais des formules de politesse dans une langue inconnue de moi, j'ai lu dans les yeux d'Hetty que je lui étais à peu près aussi familier que le regretté président Coolidge.

Ç'a été plus fort que moi : « On ne s'est pas déjà vus quelque part ? » lui ai-je demandé.

Elle a froncé les sourcils, réfléchi et secoué enfin la tête : « Non, je ne

crois pas. Où ça ? »

J'ai souri et haussé les épaules, comme si ma mémoire m'avait joué un tour, et j'ai répondu en silence, quoique ma voix me semblât résonner dans la pièce : *Quand nous étions mariés. Tu te rappelles la fois où tu avais caché tous mes vêtements ? Et cette autre fois, dans la baignoire...* Voyant que personne n'écoutait, je me suis tu.

Après ça, je sais que j'ai battu et distribué les cartes, noté les scores, disputé plusieurs manches et fait le mort. Je suis allé chercher des rafraîchissements dans la cuisine. J'ai souri, répondu aux questions qui m'étaient posées et même proféré quelques remarques idiotes de mon propre cru. Mais le sentiment de ma culpabilité ne cessait de me tenailler. Je redoutais à chaque instant qu'Hetty ne lève vers nous un regard soupçonneux, pigeant tout à coup que Tess et moi cohabitons dans le péché le plus éhonté, et qu'elle ne éclate en sanglots, en invectives ou de fureur, voire les trois à la fois. J'avais beau me répéter que c'était absurde, je n'arrivais pas à croire qu'Hetty et moi étions assis à la même table, assez près pour se toucher du coude et se frôler du genou quand on se penchait pour jouer une carte, alors qu'elle ne m'avait jamais vu jusqu'à ce soir-là... du moins dans ce monde-ci.

Puis Tessie a fait le mort pendant que j'étais demandeur. Elle a rapporté de la cuisine un plateau avec du café, des tasses, des soucoupes et une assiette de petits fours qu'elle était descendue acheter juste après le dîner. Après avoir déposé le tout sur la table basse, elle est venue se placer dans mon dos pour regarder mes cartes pendant que je disputais les dernières levées. Contre toute attente, j'ai remporté le dernier pli, ce qui m'a permis d'accomplir mon contrat et de nous adjuger à la fois la manche et le rob. En guise de félicitations, Tess s'est penchée pour déposer un rapide baiser sur ma nuque. Un sursaut de remords m'a catapulté hors de ma chaise.

J'ai atterri sur mes deux pieds et décoché un regard à Hetty. Elle était simplement occupée à rassembler les cartes, souriant d'un air attendri au spectacle émouvant de notre félicité conjugale. C'est seulement alors que je suis parvenu à appréhender la vérité : c'était bien Hetty, assise près de moi dans sa robe rose, mais elle-même n'en savait rien. Elle ignorait tout de notre existence dans une réalité parallèle. À cette pensée j'ai éprouvé un soulagement violent, comme un gosse découvrant qu'il est devenu miraculeusement invisible, et par conséquent libre d'accomplir toutes les farces qu'il méditait. J'ai fait volte-face, empoigné Tessie et, faisant mine de réagir au baiser qu'elle avait déposé sur ma nuque, j'ai plaqué sur ses lèvres un gros poutou bruyant.

Puis, me retournant, j'ai souri à Hetty, sans bien savoir pourquoi. J'ai compris alors que c'était un sourire de triomphe. C'était tellement rigolo d'embrasser Tessie au grand jour, sachant qu'il ne viendrait jamais à l'idée d'Hetty de protester, que j'ai remis ça sur-le-champ. Custer s'était levé afin de se dégourdir les jambes. Je l'ai vu sourire à son tour. Il ignorait la raison de ce nouveau jeu mais ne s'est pas fait prier pour s'y joindre. Il s'est incliné vers

Hetty et lui a administré un baiser plein de vigueur, après quoi il m'a regardé, l'air de dire : À toi de jouer. J'ai plaqué Tessie contre moi d'un bras passé autour de sa taille et glissé mon autre bras autour de ses épaules, l'obligeant à se cambrer si fort qu'elle a poussé un cri. Puis je lui ai donné un long baiser frétilant de cinq ou six secondes. Après quoi on s'est redressés, quelque peu chancelants, et j'ai regardé à nouveau Hetty. Je l'ai vue se lever d'un bond pour prendre la fuite, mais Custer lui a saisi le poignet, l'a attirée vers lui et lui a roulé un patin de neuf ou dix secondes, malgré ses efforts – pas très convaincus, m'a-t-il semblé – pour lui échapper.

Au fil des secondes, mon sourire s'est figé et j'ai piqué un fard. Ça commençait à bien faire, nom de Dieu ! J'ai failli les séparer. Ce salaud n'avait pas le droit d'embrasser ma femme comme ça ! Je me suis ressaisi instantanément, étonné de ce réflexe. Mais après tout, j'*avais* été le mari d'Hetty bien que personne – même pas elle – ne le sût. J'ai camouflé mon mouvement d'impatience en me précipitant de nouveau vers Tessie, mais cette fois elle était sur ses gardes : elle m'esquive et dépose sur ma joue un baiser furtif qui sonne la fin de la récréation.

Elle a servi le café et les gâteaux. En se rasseyant, Custer a lancé à Hetty un regard qu'elle n'a pas vu car elle parlait avec Tessie. Custer est resté un moment à la lorgner puis il s'est tourné vers moi et m'a adressé un clin d'œil assorti d'un sourire salace qui n'exprimait que trop clairement son message : *Tout à l'heure, je vais te la passer à la casserole...* Je n'ai pas réagi. Penché sur ma tasse, je brassais mon café avec la furia d'un maelstrom, jusqu'à en faire tourner la crème. Hetty a fait passer les petits fours. On les a mangés en buvant le café. Pendant ce temps, j'imaginai Custer passant Hetty à la casserole. J'ai dit : « Cus, tu te rappelles, en troisième... » il a esquissé un sourire qui se voulait nostalgique, « ...la fois où tu as bouffé des vers de terre ? »

Il a vivement secoué la tête, le sourcil froncé, et s'est empressé de détourner la conversation : « Excellent, ce café. Excellent, vraiment, a-t-il dit à Tess.

— Mais si, Cus ! ai-je insisté d'un ton badin. Tu avais parié dix cents avec Alf Dillon. Et tu as gagné ! » Je me suis tourné vers Hetty, vibrant de fierté : « Si vous l'aviez vu ! Il a avalé trois énormes vers de terre à la file. Avec ça, il se pâmait et répétait à qui voulait l'entendre que c'était un vrai rég... »

— Ben, pour l'amour du ciel, *tais-toi !* » s'est exclamée Tessie. Elle a jeté à Custer un regard incrédule teinté d'un brin d'écœurement. « Je n'en crois rien ! »

J'ai aussitôt pris la défense de mon vieux copain Custer : « Si, c'est vrai ! Après, il était le héros de la classe. Chez les garçons, en tout cas. Certaines filles semblaient trouver ça répugn... »

— *Assez !* » a crié Tessie en plaquant une main sur sa bouche. « Qu'est-ce qui te prend, Ben ? » Hetty considérait Custer avec une perplexité mêlée de dégoût. Custer lançait des regards noirs à son café qu'il remuait avec

application, cherchant comment me clouer le bec.

Je lui ai filé une bourrade dans les côtes. « De vraies chochottes, non ? » lui ai-je dit avec un rire complice. « Si elles t'avaient vu, la fois où Eddie Gottlieb et toi vous êtes battus avec du crottin !

— Ben ! »

J'ai haussé les épaules : « Si on n'a plus le droit d'évoquer des souvenirs... » Puis je me suis tourné vers Hetty avec un sourire attendri par ce rappel du vert paradis de l'enfance : « Ah ! le cochon, qu'est-ce qu'il fouettait ! » Custer a fini d'engloutir son café brûlant en regardant sa montre par-dessus le bord de sa tasse. Il a repoussé sa chaise, fait claquer sa serviette sur la table en déclarant qu'il était tard et qu'ils devaient rentrer. Malgré mes exhortations à reprendre des petits fours, ils ont plié bagage en un rien de temps. Je leur ai lancé un « bonsoir ! » sincèrement chaleureux depuis le seuil : à en juger par l'expression d'Hetty au moment du départ, j'étais à peu près certain qu'elle allait le planter sur le paillason après une brève poignée de main.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis notre seconde lune de miel, Tessie m'a manifesté un peu de froideur. J'avais été grossier avec notre invité, disait-elle ; je l'avais déçue. Mais les femmes ont de l'intuition... À la distance qu'elle avait mise entre nous dans le lit, à son silence, j'ai deviné qu'autre chose la préoccupait, consciemment ou non. *Pas de quoi fouetter un chat*, lui ai-je dit dans ma tête. *C'est juste que, dans une autre vie, j'ai épousé Hetty*. Mais ça ne nous a rassurés ni l'un ni l'autre. Couché dans le noir, je n'avais rien d'autre à faire qu'à m'interroger sur mes sentiments en m'efforçant de penser à autre chose.

Mais au matin, tout était clair et mon monde est tombé en poussière. J'ai bien tenté de m'y raccrocher ; dans le hall de l'immeuble j'ai salué mes chers oiseaux, mais ils m'ont snobé. Seul Fred m'a lancé une injonction aussi rude que laconique, signifiant à peu près : *Bouge-toi de là*. J'ai obtempéré.

Dans le bus, comme je m'engageais dans le petit escalier en colimaçon, je me suis trouvé nez à nez avec le receveur qui en descendait. « Complet ! » a-t-il aboyé, alors je me suis assis à l'intérieur et j'ai écouté les autres chanter *Yes, we have no bananas !* à l'impériale. J'aurais bien aimé savoir qui les dirigeait. Je suis descendu dans la 42^e Rue pour me rendre au bureau. Il faisait un soleil radieux mais comme autrefois, bien longtemps auparavant, il pleuvait sur moi seul. Il s'est mis à tomber du grésil avant que je sois parvenu à destination.

Au bureau – ça faisait une éternité que je ne m'étais pas livré à cette occupation – j'ai tiré une feuille de papier vers moi en évitant soigneusement la découpe de la table. Après un long moment de réflexion, j'ai écrit : *C'est quoi, l'amour ?* en caractères néo-gothiques avec des feutres de plusieurs couleurs. Puis, debout contre mon photocopieur géant, j'ai regardé d'un œil morne les copies s'empiler sur le plateau : *C'est quoi, l'amour ?... C'est quoi, l'amour ?... C'est quoi, l'amour ?... Sur la copie suivante, on pouvait lire, également en néo-gothique : Je n'en sais rien mais ce que je peux dire, c'est*

que tu en as toujours pour Hetty, et j'ai compris que c'était vrai.

C'était ridicule ! Je me suis bourré le crâne de coups de poing ; j'ai grimacé, trépillé, titubé à travers mon bureau, plié en deux, en me tenant le ventre à deux mains ; j'ai secoué la tête en répétant : « Non, non, non ! C'est faux ! C'est faux ! C'est *Tessie* que j'aime ! »

Je *refusais* d'aimer Hetty ! C'était *ici* que je voulais vivre, avec ma grande, ma bonne, ma merveilleuse Tessie et tout le reste à l'avenant ! C'est *quoi*, l'amour, bordel ? Je n'en savais rien. Ce qui est sûr, c'est qu'il me fallait absolument revoir Hetty. Je me suis précipité sur le téléphone et j'ai appelé ce bon vieux Cus à son cabinet.

Ils n'étaient pas libres pour un bridge ce soir-là. Ni le lendemain, comme par un fait exprès. Ni le surlendemain, ni la semaine suivante. À vrai dire, ils allaient être très pris jusqu'à la fin de l'automne, pour diverses raisons. Mais Cus aimait trop le bridge : quand j'ai commencé à parler de décembre, il a réfléchi qu'ils pouvaient déplacer un rendez-vous avec des amis ce vendredi-là. Alors, on a refait un bridge.

Hetty portait une robe noire toute simple qui la mettait très en beauté. Tess l'a détaillée longuement, puis elle m'a regardé. Hetty et Custer paraissaient d'excellente humeur. À un moment (je faisais équipe avec Hetty et Tessie distribuait) Hetty a laissé traîner sa main sur la table. Custer a posé la sienne par-dessus. Comme elle lui souriait tendrement, j'ai dit, l'air de rien : « Au fait, Cus, es-tu toujours sujet à cet horrible eczéma que tu avais autrefois ? » Il a haussé les épaules et, sans cesser de sourire à Hetty, a répondu qu'il ne se rappelait pas avoir jamais fait de l'eczéma. Je lui ai assuré que oui, puis, histoire de lui rafraîchir la mémoire, je raconte que ça commençait toujours par les mains avant de s'étendre au reste du corps et que le prof de gym lui avait interdit les douches du vestiaire... Mais Tess de me couper et Custer de rétorquer que s'il avait jamais eu de l'eczéma, c'était bel et bien terminé. Il a souri à Hetty qui lui a pressé la main puis ils ont ramassé leurs cartes. Custer en a profité pour jeter un coup d'œil à sa montre.

Au moment du café, Hetty a proposé à Custer une bouchée de son gâteau à la pointe de sa fourchette. En pouffant, j'évoque alors un nouvel épisode touchant de notre adolescence : en seconde, après une semaine de compétition acharnée en cour de récréation, Custer avait été sacré meilleur roteur du lycée. Jour après jour, grâce à son endurance et à ses qualités de virtuose, il avait brillamment franchi le cap des éliminatoires pour accéder à la finale et remporter enfin la victoire au terme d'un face-à-face éprouvant avec la grosse de terminale, celle qui ne se lavait jamais. Si Tessie m'écoute dans un silence polaire, Cus et Hetty n'entendent pas un mot de l'histoire. Main dans la main, ils n'arrêtent pas de se sourire bêtement. À la fin, prenant conscience du silence, ils tournent brusquement la tête, l'air surpris de nous voir là. Petit gloussement d'Hetty, sourire de Custer.

« On leur dit ? » demande-t-il. Hetty acquiesce, tout émue, et ils nous annoncent la nouvelle. Ils se sont fiancés – quelques heures plus tôt, en dînant

dans leur restaurant préféré. Je me lève d'un bond et secoue vigoureusement la main de Custer en le félicitant avec chaleur ; je m'esclaffe, gambade, exécute des entrechats à travers la pièce, mais tout au fond de moi, à l'idée qu'Hetty va en épouser un autre, mon estomac a pris l'apparence et la consistance d'un noyau d'olive.

« Fiancés ! a soupiré Tessie comme on allait se coucher. Et chez nous, pour ainsi dire. C'est merveilleux, non ?

— Ouais. Super.

— Il est *affreusement* gentil. Il faut que tu l'aimes beaucoup, pour le taquiner ainsi.

— Ouais. Pour lui, je donnerais ma chemise.

— Et puis Hetty est absolument ravissante, tu ne trouves pas ? »

J'ai haussé les épaules et fait la réponse qui s'imposait : « Dans un sens, oui. Mais bien sûr, elle ne t'arrive pas à la cheville. » Tessie a souri, flattée. Tout en boutonnant mon pyjama, je l'ai regardée ôter sa combinaison et dégrafer sa jarretelle. Bon Dieu, quelle superbe plante ! Et plus encore, quelle chic fille ! Il fallait être crétin pour aimer une autre femme que cette Vénus callipyge. Plus tard, au lit, pendant que Tess dormait, les paroles d'une vieille chanson ne cessaient d'aller et venir dans ma cervelle, telle la navette d'un métier à tisser : *Qui est ta bien-aimée ? Qui est ton petit cœur ? Oh ! Qui aimes-tu ?*

C'est quoi l'amour ? me suis-je demandé une fois de plus. Un beau fléau, si vous voulez mon avis. À quoi bon faire autant de cas d'Hetty ? J'avais réussi à lui *échapper* ! Et puis j'étais heureux avec Tessie. Tessie, c'était la beauté, l'intelligence, la *bonté* même. Il n'y avait pas de qualité qu'elle n'eût point. Alors qu'Hetty... Étendu sur mon lit, j'ai fait appel à mes souvenirs. Un petit nuage est apparu au-dessus de ma tête et des images se sont formées à l'intérieur : Hetty tapotant ses dents avec la pointe d'un crayon ou jetant des résidus mouillés dans le sac poubelle, de sorte que le fond se crevait quand on le soulevait ; Hetty examinant sa langue dans le miroir, suçant son doigt avant de ramasser une miette ou regardant Bob Hope à la télé ; Hetty hideuse au sortir de la douche, avec ses cheveux raides et trempés... En vain.

Je me suis levé et mes pas m'ont conduit au salon. J'ai dit tout haut, tâchant de me persuader : « Qu'est-ce que ça peut me faire, si Hetty est fiancée ? À vrai dire, qu'est-ce que ça peut me faire *si en ce moment même, Custer et elle...* » J'ai plaqué mes mains sur mon ventre sans pouvoir achever, plié en deux par une violente crampe au noyau d'olive. Puis je me suis rué vers le téléphone, toujours plié en deux.

D'une main tremblante, j'ai cherché le nom et le numéro d'Hetty dans l'annuaire. Marquant la ligne du doigt, j'ai composé son numéro. La sonnerie a retenti une fois... deux fois... quatre fois... cinq fois... La crampe s'intensifiait en proportion. Elle a décroché au milieu de la sixième sonnerie.

« Allô ? » a-t-elle dit d'une voix ensommeillée.

Je me suis pincé le nez et j'ai répondu d'une voix haut perchée : « Désolé,

beauté. C'est une erreur. » J'ai raccroché, soulagé. Une seconde plus tard, je me suis donné une claque sur le front. « Elle est chez elle, c'est un fait, me suis-je lamenté. Mais *Custer...* ? » Les crampes se succédaient maintenant en vagues rapides. Une main crispée sur l'abdomen, j'ai cherché *Huppfelt*, *Custer X* dans le bottin. Une voix excédée a répondu à la huitième sonnerie.

J'ai débité en me pinçant le nez : « Ce nouveau service vous est offert par la Compagnie du téléphone. Nous vous souhaitons une bonne nuit et de doux rêves. Cette communication vous sera imputée sur votre prochaine facture. » Avec un sourire béat, je l'ai écouté pester en riant sous cape, enfin délivré de mes crampes, puis j'ai raccroché et regagné la chambre. Dressé sur un coude, j'ai regardé Tessie dormir. Elle respirait paisiblement. Elle était adorable. Je lui ai envoyé un baiser du bout des doigts puis je me suis rallongé afin de chercher le sommeil. Le nuage s'est aussitôt reformé, tout éclairé de l'intérieur. Le visage d'Hetty est apparu en gros plan au-dessus de ma tête. Elle m'a adressé un clin d'œil ; j'ai grogné tout fort. « Qu'est-ce qui t'arrive ? » a demandé la voix endormie de Tessie. J'ai répondu : « Rien, juste des crampes d'estomac. » À l'aube, j'étais toujours éveillé.

Chapitre 9

« “Chère Mademoiselle, Madame ou N'importe” », ai-je dicté à ma secrétaire en faisant les cent pas dans mon bureau. « “Vous ne me connaissez pas mais étant chargé du suivi judiciaire de Custer Huppfelt, j'ai le devoir de...” » J'ai secoué la tête. « Barrez ça : ce salaud s'en tirerait avec un mensonge.

« “Chère mademoiselle. Les pièces relatives à mon divorce d'avec Custer Huppfelt ont été enregistrées” – je réfléchis un instant – “sous le faux nom qu'il utilisait à l'époque. Vous me pardonnerez de ne pouvoir signer cette lettre, mais je redoute toujours sa vengeance...”

« Barrez. “Chère amie, en tant qu'ex-commissaire de la brigade des mœurs, je ne connais que trop la plupart des pervers sexuels de cette ville. Craignant de voir l'automne de ma vie assombri par le remords, je tiens à vous signaler que le plus infâme et le plus dépravé de tous...”

« Au diable cette lettre ! ai-je lancé à ma secrétaire qui s'est levée pour sortir. Hetty est tellement aveuglée qu'elle n'en croirait rien. » Je me rassois et tire l'annuaire vers moi. Il bascule dans l'orifice de la table mais avec une adresse consommée, je me renverse sur ma chaise en étirant les jambes, de sorte qu'il atterrit sur mes genoux. J'appelle Hetty à son bureau et lui dis que je dois la voir au plus vite, pour une affaire d'une extrême importance. Après quelques secondes d'hésitation, elle accepte de me rencontrer à la sortie de son travail.

À cinq heures pile, je l'attendais dans un taxi devant son bureau. Après l'avoir accueillie à l'intérieur, je lui ai demandé où elle désirait aller. Elle a

donné au chauffeur une adresse dans la 2^e Avenue.

C'était un petit bar de quartier. Je me suis arrêté sur le seuil et j'ai promené mon regard sur le vieux zinc tout en longueur et les banquettes alignées contre le mur. « Seigneur ! me suis-je écrié. C'est ici que je venais avec...

— Avec qui ?

— Une fille que je fréquentais ; il y a longtemps. » J'ai eu un sourire triste. « Dans un autre monde. » Une dizaine de personnes étaient assises au comptoir. J'ai fait signe au barman : « Deux *old-fashioned*, s'il vous plaît. Dont un avec soda. » Puis j'ai guidé Hetty jusqu'à un box libre.

« Pour qui, le soda ?

— Pour vous.

— Comment avez-vous su...

— Mettons que je l'aie deviné. » J'ai jeté un coup d'œil autour de moi.
« Je sais aussi pourquoi vous aimez cet endroit.

— Pourquoi ?

— Parce que les tables y sont en bois, non en plastique. À cause du zinc à l'ancienne, du fer-blanc au plafond et de ce radiateur à gaz, là-bas sur le mur. Parce que tout ici est un peu moche, un peu sale, mais vieux et authentique. » Sur ce, nos consommations sont arrivées.

Hetty souriait. « Vous avez raison. Comment avez-vous deviné ?

— Parce qu'il me plaît bien à moi aussi. Et je crois deviner autre chose encore. » Elle a arqué les sourcils d'un air interrogateur. J'ai avalé une gorgée et repris : « Custer n'aime pas du tout cet endroit. »

Elle est restée quelques secondes à contempler son verre sans répondre, puis elle a relevé la tête : « Non, a-t-elle reconnu d'un ton volontairement neutre. Il n'en fait aucun cas. » Elle m'a souri avec une amabilité de pure convention. « De quoi vouliez-vous m'entretenir, Ben ?

— Eh bien... » Pour me donner du courage, je m'appliquais à tracer des cercles humides sur la table avec le fond de mon verre ; un truc que j'avais appris dans des films. « Je vais aller droit au but, Hetty, en souhaitant que vous m'écoutez sans vous fâcher : je crois que vous feriez une erreur en épousant Custer. »

Elle a regardé un moment en direction du bar, hésitant sur l'attitude à adopter, et décidé enfin de m'écouter. « Et pourquoi ? » Ton glacial, sans l'ombre d'un sourire.

« Parce qu'il n'aime pas cet endroit. »

Elle a hoché la tête, s'empressant d'ajouter : « Si j'acquiesce, c'est que je comprends ce que vous voulez dire. Non que j'y attache la moindre importance.

— Vous avez tort, Hetty ; *c'est* important. » Je me suis penché vers elle par-dessus la table. « Ce n'est pas Custer que je mets en cause ; ce n'est pas ce que je veux dire. Mais d'un autre côté... » Je l'ai dévisagée longuement avant de me reculer. « Tu parles ! Custer est un sale égoцентриque, un égotiste, un

monstre d'égoïsme, et n'allez pas croire que je me répète ; c'est à dessein que j'introduis ces nuances. Il ne vous aime pas, Hetty, ni vous ni personne à part lui. C'est une canaille ! À peine mieux que le pire des ploucs ! Vous ne *pouvez* pas l'épouser. Vous y laisseriez la peau, Hetty ! Dans dix mille ans, ce type ne saurait toujours rien de vous !

— Vous avez perçu tout ça, hein ? » Sourire exagérément poli. « Pas moi. Ça fait presque un an que je sors avec lui et ça m'avait complètement échappé. Mais vous, vous l'avez percé à jour en un rien...

— Hetty, un peu de sérieux, voyons. Ça ne vous a pas *échappé* ; vous avez *refusé* de le voir. Mais quelque part, vous savez très bien que j'ai raison. Tout petit, déjà, il trichait aux exams et mentait pour se tirer d'un faux pas. Je le connais depuis...»

Elle a ramassé son sac et ses gants. Sur le point de quitter la table, elle s'est tournée vers moi. « Je tairai tout cela à Custer, car j'imagine que vous avez cru agir dans mon intérêt ; c'est une excuse bien commode. Mais vous comprendrez, j'espère, que je ne puisse pas écouter plus longtemps vos calomnies. Je ne *peux* pas, et je ne *veux* pas. » Elle s'est glissée sur la banquette, prête à se lever.

« Je vous aime », ai-je dit. C'était venu tout seul ; j'ai eu envie de le répéter.

Hetty m'a lancé un regard stupéfait. L'espace d'une seconde, il m'a semblé lire un assentiment dans ses yeux et la voir s'incliner imperceptiblement vers moi. Mais réprimant aussitôt cet élan inconscient, elle m'a jeté d'une voix rageuse : « On se connaît à peine. Avez-vous perdu la tête ?

— Je vous aime, Hetty, ai-je répété d'un ton suppliant.

— C'est-à-dire que vous envisagez de divorcer pour m'épouser ? »

Ce n'était qu'un sarcasme qui n'appelait pas de réponse, pourtant j'ai réfléchi un instant avant de secouer la tête. Je ne pouvais pas faire ça à Tess, même si Hetty avait parlé sérieusement.

« Vous êtes fou, a-t-elle repris, glaciale. Fou à lier. » Elle a pris appui sur la table afin de se lever.

« Hetty... » J'ai posé ma main sur la sienne en me penchant vers elle et lui ai murmuré : « Il ne s'apercevra pas que vous avez peur de l'orage, et d'ailleurs, il ne l'admettrait pas. Il ne saura jamais que vous croyez à moitié les prédictions de l'horoscope et que vous comptez les marches quand vous montez un escalier... »

Ses yeux se sont arrondis d'effroi. Elle s'est levée brusquement et enfuie. Après avoir attendu quelques minutes, j'ai glissé quelques billets sous mon verre pour payer les consommations et l'ai suivie dehors.

Je ne vous relaterai pas les semaines qui ont suivi ; je n'en ai pas envie. Tess s'est fait du souci pour moi. Mon mutisme, mon manque d'entrain et mes sourires las ne lui ont pas échappé, mais j'ai mis ça sur le compte d'une importante charge de travail et elle m'a cru. Le jour où Custer nous a fait

parvenir une invitation pour le mariage, je l'ai trouvée tout excitée à mon retour du bureau, impatiente de débattre de la question du cadeau. J'ai préparé deux cocktails et pendant que je me relaxais sur le canapé Tess a lancé des idées, rien que de très classique. En sirotant mon verre, je me représentais Custer dans un petit nuage au-dessus de ma tête, aux prises avec les objets en question.

« Que dirais-tu d'une paire de jolis chandeliers en argent ?

— Bonne idée », ai-je murmuré, et je me suis imaginé Custer allumant des bâtons de dynamite habilement camouflés sous une couche de cire.

« Ou d'un grille-pain électrique ?

— Encore mieux », ai-je approuvé en me figurant voir Custer brancher un prototype de 13 000 volts aux fils dénudés.

« Puisqu'il fume toujours, pourquoi pas un briquet de table ?

— Ça, c'est plus fort que tout ! » J'ai souri à l'idée d'une flamme bleue d'au moins trente centimètres qui aurait sauté à la gueule de Custer.

Mais le jour du mariage, je n'avais plus le cœur à sourire. Comme un condamné à mort qui refuse d'y croire jusqu'au pied de la chaise électrique, je me suis retrouvé avec Tessie à regarder Hetty remonter l'église dans sa robe blanche, au son d'un orgue odieux qui martelait vous-savez-quoi, pour rejoindre un Custer Huppfelt souriant de toutes ses dents. Quand le pasteur a dit : « Si quelqu'un voit une objection à cette union, qu'il se fasse connaître maintenant... » un grand cri muet a retenti dans l'église : *c'est ma femme !* Mais en vain. Tel le type sanglé sur la chaise, fixant d'un œil incrédule le levier qu'on abaisse, j'ai entendu le pasteur dire : « Je vous déclare mari et femme. » Quand les mariés ont descendu la nef, j'ai vu la femme assise près de moi pousser son voisin du coude. « C'est bien la première fois, lui a-t-elle murmuré en me regardant, que je vois un homme pleurer à un mariage. »

Sur les marches de l'église, j'ai réussi à balancer une pleine poignée de riz dans la bouche de Custer alors qu'il se tournait vers Hetty pour lui dire quelque chose. Il a renâclé dur pour la recracher. Je me suis plu à imaginer qu'il en avait avalé une bonne demi-tasse et que le riz allait gonfler dans son estomac jusqu'à le faire éclater durant sa nuit de noce – le plus tôt possible. Foutrement original, comme trépas.

La cérémonie ayant eu lieu à midi, j'ai dû retourner au bureau après, mais mon esprit était ailleurs. En arrivant, j'ai reçu un coup de fil du P.D.G. Il était enthousiasmé par ma dernière idée de campagne ciblée sur le milieu du show-biz : l'offre limitée dans le temps, réservée aux danseuses et entraîneuses de night-clubs, d'un zircon de la taille d'un nombril et d'un échantillon gratuit d'Anti-Nombril-O. Du coup, il m'a accordé une augmentation et un droit préférentiel de souscription.

Après ça, j'ai reçu une délégation de *Peau de bal*, la revue spécialisée de l'industrie cosmétique. Ils m'ont décerné une “Helena” (une statuette d'argent comme sur le capot des Rolls-Royce, sauf que celle-ci mesurait un bon mètre cinquante) pour *avoir contribué* – je cite – *au mieux-être des femmes en*

comblant un vide dans leur existence.

Après leur départ – avec mes remerciements et un chèque pour une pleine page de pub – j'ai trouvé une note m'informant que Custer avait appelé le matin même ; un grand fabricant d'épingles de nourrice proposait deux cent cinquante mille dollars pour le brevet de la fermeture Éclair.

J'avais tout lieu de me réjouir. Pourtant, à la fin de la journée, je n'avais pas oublié que ma femme entamait sa lune de miel avec un autre. En marchant vers le coin de la rue, je me demandais comment j'allais pouvoir sourire, acquiescer et bavarder toute la soirée avec Tessie comme si de rien n'était. Je savais que je n'y arriverais pas. Je me suis arrêté net au bord du trottoir, comprenant tout à coup que je ne pourrais pas vivre plus longtemps en sachant que Custer et Hetty... J'ai vivement secoué la tête, refusant d'achever ma pensée.

Les passants me bousculaient, m'insultaient avec une cordialité toute new-yorkaise. Un petit chien m'a happé le mollet et je me suis remis en marche, tel un automate. Comme si je n'avais pas vécu là la pire journée de mon existence, je me suis avancé vers le kiosque à journaux en tirant un peu de monnaie de ma poche ; deux ou trois pennies, une pièce de cinq cents, quelques autres de dix cents... Je me suis immobilisé juste devant le kiosque. Les gens ont recommencé à me bousculer, Herman m'a hurlé de me pousser pour laisser passer la clientèle. Un cadre sup grisonnant m'a mordu à l'épaule pour atteindre le *Wall Street Journal*. Mais je n'ai pas bougé. Au creux de ma main, une pièce de dix cents arborait le profil aigu et le regard sévère – destiné au Kaiser Bill, j'imagine – de Woodrow Wilson... La pièce d'à côté m'a paru soudain grandir à la taille d'une pièce de cinquante cents, puis d'un dollar d'argent, jusqu'à emplir tout à fait l'écran de ma vision.

C'était une pièce à l'effigie de Roosevelt, transfuge d'un monde alternatif. Incapable d'en détacher les yeux (une bourgeoise en grand tralala qui tendait le bras pour attraper son *Vogue* en a profité pour me filer un coup sur la nuque du plat de sa main gantée) je me débattais dans le pire des dilemmes : laquelle prendre ?

J'ai hésité. Je me trouvais à l'intersection de deux mondes parallèles dans lesquels j'existais simultanément. Si je laissais au kiosque une pièce de ce monde-ci – celle avec Woodrow Wilson – j'allais rester dans ce monde-ci et recevoir le journal qui allait avec. Mais si j'optais pour *l'autre* pièce, celle de Roosevelt, j'allais retourner dans l'autre monde. Je contemplais fixement les deux pièces dans ma main, tentant d'arrêter mon choix.

J'ai pris ma décision. J'ai plaqué la pièce sur le comptoir, saisi au vol le journal que ce boute-en-train d'Herman venait de lancer comme une sagaie en visant ma gorge et me suis éloigné de quelques pas. Arrivé au bord du trottoir, j'ai ouvert le journal. J'ai sauté le gros titre – « Des armes pour la paix » – et déchiffré l'en-tête : *New York Post*. J'ai fait volte-face et levé les yeux, haut, très haut, jusqu'à la pointe de la flèche du Chrysler Building, merveilleusement gris et familier. Je me suis alors élancé sur la chaussée,

louvoyant entre les Saab, les Nissan, les Bjôrk et autres Subarus, et j'ai couru d'une traite jusqu'à la 28^e Rue... jusqu'à *chez moi* ! Jusqu'à Hetty, *ma femme*.

Chapitre 10

J'ai traversé en courant le cher vieux hall sordide et infesté de vermine du repaire de rats qu'était mon ancien immeuble. Sans ralentir, j'ai embrassé l'espèce de clodo alcoolique en uniforme mité qui tenait lieu de portier, sauté dans le cercueil mobile dénommé « ascenseur » et enfoncé le bouton du quatrième d'un index si vigoureux qu'il a failli traverser la paroi. Une petite vieille livide qui venait de descendre, accroupie dans un coin, a saisi la chance au vol et déboulé dans le hall juste avant la fermeture complète des portes.

Durant la montée, je n'ai pas cessé de me déhancher sur les rythmes latinos que je frappais dans mes mains, puis j'ai enchaîné les entrechats jusqu'à la porte de mon appartement, d'ailleurs entrebâillée. Je me suis glissé à l'intérieur sans presque toucher terre. « je suis de retour ! ai-je crié. Hetty, où es-tu, mon amour ? » J'ai alors entendu la chère enfant marcher dans la cuisine. Je me suis précipité pour l'étreindre au moment où elle franchirait le seuil mais, habitué à la haute taille de Tessie, je l'ai manquée. Mes bras se sont refermés sur le vide, les manches de mon manteau ont décoiffé ses cheveux et mes propres mains sont venues me gifler les oreilles.

« Ben ! a-t-elle hurlé.

— Oui, chérie, c'est bien moi ! » ai-je bramé, encore chancelant de la double calotte que je venais de m'assener. L'ayant repérée, j'ai à nouveau tenté de l'enlacer, rectifiant le tir d'un bon mètre. Mais elle a reculé, pris son élan et m'a balancé une baffe phénoménale qui a fait retentir à mes oreilles un carillon de tous les diables. « *Hetty*, qu'est-ce qui te prend ? » ai-je crié, assez fort pour couvrir le tintement des cloches.

« *Ce qui me prend* ? Et toi, qu'est-ce que tu fous ici ?

— Comment ça, qu'est-ce que je... » Je me suis frappé le front. Les souvenirs de ma vie dans ce monde-ci commençaient à affluer. « Juste ciel ! J'avais oublié notre divorce !

— Eh bien, si ça t'arrive encore, tu peux compter sur moi pour te rafraîchir la mémoire. » Et elle a brandi la main dont elle venait de me frapper.

« Et j'habite... » Je me donnai une nouvelle claque sur le front. « ... Dieu me garde ! J'occupe un cagibi de deux mètres sur quatre au foyer de l'Armée du Salut !

— Et après ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fiche, du moment que tu y retournes... et vite fait !

— Mais, chérie, je *déteste* cette chambre. Et je ne te parle pas des autres pensionnaires... Je veux rentrer à la maison ! Je veux revivre avec toi ! J'ai enfin compris que je n'aimais que toi, dans ce monde comme dans l'autre.

Alors, oublions cette ridicule affaire de divorce, minou. Je te pardonne. »

Elle m'a dévisagé durant cinq interminables secondes. « Tu n'es pas ivre, a-t-elle conclu, songeuse. L'alcool seul ne peut expliquer ton attitude. Tu dois être à la fois ivre, drogué et fou. Des années d'indifférence, de longues soirées de silence ponctuées d'accès de fureur, des nuits entières à ronfler et faire gueuler la musique, et c'est *toi* qui me pardonnes ? dehors !

— Bijou, ce divorce n'était qu'une simple brouille d'amoureux. Si tu voulais bien faire l'effort de comprendre...

— Dehors !

— Pourquoi déjà ? On pourrait...

— J'attends quelqu'un pour dîner.

— Qui ça ?

— Mon fiancé ! »

La sonnette a retenti. Une voix dans le couloir : « Coucou, c'est moi ! Je peux entrer ? » La porte s'est ouverte et... Je n'ai pas été autrement surpris de voir paraître Custer Huppfelt. Au lieu d'être blond, le Custer de ce monde-ci était brun avec des yeux noirs mais même ainsi, c'était bien lui. « Salut », me lance-t-il d'un ton froid et lourd de soupçons. Puis, s'adressant à Hetty : « Qu'est-ce qu'il fabrique ici ?

— Il avait oublié quelque chose ! répond-elle en hâte. Il était venu le chercher ! » Elle ouvre une boîte décorative sur une table basse, pleine de pochettes d'allumettes à moitié vides et d'autres précieuses reliques. Elle furète vivement dans le tas et en tire une vieille pipe à la Sherlock Holmes qui m'avait appartenu. Elle me la fourre dans le bec d'un geste brusque, m'ébréchant une dent au passage. « Voilà ton bien, Ben. Au revoir !

— Merci. » Je tire sur la pipe vide et secoue la tête pour exprimer mon ravissement. « Ça occupera mes soirées solitaires », ai-je ajouté d'un ton mélancolique en plongeant mon regard dans les yeux d'Hetty, mais ceux-ci avaient l'éclat brut d'une lame.

Je suis sorti, mais au moment de tirer la porte derrière moi, j'ai fait volte-face et passé la tête par l'entrebâillement. « En classe de troisième », ai-je lancé à Hetty en désignant Custer avec mon brûle-gueule, « je l'ai vu bouffer des vers. » Puis, me rappelant que j'avais une demi-finale de ping-pong à disputer, je me suis hâté de regagner le foyer.

Je ne dirai pas que ma chambre était petite ; je dirai juste que le lit avait la forme d'un L, sans quoi il n'aurait jamais tenu dedans. Pour m'y coucher, je devais plier les genoux ou adopter une sorte de position assise à l'horizontale. Je me suis toujours demandé où ils s'étaient procuré des draps et une couverture – plutôt mince, d'ailleurs – en forme de L. En tout cas, il fallait une bonne dose d'entraînement pour dormir là-dessus. Je me réveillais toujours courbaturé et il n'était pas rare de me voir gagner la salle de bains commune sur les genoux.

Après avoir quitté Hetty, je suis rentré m'étendre dans cet intérieur douillet, les jambes tendues à la verticale le long du mur, en faisant attention à

ne pas griffer le plafond – bas – avec mes chaussures. Je me suis mis à « réfléchir ». Au bout d'un moment, il m'est apparu que le plus urgent était de réfléchir au moyen de survivre avec l'argent dont je disposais dans ce monde-ci. J'ai ouvert le tiroir du haut de la table de toilette pour y prendre un crayon et un bout de papier.

Pour ça, j'ai dû me coucher sur le flanc, les genoux pliés, en tournant le dos à la table. Ensuite, j'ai tendu le bras vers l'arrière pour ouvrir le tiroir. Celui-ci faisait saillie au-dessus du lit et touchait presque le mur. Celui du bas s'ouvrait *sous* le lit, ce qui n'était guère pratique.

Plaqué sur mon lit, sous le tiroir ouvert, j'ai passé un bras dans mon dos, contourné le tiroir et glissé la main dedans, un peu comme un serpent. En tâtonnant, j'ai fini par découvrir un crayon et une vieille enveloppe. J'ai repoussé vivement le tiroir et respiré à fond pour dissiper une angoissante sensation d'enfermement. Je me suis renversé sur le dos et j'ai repris ma position initiale, les pieds au plafond. Après m'être livré à quelques calculs, je suis descendu dans le hall afin de consulter José Mountbatten, notre expert en rigueur budgétaire. José prétendait avoir vécu six mois en se nourrissant exclusivement d'échantillons volés de sirop antitussif. Je ne le croyais qu'à moitié : un mois ou deux, passe encore... Ce qui est sûr, c'est que je ne l'ai jamais entendu tousser.

On a pris place sur des chaises en plastique près des fougères en pots. José m'a interrogé : « Petit déj' ? »

— Dix-neuf cents par jour, ai-je fièrement répondu. Corn flakes et lait en poudre. Je les range sous le lit et je dilue le lait dans mon verre à dents. »

José a secoué la tête : « Avec un paquet économique, ça ne te coûterait que quin... »

— J'ai essayé : quand j'ouvrais le tiroir du bas, il n'y avait plus de place pour le paquet sous le lit. J'ai dû coucher avec pendant trois semaines, le temps de le vider. Compte tenu des corn flakes qui se sont renversés dans le lit, je ne crois pas avoir économisé un centime et en plus j'ai mal dormi.

— D'accord... Déjeuner ?

— Deux dollars et deux cents par semaine, soit six pommes à soixante-neuf cents la livre. »

Il a calculé de tête et acquiescé. « Dîner ? »

— Un dollar quatre-vingt-dix-neuf cents par jour, ici même, à la cafèt'.

— Tu pourrais rédui...

— Je sais, je sais. Seulement, j'ai toujours un peu faim quand arrive l'heure du dîner.

— D'accord. Lessive ?

— Quatorze cents par semaine. Un grand bidon de Tide.

— Essaie plutôt le bain moussant Camay : ça coûte trois cents de moins et le linge sent meilleur. Loyer ?

— Treize dollars soixante-quinze par semaine, ai-je fait, l'air penaud. C'est cher, je sais, mais comment faire autrement ?

— Tu le sais foutre bien ; tu n'as qu'à demander une chambre sans fenêtre. Si tu refuses de faire des efforts, tant pis pour toi. Tu mets de l'argent de côté ?

— Un dollar onze chaque semaine.

— Continue. Il faut toujours garder une poire pour la soif. Loisirs ?

— Soixante-quinze cents par semaine.

— À éliminer. Une partie de flipper, ça passe tellement vite qu'il vaut mieux s'en priver. Ce sera toujours ça de gagné, mais écoute un peu mon analyse. » Il a désigné les chiffres inscrits sur l'enveloppe. « Tu gagnes 619 dollars par mois, a-t-il observé, perspicace. C'est bien, très bien même. Mais à mon avis, c'est là que réside le problème », a-t-il ajouté en pointant les 250 dollars mensuels de pension alimentaire.

Les portes de la cafétéria se sont alors ouvertes et nous nous sommes précipités, sans courir car c'était interdit. José est arrivé le premier et je me suis glissé dans la file derrière lui. Pendant que je le remerciais de ses conseils, il a planqué trois olives dans sa purée.

Après dîner, je me suis attardé un moment dans le hall à bavarder avec les potes. La plupart avaient entre trente et quarante ans et ressemblaient à Ernest Borgnine dans *Marty*. L'éternel débat est revenu sur le tapis : Qu'aurait donné le jeune Jack Dempsey face à "Gentleman Jim" Corbett ? J'ai écouté jusqu'à l'heure du tournoi de ping-pong. Je me suis fait battre par un Hawaïen au crâne chauve encore agile malgré ses soixante balais. Après, j'ai regardé un autre match. Il y avait du suspense, le score était de 20 à..., mais on n'en a jamais vu la fin parce que la balle s'est crevée, donnant lieu à une grande discussion pour savoir qui allait déboursier quarante-cinq cents afin de la remplacer. Je suis alors monté dans ma chambre, j'ai dit mes prières à genoux au pied du lit puis j'ai sauté dedans dans la même position.

Le lendemain, je me suis rendu au travail en stop. J'étais à peine arrivé que la fille de la réception m'a signalé que le patron désirait me voir. J'ai pénétré dans le bureau de Bert sur la pointe des pieds, refermant lentement la porte, de peur qu'un déclic trop brutal du loquet ne le fasse sursauter. Il me tournait le dos, debout devant la fenêtre. Pendant quelques secondes, ça m'a fait drôle de le revoir aussi grand. « Asseyez-vous, Ben », a-t-il dit avec une cordialité annonciatrice de mauvaises nouvelles. Je me suis assis avec mille précautions pour que le cuir du fauteuil ne craque pas, ce qui risquait de l'effrayer. « Ben, a-t-il attaqué sans détacher son regard de la fenêtre, je n'irai pas par quatre chemins. » Puis il s'est retourné vers moi ; je me suis humecté les lèvres et déplacé un peu plus vers le bord de mon siège. « Vous avez pas mal déconné ces derniers temps ; vous le savez aussi bien que moi. » Je lui ai dit que oui, monsieur, j'étais navré, monsieur, mais j'avais eu des soucis... « Quelle qu'en soit la raison », a-t-il repris, et je me suis imaginé lui sautant à la gorge pour lui régler son compte en un clin d'œil, « je me vois obligé de réduire votre salaire, ne serait-ce que pour garantir la discipline à l'intérieur de l'entreprise. Avec le temps, vous comprendrez que c'était dans votre intérêt,

même si aujourd'hui vous le voyez d'un autre œil. » J'ai tiré de ma poche la pomme destinée à mon déjeuner. J'ai soufflé dessus et l'ai astiquée avec ma cravate avant de la déposer humblement sur le coin de son bureau. « Je crains que ça ne suffise pas, Bennell, quoique j'apprécie votre geste. Votre salaire s'élève maintenant à 576 dollars et 35 cents par mois, avec effet rétroactif à dater du premier. Vous nous devez donc six dollars trente-trois. Remboursez-les dès que possible, et de grâce, oubliez les trente-trois cents ! » Il m'a tendu sa main à serrer par-dessus le bureau. « À présent, Bennell, il s'agira d'en mettre un coup et de faire de votre mieux, compte tenu de vos moyens. Je reste persuadé qu'on arrivera à faire quelque chose de vous. »

Je l'ai remercié avant de sortir. Les gens de Sécurité ont toujours fait montre de subtilité quand il s'agit d'indiquer à un type la place qu'il occupe dans la hiérarchie, aussi n'ai-je pas été surpris de voir qu'on avait scié la cloison de mon bureau à mi-hauteur. Il y avait encore de la sciure par terre et on avait gratté mon nom sur la porte vitrée pour le repeindre avec une faute d'orthographe : *Benel*.

Je suis entré en pliant les genoux afin qu'on ne voie pas ma tête de l'extérieur. Ma table était toujours là, mais une chaise pliante en toile avait remplacé mon fauteuil pivotant. J'avais toujours le téléphone mais au lieu d'être sur le bureau, il était fixé au mur et c'était un appareil à pièces. Ça sentait le roussi.

Ce soir-là, pourtant, j'ai regagné le foyer de meilleure humeur : ainsi est faite l'âme humaine. En rentrant, fidèle à mon habitude, j'ai fait un détour par le publiphone du hall pour vérifier qu'aucune pièce n'avait été oubliée dans le compartiment « retour ». Cette fois, j'ai récolté vingt-cinq cents que j'ai claqués pour un dessert au dîner. Après, je suis monté dans ma chambre pour laver mes chaussettes de rechange.

Vers les huit heures, je suis redescendu au publiphone où j'ai tenté une nouvelle fois ma chance, sans succès. J'ai glissé vingt-cinq cents dans l'appareil et appelé les Réclamations. Une standardiste a pris mon appel et moi j'ai repris ma pièce. J'ai dit que j'avais composé le numéro d'Hetty et que ça n'avait pas sonné. Elle a refait le numéro pour moi, aux frais de la princesse.

« Allô ?

— Bonsoir, c'est Ben.

— Quel Ben ? a demandé Hetty d'une voix glaciale.

— Ben qui se languit et soupire après toi. »

Elle a raccroché.

J'ai fait un nouvel essai une demi-heure plus tard mais elle n'a pas décroché. Alors, j'ai rappelé toutes les demi-heures en feuilletant un numéro de *Vogue* de 1951 dans les intervalles. À dix heures et demie, de désespoir, j'ai décidé d'appeler tous les quarts d'heure, quitte à y perdre mes vingt-cinq cents. À minuit moins le quart, elle a décroché. « C'est moi Ben ! Hettyjet'en prieécou... » Raccroché.

Je crois que j'ai un peu perdu la tête. J'ai sorti mon portefeuille. Je savais

qu'il s'y trouvait onze dollars, soit ma nourriture, ma blanchisserie, mon loyer, mes économies, mes frais de transport, mes loisirs, faux frais et pension alimentaire pour toute la semaine à venir. Mais ça m'était égal. Je suis sorti et me suis dirigé vers Lexington Avenue en piquant un sprint dans les derniers deux cents mètres.

Le choix était plutôt restreint : les fleuristes étaient tous fermés, de même que les bijoutiers, la confiserie et l'oisellerie. J'ai fini par dénicher une boutique d'articles de sports ouverte toute la nuit. Hetty n'étant pas très portée sur l'exercice, j'ai opté pour un bon-cadeau d'une demi-heure d'initiation gratuite à la pelote basque, me répétant que seule l'intention comptait.

Chez moi – je veux dire, chez Hetty – j'ai donné quinze cents de pourboire au portier. À cette heure de la nuit, il était tout disposé à gober que j'habitais toujours là et que j'étais juste sorti faire un tour. J'ai attendu dehors, le col de mon manteau piteusement relevé, en surveillant la fenêtre de mon ancienne chambre pour m'assurer qu'il faisait bien la commission.

La fenêtre s'est éclairée, puis il s'est écoulé un laps de temps suffisant pour permettre à Hetty de gagner la porte d'entrée et en revenir. Sans doute avait-elle deviné ma présence car j'ai vu apparaître sa main à la fenêtre, puis une pluie de confetti a tournoyé avec grâce au clair de lune et la fenêtre s'est brutalement obscurcie.

Je suis retourné au foyer. Dans le hall, le sol était recouvert de ces carreaux blancs octogonaux, de la taille d'une pièce de vingt-cinq cents, qu'on ne trouve plus guère que dans les vieilles salles de bains. Au pied de la réception, des carreaux bleus proclamaient : QUE LA JEUNESSE M'OFFRE SES BRAS ET ENSEMBLE NOUS ÉCRIRONS L'HYMNE DE CETTE NATION ! C'était signé Isaac Peabody... Inconnu au bataillon. Le réceptionniste roupillait, la plupart des lampes étaient éteintes et le hall désert, hormis les deux veilleurs de nuit qui tapaient le carton.

Je suis monté et j'ai déverrouillé ma porte. En fait, c'était plutôt une demi-porte mais ça n'avait rien de bucolique car elle était divisée dans le sens de la *hauteur*, de sorte qu'on ne pouvait entrer que de profil. Dans un sens, c'était pratique parce que ça offrait davantage de place pour la table de toilette. J'ai ouvert le tiroir du bas de celle-ci, passé un bras sous le lit et cherché à tâtons mes relevés bancaires. Ensuite je me suis étendu sur le lit en L, les pieds bien à plat au plafond, et j'ai étudié mes comptes. Ça a été vite fait. J'ai calé mes genoux sous mon menton pour méditer sur mon triste sort.

J'ai songé à la vie que je menais dans l'autre monde. Là-bas, j'avais tout pour être heureux. Pourtant je n'éprouvais aucun regret car tout ce que je désirais – j'en avais désormais la certitude – c'était Hetty. Curieusement, cette pensée m'a transporté de joie.

Je me suis relevé d'un bond puis... Je n'ose dire que j'ai fait les *cent* pas, mais en me plaçant au centre de la pièce et en pivotant sur un pied, je suis parvenu à un résultat approchant. Je me suis rappelé la cour que j'avais faite à Hetty avant notre mariage, la joie intense que mon déluge de blagues, de

télégrammes et de coups de fil coquins faisait alors naître sur son visage, dans son regard et dans sa voix. « Je l'ai déjà séduite une fois, me suis-je écrié au comble de l'enthousiasme. Je peux le refaire ! » J'ai recommencé à faire « les cent pas », de plus en plus vite, jusqu'à tourbillonner comme un patineur sur glace. Je me doutais qu'il ne serait pas aussi simple de reconquérir Hetty, puisqu'elle refusait de me voir et même de me parler. Mais j'étais sûr que l'Amour finirait par triompher ; du moins, on me l'avait toujours assuré. Je me suis plongé dans mes comptes sans interrompre mes pirouettes. Après toutes ces années de servage, mes économies personnelles n'atteignaient pas deux mois de mon salaire, même après réduction de celui-ci. Pourtant, je n'ai pas hésité une seconde. « Chérie, ai-je promis tout haut, je dépenserai jusqu'au dernier sou pour regagner ton amour ! » Puis, le cœur au bord des lèvres mais l'âme pleine d'espoir, je me suis écroulé sur mon lit, les pieds au plafond, et je me suis endormi.

Je me suis réveillé à cinq heures trente. Au prix de quelques efforts, je suis parvenu à me redresser et à me lever. À six heures j'étais au bureau, bizarrement vide et silencieux à part le bruit de mes pas sur les carreaux en vinyle marron. J'ai débranché le photocopieur géant que j'ai roulé jusqu'au bureau de Bert Glahn. Je l'ai tiré au centre de la pièce, face à la porte. Je l'ai rebranché, me suis assis dans le fauteuil de Bert, ai tiré une feuille vierge sur laquelle j'ai écrit : *Je te plaque, espèce de crétin néandertalien !* puis j'ai signé de mon nom. J'ai fourré la feuille dans la gueule du Béhémot, réglé le sélecteur sur 5000 et lancé le processus après avoir ôté le plateau afin que les copies glissent, voltigent et tourbillonnent à travers la pièce.

Je me suis attardé un instant pour jouir du spectacle. Très joli ; on aurait dit une tempête de flocons de neige géants. Au moment de partir, je me suis souvenu de quelque chose. Je me suis approché du bureau et l'ai trouvée dans le tiroir du bas : ma pomme. Je me suis frayé un chemin dans la tourmente en la croquant. C'était toujours trente-quatre cents d'économisés.

J'ai attendu l'ouverture d'un magasin discount, à huit heures. J'y ai acheté un magnétophone de poche japonais à 19,95 dollars que j'ai rapporté à ma chambre. J'ai placé mon transistor sur la table face au micro, j'ai enregistré le jingle de WNEW puis j'ai arrêté la cassette et écouté des messages publicitaires durant une heure ou deux, sautant d'une station à l'autre pour élargir l'échantillon et mieux m'imprégner de leur style. J'ai griffonné quelques lignes au dos d'une enveloppe, relancé la cassette et lu devant le micro d'une voix sonore.

J'ai gagné la 28^e Rue à pied, émaillant mon parcours de quelques entrechats. Je me suis arrêté au coin de mon ex-rue pour téléphoner à Hetty. Pas de réponse, je me suis donc avancé. Échappant à la vigilance du portier, je me suis glissé dans l'ascenseur et j'ai pénétré dans mon ancien appartement avec ma clé.

J'ai trouvé le radio-réveil d'Hetty à son emplacement habituel, sur l'étagère de la table de chevet. Il était réglé sur la fréquence de WNEW et

programmé pour sonner à sept heures. Sans toucher à l'alarme, j'ai branché mon magnéto à la place du poste en le dissimulant sous la table de nuit. J'ai procédé à un essai en avançant les aiguilles du réveil. À sept heures, la bande s'est mise à défiler et une voix a claironné : « Bienvenue sur WNEW ! Allez, debout, bande de paresseux ! Dehors il fait un temps splendide. Et maintenant, une pause publicitaire. » Ma voix enregistrée a pris aussitôt le relais, à peu près sur le même ton : « Madame, n'hésitez plus : essayez la formule enrichie du nouveau *Ben Bennell* ! Appelez dès maintenant le foyer de l'Armée du Salut ; un échantillon *gratuit* vous sera immédiatement livré sur votre oreiller ! Plus fort, plus tendre, plus léger et plus blanc, il dure également plus longtemps ! Les tests de laboratoire prouvent que le nouveau Ben Bennell est quarante-sept fois plus performant, plus doux et moins irritant que le produit C... En plus, il est garanti À VIE. Laissez-vous séduire par le nouveau Ben Bennell formule enrichie. Croyez-moi, chérie... Vous ne le regretterez pas. Cette offre est spécialement destinée à Mrs. Hetty Bennell. » Regrettant, pour diverses raisons, de ne pouvoir me trouver là le lendemain matin, je me suis imaginé le visage d'Hetty à l'écoute de mon message : une expression interloquée cédant la place au plus pur ravissement, puis à une tendresse émue quand elle saisisait le téléphone. J'ai rembobiné la cassette et remis le réveil à l'heure avant de me retirer.

Le lendemain matin, mon magnéto m'a été renvoyé au foyer dans une poche en papier, mais dans un état tel que j'ai jugé inutile de le rapporter au magasin pour me le faire rembourser. Nous étions divorcés, après tout ; je ne pouvais espérer remporter la guerre dès la première escarmouche. Je suis donc retourné chez Hetty en mission de reconnaissance. Je n'ai pas trouvé grand-chose : une photo de moi retouchée au stylo (avec moustache, lunettes, strabisme et crâne en pain de sucre) ainsi qu'un formulaire, que j'ai recopié, indiquant le nom et l'adresse de la boîte pour laquelle Hetty travaillait désormais.

À cinq heures, je poireautais sous une porte cochère au bas de la rue. Elle est sortie avec cinq minutes de retard, malheureusement accompagnée de Custer. Sans doute l'avait-il attendue dans le hall. Je les ai suivis jusqu'à un restaurant. Je suis passé devant la vitrine en relevant le col de mon manteau ; j'ai vu le patron les accueillir comme de vieilles connaissances et les conduire à une table où ils paraissaient avoir leurs habitudes. Je suis repassé devant le restaurant en grinçant des dents, le visage dissimulé sous un mouchoir. Custer a dicté sa commande au patron qui s'est éloigné après une courbette. Ne voyant pas de menus sur la table, j'en ai conclu qu'ils avaient commandé des apéritifs. À moins qu'elle n'ait beaucoup changé, je devinais qu'Hetty allait tremper les lèvres dans le sien puis sourire, se lever et gagner les toilettes pour rectifier son maquillage.

J'ai fait un saut au drugstore voisin pour téléphoner au restaurant où j'ai demandé Mr. Huppfelt. Il était connu ; on l'appelle et quand il est au bout du fil, je me pince le nez et dis d'une voix perçante : « Mistère Custaire Hopfell ?

Oun appelle dé Merrico pour vous... Né quittez pas, sivouplé ! » Je repose le combiné et me faufile dans le restaurant en évitant de regarder la cabine au fond de la salle et Custer Huppfelt qui fronce les sourcils derrière la vitre. Je m'approche de leur table, prends un des gants d'Hetty et vais m'asseoir à la table d'à côté, le temps de glisser un minuscule billet plié à l'intérieur de l'index. Personne n'avait encore remarqué mon manège. Je me suis relevé aussitôt et éclipsé après avoir remis le gant à sa place.

Trois apéritifs, un dîner interminable comprenant un dessert et deux cafés plus tard (j'avais eu tout loisir de les compter lors de mes passages répétés devant le restaurant dans des déguisements divers : chapeau relevé sur les bords, puis rabattu, puis moitié relevé et moitié rabattu), ils sont ressortis, Custer refoulant un rot et Hetty enfilant ses gants.

Elle a senti la présence du billet et s'est raidie. Tout en bavardant, elle a ôté subrepticement son gant, l'a retourné et a déplié le billet d'une main sans se faire voir. Au coin de la rue, quand Custer a tourné la tête pour voir s'il arrivait des voitures, elle a jeté un coup d'œil au billet avant de le froisser et de le laisser tomber. Puis elle a reporté son attention sur le feu qui a bientôt affiché un rouge de la même nuance que son visage. Au moment de traverser, elle a lancé un regard furtif derrière elle, comme je l'espérais. Dissimulé derrière un lampadaire, j'ai sorti la tête pour lui envoyer un baiser. Elle m'a tiré la langue avant de me tourner le dos. J'ai pris alors la direction opposée, brûlant de l'envie de marcher en canard comme Charlot, le vagabond au cœur brisé qui s'éloigne bravement dans le couchant en faisant des moulinets avec sa canne.

Par la suite, j'ai réfléchi qu'il y avait deux façons d'interpréter la grimace d'Hetty ; ça pouvait aussi être une marque d'affection. Je l'ai donc appelée vers dix heures et demie : « Chérie ? C'est moi, B... » Elle a raccroché.

Le lendemain matin, je me suis pointé au studio d'un copain dessinateur publicitaire avec une photo de moi. Il m'a coiffé d'une perruque à la George Washington, a noté « 22 cents » à l'intérieur d'un cercle dans le coin inférieur et écrit dans un bandeau sous mon portrait : *George Washington* aimait Martha comme Ben aime Hetty. J'ai porté le tout à une boutique de Central Park où en quelques minutes on vous duplique votre photo sur du papier gommé et perforé, chaque vignette ayant la taille d'un timbre-poste. J'en ai commandé cent. À moins d'y regarder de près, les copies imitaient parfaitement des timbres. Après, j'ai pris le bus jusqu'à la 28^e Rue et je me suis planté à une dizaine de mètres de l'entrée de l'immeuble d'Hetty, feignant d'être plongé dans un journal.

Toutefois, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'on n'avait jamais vu personne lire son journal grand ouvert devant soi, debout au coin d'une rue : ces trucs-là, ça va bien dans les romans, pas dans la réalité. Plusieurs passantes d'âge mûr m'ont jeté des regards soupçonneux, tentant d'apercevoir mon visage au coin d'une page. L'une d'elles s'est même accroupie à mes pieds pour m'espionner par en dessous, mais j'ai plaqué le journal contre ma poitrine

en ramenant les mains vers mes oreilles, jusqu'à y enfouir la tête. « Je voulais juste savoir ce que disait Reagan ! a-t-elle protesté.

— Il dit qu'il peut tout expliquer.

— Il l'a déjà dit hier.

— C'est le journal d'hier.

— C'est faux ; j'ai lu la date d'aujourd'hui sur la première page.

— Eh bien, la déclaration de Reagan se trouve aussi en première page, non ? »

Un silence, puis elle a repris à contrecœur : « Oui.

— Alors, qu'est-ce qu'il dit ?

— Il dit qu'il peut tout expliquer.

— Il l'a déjà dit hier.

— Je m'en vais ! Vous êtes trop désagréable ! Pourquoi vous cachez-vous comme ça ?

— Parce que j'ai la tête de Lon Chaney dans *Le Fantôme de l'Opéra* ; ça vous dit quelque chose ?

— Oui, je l'ai vu à la télé, mais j'ai préféré *Le Club des trois*.

— C'était pas mal non plus.

— Bon, il faut que j'y aille. Au revoir. »

J'ai alors entendu un bruit de pas mais comme il ne décroissait pas en volume, j'en ai conclu qu'elle faisait juste semblant de s'éloigner.

Elle a cessé de piétiner. Un silence. Puis j'ai demandé : « Vous êtes toujours là, pas vrai ? » Comme elle ne répondait pas, j'ai ajouté : « Je sais que vous êtes là ; je vous entends respirer.

— Je vous déteste, a-t-elle grondé. Vous êtes tout à fait comme mon mari ! » J'ai épié le bruit de ses pas ; cette fois, elle était vraiment partie.

J'ai abaissé mon journal et vu approcher celui que j'attendais : le facteur. Je me suis dirigé vers lui et l'ai abordé comme il allait entrer dans l'immeuble : « Bonjour ! Vous avez quelque chose pour moi ?

— Bonjour, Mr. Bennell ! Tenez. » Il a fouillé dans sa sacoche et m'a tendu une pile de courrier.

Je me suis rendu au petit café du coin pour le dépouiller. Il y avait une lettre de la mère d'Hetty, plusieurs factures, quelques pubs et le dernier *Reader's Digest*. J'ai incisé l'enveloppe et lu le papillon collé sur la couverture du magazine : *Laissez tomber la cigarette et vous vous porterez 15 fois mieux !* À l'aide d'un feutre, j'ai barré *la cigarette* et écrit *Custer* au-dessus avant de réintroduire le magazine dans son enveloppe.

J'ai lu une des pubs : « Offre exceptionnelle ! Donnez du piquant à vos soirées en recevant *Time* à l'essai durant un mois ! » J'ai remplacé *Time* par *Ben*. La seconde pub était un coupon-réclame pour une lessive : « Bon pour une dose d'X-TRA ». J'ai remplacé *dose* par *nuit* et X-TRA par *extase* et signé de mon nom au bas. J'ai collé un de mes faux timbres sur chaque enveloppe, par-dessus le vrai, puis je suis retourné chez Hetty afin de glisser le courrier dans sa boîte. Ce soir-là, je l'ai appelée vers les six heures. « C'est moi,

chérie : Ben. » Elle m'a balancé quelques épithètes que je n'avais jamais entendues jusque-là dans sa bouche avant de me raccrocher au nez. Toutefois, elle avait décroché, ce qui dénotait un progrès.

Deux jours plus tard, Hetty et Custer sont retournés dîner au même petit restaurant ; « notre » restaurant, comme il devait l'appeler. Mais je doute qu'il l'ait apprécié autant quelques minutes plus tard. Hetty prend une cigarette ; Custer s'empresse de cueillir dans le cendrier en verre une pochette d'allumettes offerte par la direction. Quand elle approche sa cigarette de la flamme, ses yeux s'agrandissent et elle pousse un cri aigu en désignant les allumettes que Custer a en main : au lieu du visage du propriétaire, c'est le mien qui s'étale sur la pochette et lui sourit. Oubliant d'éteindre l'allumette, Custer retourne la pochette pour l'examiner. Ce faisant, il met la flamme en contact avec le reste des allumettes... qui s'embrasent comme une torche, lui brûlant la main. Dans sa panique, il les jette loin de lui et elles atterrissent sur la table à côté. Son occupant se lève d'un bond et entreprend de combattre l'incendie avec sa serviette alors que sa compagne vide son verre sur la flamme, qu'elle manque de peu, arrosant à la place le pantalon de son vis-à-vis.

Réjouissant, comme tableau. Pendant que Custer se précipitait pour s'excuser et tamponner le pantalon de l'homme avec sa propre serviette, Hetty a levé les yeux vers la fenêtre du restaurant, sachant qu'elle m'y trouverait. Comme je ne pouvais pas l'entendre à travers la vitre, elle m'a adressé un bref message muet en accentuant les mouvements de ses lèvres.

Je n'avais pas bien compris, aussi suis-je allé me planter devant la glace au-dessus du pèse-personne, au drugstore voisin. « Ché... ri... », ai-je prononcé en articulant exagérément, comme l'avait fait Hetty. J'ai souri, ravi. J'avais l'impression d'avoir parfaitement imité le mouvement de ses lèvres. « Chie... rie... », ai-je alors articulé. J'ai froncé les sourcils : là encore, le mouvement des lèvres paraissait le même. J'ai répété, encore plus lentement et distinctement : « Chéri ! » J'ai souri derechef, presque sûr d'avoir raison. Puis j'ai répété : « Chierie ! » Cette fois, il m'a semblé que la balance penchait assez nettement en faveur de la seconde hypothèse. Comme le pharmacien et les quelques clients présents me regardaient d'un drôle d'air, j'ai glissé une pièce dans la fente de la machine avant de partir. Je pesais 79 kilos, et au dos du ticket on pouvait lire : gibier de potence.

Une heure et trente-sept minutes plus tard, Hetty et Custer ont quitté le restaurant. Custer a porté une main à sa bouche tandis qu'un ignoble rot gonflait ses joues. Puis, de la pointe de la langue, il a entrepris de débusquer un résidu logé dans une dent. En me dissimulant derrière les voitures en stationnement, je les ai suivis jusqu'au J'Ambon, un petit night-club « intimiste » du quartier.

Un portier rondouillard qui se pavanait dans un uniforme de maréchal de France (sans doute un rogaton du général de Gaulle raccourci à sa taille) les a accueillis d'un : « *Bonjoor, mess aimees !* » et ils sont entrés. J'ai émergé de

derrière une Rolls et me suis approché pour étudier le programme des attractions : la famille Juke – le père, la mère et leurs neuf enfants – dans leur répertoire de chansons populaires. Je suis resté une demi-heure assis à l'arrière de la Rolls, une couverture en fourrure sur les jambes. De temps en temps, je puisais de quoi boire dans le bar portatif puis je recommençais à gribouiller au dos d'une enveloppe avec un morceau de crayon, modifiant sans cesse mon texte.

Je me suis glissé dans le club par la porte de service. J'ai trouvé la famille Juke en train de broyer du noir dans une loge microscopique, les enfants les plus jeunes assis sur les genoux de leurs aînés, le benjamin suçant son pouce sous la chaise de sa mère et serrant un numéro de *Variety* en guise de doudou. Leurs costumes se voulaient une évocation de Robin des Bois. Papa Juke a accepté les cinquante dollars que je lui proposais et l'enveloppe que je lui tendais – dans cet ordre. Puis il a fredonné « mi, mi, mi » et je me suis retiré, leur accordant une petite demi-heure de répétition avant le spectacle.

Quand celui-ci a commencé, j'étais assis dans le coin le plus sombre du bar. Je surveillais la scène à travers mes lunettes noires par-dessus les spectateurs attablés, dont Custer et Hetty. Les Juke étaient les premiers à entrer en scène. Ils se sont avancés à la queue leu leu, chacun avec un outil, et assis en ligne par ordre décroissant de taille, papa en tête. Celui-ci a plaqué un accord sur la guitare qu'il portait en bandoulière, et sur l'air de *Blue-tail fly*, ils ont chanté en chœur (plutôt bien, je dois dire) :

Custer bouffe des vers et il s'en fout !
Custer bouffe des vers, gros comme mon genou !
Custer bouffe des vers, avec du poil partout !
Hetty, Hetty, épouse Ben !

Puis ils ont sauté au second couplet, sur un tempo plus rapide :

Custer a le charme d'un sagouin !
Sous son crâne, c'est une fosse à purin !
Custer s'est battu avec du crottin !
Hetty, épouse Ben Bennell, youpi-yah !

Custer s'est dressé dans une attitude simiesque, les genoux fléchis, les poings serrés, et m'a cherché pour me faire ma fête. Hetty a jeté un coup d'œil vers le bar, nos regards se sont croisés et je lui ai envoyé un autre baiser. D'un doigt, elle a tracé un trait en travers de sa gorge. Comme Custer se retournait vers le bar (j'avais eu la prudence de régler ma note avant l'entrée des Juke), je me suis éclipsé en m'interrogeant sur le sens de son geste. J'ai conclu qu'elle avait sans doute voulu m'adresser un baiser mais que sa main avait raté sa bouche.

Le lendemain je me suis levé de bonne heure, comme tous les matins : je

ne dormais pas très bien au foyer. J'ai d'abord fait un peu d'exercice. La plupart des gens s'efforcent d'atteindre leurs orteils ; moi je faisais exactement l'inverse, me redressant par degrés jusqu'à la verticale. J'ai fait une pause pendant mon déjeuner (c'est-à-dire, pendant que je déambulais dans Lexington Avenue en croquant une pomme) pour lire le journal du matin. Je fouillais dans une poubelle, cherchant le moins abîmé, quand mon sang s'est figé : c'est toujours saisissant de voir quelqu'un qu'on connaît en photo dans le journal. Hetty et Custer me souriaient au fond de la boîte à ordures, couchés en noir et blanc sur du papier bon marché. La légende sous la photo hurlait ces mots atroces : FAIRE-PART DE MARIAGE.

J'ai lu la suite, comme hypnotisé, bravant le sans-gêne des passants qui continuaient à bazarder leurs mégots, trognons de pommes, pelures d'oranges et boulettes de chewing-gum sur la page. Le mariage devait être célébré HUIT JOURS PLUS TARD – pas possible ! – à St. Charley, une petite église de quartier. J'ai fait volte-face et me suis précipité vers la cabine la plus proche.

J'ai composé le numéro d'Hetty d'une main tremblante et jeté un coup d'œil à ma montre. Elle devait être en train de déjeuner. La sonnerie a retenti deux fois puis une voix enregistrée a récité : Le-numéro-que-vous-avez-demandé-n'est-plus-en-service-actuellement. Le-nouveau-numéro-de-votre-correspondant-figure-sur-la-liste-rouge.

J'ai raccroché et suis sorti de la cabine, tellement abasourdi que j'en avais oublié ma pièce et que j'ai dû revenir sur mes pas pour la récupérer. J'ai regardé de nouveau ma montre et fait signe à un taxi, calculant qu'il m'était encore possible d'arriver chez Hetty avant son départ au travail.

Mauvais calcul. J'ai sonné en vain, et quand j'ai voulu me servir de ma clé, elle a refusé d'entrer dans la serrure. Je me suis penché pour l'examiner ; elle était neuve. Je me suis attardé un moment sur le seuil de l'appartement fermé et silencieux avant de m'en retourner. Je commençais à me demander si par hasard elle ne cherchait pas à m'éviter.

À l'entrée de l'immeuble, je me suis fait violence pour sourire et répondre au portier que oui, j'étais parti en voyage, et que oui, je n'étais pas fâché de rentrer. « Vot' femme va se marier, Mr. Bennell ? a-t-il demandé en titubant légèrement. Elle n'arrête pas de recevoir des cadeaux de mariage ! » J'ai acquiescé. « Toutes mes félicitations ! » m'a-t-il dit. Je l'ai remercié et lui ai donné cinquante cents de pourboire, sans me départir de mon sourire ni d'une manière d'optimisme forcé.

Mes tentatives de séduction étaient-elles *réellement* efficaces ? me suis-je demandé une fois dans la rue. Peut-être agissaient-elles lentement, suivant un processus cumulatif invisible à l'œil nu, telle l'action de l'eau sur le granit ? Possible, mais le hic, c'est qu'Hetty risquait fort d'être mariée avant d'en avoir ressenti les premiers effets. Il *fallait* que je la voie. Quelques minutes avec moi, me disais-je, et cette bouderie ne serait plus qu'un souvenir.

Le grand carton, je l'ai eu pour rien : il avait servi à emballer une télé couleurs et je l'avais trouvé, vide, sur le trottoir devant une boutique. Mais il

m'en a coûté 14,90 dollars chez Dennison pour 13 mètres de papier de soie, un large ruban blanc et quelques ornements. Toutefois, ça en valait la peine : quand Hetty est rentrée du travail ce soir-là, elle a trouvé devant sa porte un énorme paquet blanc qui avait tout l'air d'un cadeau de mariage. Recroquevillé à l'intérieur du carton, j'ai entendu son exclamation de surprise ravie et me suis félicité de lui procurer ce plaisir.

J'avais supputé qu'avec mon poids Hetty serait en peine de traîner la boîte dans l'appartement, aussi avais-je découpé le fond du carton. Quand elle a soulevé le paquet par le ruban, j'ai tiré un peu pour donner l'illusion d'un poids et nous sommes rentrés côte à côte, comme au bon vieux temps, sauf que je marchais accroupi et que j'étais momentanément invisible.

Hetty ne se tenait plus d'impatience ; elle se demandait tout haut ce que « ça » pouvait bien être... Elle a eu un peu de mal à décider de l'endroit où elle allait me poser. Quant à moi, j'ai pris une bonne suée à cavalier sous ma boîte avec de brusques changements de cap, quand elle ne m'obligeait pas à marcher à reculons. Si vous croyez que c'est facile, accroupi dans le noir sous un carton, je vous conseille d'essayer, rien que pour voir. Heureusement, la moquette étouffait le bruit de mes pas. J'ai profité de ce qu'elle défaisait le paquet, mettant soigneusement de côté le ruban et les ornements, pour reprendre mon souffle.

Une fois le papier ôté, elle a enfin soulevé les rabats. À genoux au fond du carton, je me suis dressé tel un ressort, les bras écartés à la Al Jolson, en m'exclamant : « Surprise ! » Pour une surprise, c'en fut une. J'ai récolté une paire de baffes de première catégorie. Hetty a éclaté en sanglots, plaqué les mains sur ses oreilles comme je tentais de m'expliquer et s'est mise à trépigner en secouant violemment la tête, refusant de m'écouter. Elle a fermé les yeux et hurlé : « VA-T'EN, VA-T'EN, VA-T'EN ! »

Moi, vous me connaissez ; je ne suis pas du genre à m'imposer. Après mon départ, j'ai erré à travers la ville. Je me disais que décidément, je ne comprenais rien aux femmes et je me demandais comment guérir Hetty de cette toquade. Sur la 5^e Avenue, j'étais le seul à marcher d'un pas tranquille parmi la foule pressée. Il m'est brusquement apparu qu'il n'y avait peut-être *rien* à faire. Ici aussi, Custer et Hetty étaient voués à se marier. Je me suis réjoui de ne pas être invité cette fois-ci ; je ne crois pas que j'y aurais survécu.

J'étais alors au plus bas, prêt à renoncer. C'est alors que j'ai songé au roi Bruce dans la hutte du paysan, observant les efforts d'une araignée pour raccommoder sa toile... Un, deux, trois échecs et enfin le succès ! « Nom d'un chien ! me suis-je écrié. Je ne suis pas encore battu ! » Une bouffée de combativité – ou plutôt, pour parler comme les scientifiques, une poussée d'adrénaline – est montée en moi. Dans ma fièvre, je me suis mis à marcher en rond sur le trottoir, contraignant les passants à faire un détour. J'allais avoir une idée, ça venait, je le sentais. Ça y était ! Une énorme ampoule avec une chaînette en cuivre se matérialise dans une bulle au-dessus de ma tête. La chaîne se tend et l'ampoule s'illumine. Aveuglés, les passants plissent les yeux

ou détournent la tête. L'ampoule s'évanouit, la bulle se disloque, se disperse au gré du vent et je demeure sur le trottoir, le visage rayonnant d'excitation. Une rombière huppée, furieuse de s'être cognée à moi, m'assène de violents coups sur le crâne avec un journal plié. Je m'éloigne en hâte, protégeant ma tête de mes bras, le cœur plein d'allégresse : j'avais désormais un destin et une destination.

Toutefois, j'étais inquiet : cette fois, ce serait tout ou rien. Mon idée était grandiose mais la partie risquée. En cas d'échec, je savais que je n'aurais pas de seconde chance.

J'ai trouvé Custer dans sa « garçonnière » de la 51^e Rue : séjour, chambre à coucher, kitchenette et S.D.B. Il est venu m'ouvrir en bras de chemise, la cravate dénouée. À ma vue, son visage s'est transformé en une allégorie de l'étonnement. J'ai commencé par desserrer ses mains de mon cou puis, dès que j'ai eu retrouvé ma voix, je lui ai suggéré de m'écouter, rien qu'une minute, pour l'amour de Dieu. Après ça, je l'autorisais à m'assassiner s'il en avait toujours envie.

On s'est assis dans le séjour et j'ai attaqué bille en tête : « Custer, que dirais-tu si je te proposais deux cent cinquante mille dollars cash ? »

Il m'a ri au nez. « *Toi !* Tu n'as pas un rond. C'est Hetty qui me l'a dit. Figure-toi qu'elle te plaignait, pauvre larve pathétique. Elle était prête à renoncer à sa pension, mais je l'en ai dissuadée.

— Merci quand même, bougre de fumier. Tu t'es toujours montré généreux avec le fric des autres. Mais Hetty se trompe. Regarde-moi bien dans les yeux et tu verras que je ne bluffe pas : je peux te donner deux cent cinquante mille cash, Custer. Parole d'honneur. »

Quand quelqu'un dit la vérité, sa voix a certains accents, son regard une expression, qui ne trompent pas et qu'il est presque impossible d'imiter. Custer m'a regardé et a compris que j'étais sincère. Il a quand même ri, par bravade : « Et qu'est-ce que je dois faire en échange ?

— Tu le sais très bien : renoncer à Hetty.

— Afin que *tu* puisses l'épouser ? Laisse-moi te dire un truc, pignouf : tu n'as aucune chance.

— Je le sais. Elle m'a aimé autrefois ; plus qu'elle ne t'aimera jamais. Mais j'ai tout gâché, irrémédiablement. Je me suis résigné. Pourtant, je l'aime encore. Et la pire chose qui pourrait lui arriver serait de lier son sort à un salaud de ton espèce. » Il a fait mine de se lever. « Ne te donne pas cette peine ! Je sais de quoi tu es capable et je te présente mes excuses. Dis-moi un peu, Custer : si quelqu'un t'offrait deux cent cinquante mille dollars, qu'est-ce que tu en ferais ? » J'ai rivé mon regard au sien, osant à peine respirer, craignant de m'être trompé à son sujet. Alors, quelque chose a bougé au fond de ses yeux, très loin de la surface. Quelque chose a remué en lui et l'espoir a rugi en moi.

Custer a haussé les épaules, feignant de prendre la chose à la légère : « Soit ! a-t-il fait d'un ton désinvolte. Jouons à faire des suppositions : je

rachèterais ses parts à mon patron. Ce connard est criblé de dettes. C'est une affaire qui vaut un million de dollars », reprit-il, et une note d'excitation se glissa dans sa voix. « Et elle vaudra beaucoup plus dans quelques années. En ce moment, je pourrais l'avoir pour deux cent cinquante mille... cash. » Il a éclaté d'un rire faux, comme si tout ça n'était que paroles en l'air. « Tu n'es quand même pas sérieux ? »

J'ai hoché gravement la tête. « Si. Et tu le sais fichtre bien. Ces deux cent cinquante mille, je suis en mesure de te les procurer. Tu romps avec Hetty et le pognon est à toi.

— Qu'est-ce qui me prouve que tu dis vrai, par simple curiosité ?

— Accorde-moi jusqu'à la date du mariage. Si alors je n'aboule pas le fric, l'affaire sera classée. C'est simple. »

Il m'a adressé un sourire mauvais. « Tu voudrais te faire passer pour un petit saint, mais est-ce que tu te soucies vraiment d'Hetty ? Tu ne chercherais pas plutôt à jouer les trouble-fête ? Tu crois que c'est chic, de contrecarrer ses projets de mariage ?

— C'est à toi d'en décider, Custer ; pas à moi. Si tu aimes *réellement* Hetty, tu m'enverras sur les roses. Tu renonceras à une occasion *unique* » (je me suis penché vers lui en baissant la voix), « de devenir ton propre patron, au lieu de rester un larbin. » Je me suis carré dans mon fauteuil. « Dans ce cas, je me serai trompé sur ton compte et tu auras *mérité* d'épouser Hetty. Et on en restera là. Mais je crois te connaître, mon vieux Custer. Et depuis longtemps. Je ne pense pas qu'Hetty ou quiconque vaille plus que deux cent cinquante mille dollars... du moins à tes yeux. Dans ce cas, j'aurai eu bougrement raison d'éviter à Hetty un nouveau naufrage conjugal avec un saligaud dans ton genre. »

Je me suis levé. « Tu sais que je ne plaisante pas, Custer : deux cent cinquante mille cash contre la liberté d'Hetty. La liberté pour elle de trouver enfin le bonheur... avec quelqu'un... quelque part. » Il me regardait fixement, comme hypnotisé. Je me suis incliné vers lui et j'ai repris d'une voix onctueuse : « Allons, Custer ! Prends l'oseille... Tu n'es qu'un jean-foutre ; tu en es conscient. Pour une fois, conduis-toi en gentleman : romps avec Hetty avant de lui faire du mal. Tu ne perdras pas au change : d'ici cinq ans, tu seras riche. » Je n'osais pas remuer un cil. J'avais tiré ma dernière cartouche.

Au bout de quelques instants, Custer est sorti de son état de transe : « C'est une chouette fille, a-t-il dit d'un ton badin. Tu es drôlement couillon de l'avoir laissée filer. » Il leva vers moi un sourire affable. « Mais il y en a d'autres tout aussi chouettes, pas vrai ? Et puis, je ne suis pas sûr de retrouver une occasion pareille. J'accepte ton fric, bougre de salopard ! » Son bras s'est détendu comme un ressort et il a pointé l'index vers moi, tel l'Oncle Sam sur la célèbre affiche. « Mais je te préviens : si tu ne raques pas en temps voulu, j'épouse Hetty et tu iras te faire cuire un œuf. Maintenant, je te conseille de déguerpir. À la réflexion, je pourrais décider que le plaisir de te zigouiller vaut bien deux cent cinquante mille dollars.

— Entendu. » Je me suis dirigé vers la porte et l'ai ouverte. Puis, après m'être retourné vers lui depuis le seuil, la main sur la poignée, je lui ai lancé : « Tu imagines tous les vers que tu pourras bouffer quand tu seras riche ! » J'ai claqué la porte juste comme il allait se jeter sur moi. J'ai eu la satisfaction de l'entendre s'écraser contre elle dans un tonnerre de jurons pendant que je dévalais l'escalier en sifflotant *Blue-tail Fly*.

Toujours à pied, j'ai gagné l'angle de la 42^e Rue et de Lexington Avenue, escorté par un orchestre invisible jouant une marche triomphale – *Pomp and Circumstance*, avec une partie de timbales et de triangle très enlevée. Puis la musique s'est évanouie et je suis resté un moment à contempler le flot des voitures en m'efforçant de mettre mes idées en ordre. Avais-je agi par égoïsme, dans un effort désespéré pour regagner Hetty ? Ou bien était-ce dans l'intérêt de celle-ci, par amour pour elle ? Sans doute un peu des deux, ai-je fini par m'avouer. Puis j'ai traversé la 42^e Rue d'une allure faussement nonchalante, en faisant sauter une pièce dans ma main, comme George Raft dans un vieux film en noir et blanc.

C'était une pièce de dix cents, une de celles que j'avais trouvées dans ma main la dernière fois que j'avais rendu visite au kiosque d'Herman, au croisement des deux mondes. Celle-ci représentait Woodrow Wilson. J'ai tendu le bras par-dessus la pile de *New York Post* et plaqué la pièce sur le comptoir, ouvrant la bouche pour réclamer un journal. Sans me laisser le temps de parler, Herman en a attrapé un qu'il a plié et glissé entre mes mâchoires. D'instinct, j'ai serré les dents. « À la niche, Médor », a-t-il ajouté avec bonne humeur. Je lui ai souri et me suis éloigné avec mon journal en travers de la bouche. J'ai même fait semblant d'agiter la queue, histoire de porter son mépris à son comble.

Ça m'était bien égal. Du coin de l'œil, j'arrivais à déchiffrer une partie de l'en-tête du journal plié : *World. Sun*. Sur le trottoir d'en face se dressait ce cher vieux Doc Pepper Building, avec ses briques pisseuses. En traversant la rue pour m'en approcher, j'ai failli me faire renverser par une Hupmobile.

Chapitre 11

S'il est vrai que j'aimais Hetty, je n'étais certes pas fâché contre Tessie. Après mon expérience du Foyer, je vous prie de croire qu'elle a été la bienvenue. Si vous ne me croyez pas, c'est que nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. Elle s'est réjouie du changement survenu en moi. Elle m'avait trouvé un peu indifférent depuis quelque temps, m'a-t-elle confié. À croire qu'elle avait cessé d'exister à mes yeux. Mais ce soir, elle me retrouvait tel qu'en moi-même. Les Gémeaux, la Vierge, Bételgeuse, Andromède... Ça valait bien une partie de ping-pong avec les types du Foyer !

Mais le lendemain, au moment de l'embrasser, j'ai éprouvé des remords en songeant à ce que je m'apprêtais à faire. Elle m'a souri, radieuse quoique

fatiguée et somnolente car la position en L que j'avais conservée durant toute la nuit lui avait laissé peu de place dans le lit. Je me suis répété que j'avais opté pour un monde où j'ignorais même ce qu'était devenue Tessie. Je me suis tenu à ma décision : j'ai sauté dans un taxi et me suis fait conduire au bureau de Custer.

En entrant, j'ai eu du mal à garder mon sérieux quand je l'ai vu me sourire derrière son bureau puis se lever pour me serrer la main. À part ses cheveux blonds et ses yeux bleus, il était l'exacte réplique du Custer Huppfelt de l'autre monde, celui qui rêvait de me faire la peau.

On a expédié les préliminaires. Je me suis obligé à demander des nouvelles d'Hetty. Elle passait quelques jours chez sa mère, a-t-il répondu. Sur le coup, je me suis repris à espérer : une dispute ? Un divorce en vue ? Mais il était trop tôt, bien sûr. Cus a demandé des nouvelles de Tessie, je me suis enquis de sa santé et lui de la mienne, puis on a un peu parlé bridge, sur le ton de la plaisanterie. « Bien, a-t-il dit alors. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Ben ?

— Une chose contraire à mes intérêts ; tu vas sûrement me désapprouver. Je sais que je pourrais devenir très riche en exploitant moi-même mon invention, mais je m'en moque. J'ai décidé de la vendre. Au fabricant d'épingles de sûreté qui a offert de l'acheter la semaine dernière. Inutile de marchander ; va pour deux cent cinquante mille. Le plus tôt sera le mieux. »

Custer me considérait en fronçant les sourcils, comme si j'avais tenu des propos incompréhensibles. Je croyais qu'il allait m'inciter à la réflexion, mais je me trompais. « Quelle invention ? » demanda-t-il.

J'ai accueilli son trou de mémoire par un sourire plein d'indulgence mais au même instant j'ai compris ce que vous aurez déjà deviné, ce que tout le monde sait depuis belle lurette, ce que je n'aurais jamais dû oublier moi-même : Custer Huppfelt serait toujours Custer Huppfelt, et ce dans n'importe quel monde. « La fermeture Éclair, bien sûr », ai-je dit sans cesser de sourire bien que mon sang se fût changé en banquise dans mes veines, car je me doutais de sa réponse.

Il secoué la tête d'un air de profonde perplexité mais j'ai décelé dans son regard de serpent une lueur de méchanceté pure. « La fermeture Éclair ? Je ne te comprends pas, Ben. C'est *mon* invention, pas la tienne. »

Ce ne fut pas le passé, mais le futur, qui se présenta alors à mon esprit. Alors même que j'ouvrais la bouche pour protester, j'anticipai mes cris, ma fureur, mes promesses de mort ou de procès, ses dénégations ainsi que la futilité de tout ce qui allait suivre. Pourtant, je franchis chacune des étapes ; ce fut plus fort que moi. J'ai vociféré, tapé du poing sur le bureau de Custer, tempêté, fulminé et menacé de le tuer. Je l'aurais fait, sauf que dans ce monde-ci il était également plus grand et plus costaud que moi. En même temps, je savais combien tout cela était inutile ; je n'avais aucun moyen de prouver que c'était moi l'inventeur de la fermeture Éclair. Custer feignait une sollicitude que contredisait son regard railleur. Il s'inquiéta de moi, suggéra que je

travaillais trop. Il me narguait, évidemment. Il alla jusqu'à me faire savoir *qu'il* comptait signer avec le fabricant d'épingles. Il prenait son pied à me gruger, et ça ne faisait qu'augmenter ma rage.

Je fis brusquement volte-face et m'enfuis de son bureau ; si j'étais resté, j'aurais à coup sûr disjoncté. Non content de s'être adjugé Hetty, cet innommable (il n'existait pas de mot assez dur pour le qualifier), ce *Custer*, cet *Huppfelt* venait de me voler le seul moyen dont je disposais pour la lui soustraire dans l'autre monde. J'avais envie de lever la tête vers le ciel en hurlant comme un chien, de me rouler dans le caniveau, de lacérer mes vêtements et de m'arracher les cheveux.

J'ai erré à travers la ville sans savoir où j'allais (aujourd'hui encore, je serais bien en peine de le dire). Soudain, à un croisement, certainement par miracle, le feu est passé au vert, m'obligeant à patienter au bord du trottoir pendant que les voitures démarraient. Une Rolls-Royce bleu lavande vogue alors devant mes yeux brûlants de fièvre. Je distingue à l'intérieur la silhouette sombre et mystérieuse de Nate Rockoski en chapeau de soie, les mains et le menton appuyés au diamant de la taille d'une balle de golf qui forme le pommeau de sa canne. J'ai le temps de distinguer le motif (une impression des cours de la Bourse) de son costume d'un luxe inouï. Et la banquise de fondre dans mes veines et mon sang de se mettre à bouillonner.

Ce ploutocrate malingre était le héros de la jeunesse américaine ; le symbole même de la persévérance. Le monde entier avait lu dans les diverses éditions étrangères du *Reader's Digest* le récit édifiant de ses années de vaches maigres ; le panorama animé, le parapluie gonflable, le portrait cylindrique, jusqu'à l'invention du Coca-Cola. Inspiré par son exemple, éclairé par la flamme de son génie et de sa rapacité, j'avais moi-même inventé la fermeture Éclair, même si personne ne devait jamais le savoir. J'ai eu alors une nouvelle inspiration. M'apaisant, j'ai esquissé un sourire résolu. Je savais ce qu'il me restait à faire. J'ai tourné les talons et regagné mon bureau.

Pendant que je traversais Grand Central Station d'un pas alerte et déterminé, j'ai cherché par habitude la petite cabine fermée par un rideau, mais elle avait disparu. À sa place se dressait une machine chromée et émaillée qui m'arrivait à la taille et présentait l'aspect d'un distributeur de cigarettes. Elle était d'un vert tendre, agréable à la vue. Sur le devant, de grandes lettres blanches proposaient : essayez-moi ! Je me suis approché. La fente en bas à droite était indiquée par une flèche blanche barrée d'une inscription en vert :

SEULEMENT 50 CENTS.

Intrigué, j'ai glissé une pièce dans la fente. Un petit voyant rouge a clignoté au rythme d'un poulx et la machine a vrombi. Puis le voyant a viré au vert, les entrailles de la machine ont fait *clonk* ! et une carte a atterri dans le réceptacle placé sous la fente. Au même moment, le voyant s'est éteint et la machine s'est tue. J'ai ramassé la carte et lu : *Merci, mon bon monsieur. Dieu vous le rendra !* C'était signé : *Votre affectionné mendigot automatique.* J'ai

poursuivi ma route, habité par une douce chaleur dont Custer n'avait pas idée, celle qu'on éprouve à tendre une main secourable à moins fortuné que soi.

Au bureau, j'ai pressé un bouton sous ma table avant de me planter devant la fenêtre. La porte s'est ouverte et s'est refermée presque sans bruit dans mon dos, puis une paire de chaussures bon marché a grincé sur le parquet. Le bruit a cessé et le petit Bert Glahn a demandé, presque en murmurant : « Oui, monsieur ? »

J'ai répondu sans me retourner : « Bert, je n'irai pas par quatre chemins. » Je l'ai entendu déglutir. Alors je me suis retourné et l'ai toisé d'un œil sévère : « Vous avez pas mal déconné ces derniers temps ; vous le savez aussi bien que moi.

— Oui, monsieur, je suis désolé, mais j'ai eu des soucis... »

J'ai continué à le toiser, sans pouvoir me résoudre à diminuer le salaire de ce pauvre diable. « Des soucis plus importants que l'Anti-Nombril-O ? ai-je fait sur un ton de reproche. Garde à vous ! » Il s'est mis droit comme un I, le petit doigt sur la couture du pantalon, les talons joints, le regard fixe. Je l'ai inspecté sous tous les angles sans rien trouver à redire. « Je vous donne une chance de vous racheter.

— Merci, monsieur !

— Si toutefois vous l'acceptez », ai-je dit d'une voix douce.

Il a un peu pâli mais déclaré quand même : « Je l'accepte, monsieur.

— Je vous cède ma place pendant quelques jours, Glahn. C'est une façon de vous tester. Ça passe ou ça casse. Je viendrai vous voir de temps en temps. En cas d'absolue nécessité, vous pourrez m'appeler chez moi. Je veux savoir de quoi vous êtes capable, livré à vous-même. Il va s'agir d'en mettre un coup ! Faites de votre mieux, compte tenu de vos moyens. Je reste persuadé qu'on arrivera à faire quelque chose de vous. Rompez ! »

Il a fait claquer ses talons. « Entendu, monsieur ! » a-t-il claironné, le regard brillant. « Je serai digne de cet honneur ! Vous allez voir ! » Après avoir exécuté un demi-tour, il est sorti au pas cadencé. J'ai appelé Perce Shelley et lui ai demandé de m'organiser quelques rendez-vous importants pour le début de la semaine suivante, en usant de l'influence de l'agence. Puis j'ai quitté le bureau.

De retour à mon immeuble, en échange de deux billets de cent, j'ai obtenu du gardien l'accès à la chaufferie et à la collection d'outils disparates qu'il y entreposait pendant tout le week-end, en son absence. Il m'a indiqué comment m'occuper de la chaudière, des ordures et des plaintes des locataires. Pour ces dernières, il suffisait de décrocher le téléphone mural, écouter, répondre : « Je monte dès que possible » et se dépêcher d'oublier. Ça me laissait plein de temps pour travailler. J'ai commencé le samedi matin, après avoir dit à Tess qu'il s'agissait d'un nouveau hobby.

Je me suis heurté à quelques difficultés, bien sûr. Le samedi, en fait de roues, je n'ai trouvé que deux vieux bidules en bois cerclés de métal ; une paire de roues de charrette, un poil plus hautes que prévu, dénichées chez un

antiquaire. En revanche, je n'ai eu aucun mal à me procurer des tuyaux métalliques ni à louer du matériel de soudure. Toutefois, je me suis aperçu que la soudure était un art plus difficile qu'il n'y paraissait. Je ne suis jamais parvenu à acquérir le coup de main. Mais j'étais dans une urgence terrible et je me répétais que seule *l'idée* comptait ; il serait toujours temps de l'améliorer plus tard.

Samedi en fin d'après-midi – j'avais aussi emprunté son bleu de chauffe au gardien – j'étais en train d'achever quand le téléphone mural a sonné ; j'ai répondu en imitant l'accent polonais. Quelqu'un se plaignait que sa salle de bains était inondée. J'ai promis de monter lundi à la première heure puis me suis remis au travail avec un siphon d'eau de Seltz rechargeable et cinq livres de sucre que j'avais descendus. À force de mélanges, j'ai fini par obtenir le goût que je recherchais. J'ai alors crayonné quelques croquis, les affinant peu à peu. Aux environs de minuit, j'apportai la touche finale, avec des encres de couleur.

Le lundi matin, à dix heures, j'avais un premier rendez-vous à Long Island avec une demi-douzaine de représentants de la branche américaine de Mitsuhashi. On avait dégagé une partie du parking de la société pour me permettre de procéder à une démonstration. Je suis monté en selle, encouragé par les sourires affables, quoique sceptiques, de l'assistance. La technique du vélo, c'est bien connu, ça ne s'oublie pas. Le hic, c'est que j'étais habitué à des roues plus basses et équipées de pneumatiques, aussi me suis-je mis à tanguer dangereusement et une soudure a lâché. Ce ne fut pas immédiat mais, durant quatre ou cinq longues secondes, les deux roues s'écartèrent graduellement l'une de l'autre, m'entraînant vers le sol. Assis sur le bitume, encore cramponné à mon ersatz de guidon en tuyauterie, je vis les roues de la première – et dernière – bicyclette de ce monde rouler droit sur les membres de mon jury, provoquant leur débandade.

Rares sont les gens doués d'imagination. Visiblement, ceux-là ne l'étaient pas. Toutefois ils restèrent courtois, compatirent et m'exhortèrent à persévérer et à revenir les voir. Mais il était évident que l'idée d'un véhicule à deux roues leur paraissait tout à fait inepte. Je leur fis alors miroiter (peut-être ai-je eu tort de me laisser emporter par mon enthousiasme) un perfectionnement susceptible de révolutionner le monde ; il s'agissait de rajouter un moteur à mon invention et de la rebaptiser Honda. Ils sourirent de plus belle et firent mine d'acquiescer en se serrant craintivement les uns contre les autres.

Je n'avais pas le temps de m'apitoyer sur mon sort. À deux heures (Perce Shelley avait bien fait son boulot) je me trouvais dans le bureau du P.-D.G. d'une importante société. Il m'écouta poliment, puis je débouchai la bouteille que j'avais apportée et versai un peu de son contenu dans un verre posé près d'une carafe sur sa table. « On dirait de l'eau », dit-il, incrédule, en tournant le verre vers la lumière. Il goûta une gorgée et haussa les épaules. « Et comment appelez-vous ça ? » demanda-t-il.

En prévision de cet instant crucial, j'avais collé mon dessin en couleurs

sur du carton et rabattu un volet en papier fort par-dessus, comme le font les publicistes. Je levai le carton et – avec un rien d'emphase, je l'avoue – soulevai lentement le volet, dévoilant le logo que j'avais imaginé. Il le considéra avec attention puis m'interrogea : « *Seven-Up* ? Où avez-vous été pêcher un nom pareil ? »

Je lui ai assuré que le nom était *excellent*, que je me portais garant de son succès, mais il ne m'écoutait même pas. « Qu'est-ce que ça veut dire ? » répétait-il sans cesse. Quand je lui ai répondu que ça ne voulait *rien* dire, il est resté un moment à me dévisager puis il a jeté un coup d'œil à sa montre. Comprenant que l'entretien était terminé, j'ai ramassé mon barda.

Au moment de franchir la porte, je me suis retourné et lui ai lancé d'un ton acerbe : « Et Coca-Cola, ça veut dire quelque chose ? » mais évidemment – encore un qui manquait d'imagination – ça n'a servi à rien.

Plus que *quatre* jours jusqu'au mariage... Cet après-midi-là, je me suis remis au travail dans la fièvre, la paupière agitée d'un tic nerveux. Assis devant la chaudière, j'ai découpé des bandes d'un centimètre et demi de largeur dans de la cellophane puis j'ai gratté la face collante d'une dizaine de feuilles de papier tue-mouches.

Le lendemain matin, dans les bureaux de la Compagnie minière du Minnesota, j'ai enfin rencontré un accueil enthousiaste. Je déchirai quelques centimètres du rouleau grossier que j'avais confectionné et collai une feuille de papier au mur, sous l'œil attentif du président. « Ruban Scotch ! » annonçai-je. Il eut un sourire approbateur. Il s'approcha du mur, la main tendue vers la feuille. J'étais décidé à demander au moins trois cent mille quand... Saloperie de papier tue-mouches ! La feuille glissa lentement vers la moquette. Je levai les yeux vers le Big Boss : une vraie porte de prison.

J'ai passé la nuit à taper à la machine dans le sous-sol de l'immeuble. Quand j'ai rechargé la chaudière, à l'aube, j'avais presque les doigts en sang. J'ai livré ma prose à neuf heures précises puis je me suis promené dans les rues et les jardins publics, m'arrêtant dans une dizaine de bars pour boire autant de tasses de café, afin de meubler le temps jusqu'à mon rendez-vous, fixé à quatre heures. « Nous n'avons pas pour habitude de lire aussi vite, vous savez, me dit mon interlocuteur sur un ton de reproche. Mais Manny nous l'a demandé comme une faveur personnelle... » Il haussa les épaules et se carra dans son fauteuil pivotant. C'était un type d'environ quarante ans qui en paraissait vingt-six, manteau de tweed gris et pipe au bec. « Néanmoins, j'ai lu les premiers chapitres ainsi que les résumés. Celui-ci... », il feuilleta rapidement le manuscrit, « Quel est son titre, déjà ? »

— *Huckleberry Finn*.

— Croyez-moi, vous feriez bien d'en changer, dit-il avec un petit rire. J'ai peur que ce ne soit un peu trop... *gentillet*, si vous voyez ce que je veux dire. Si j'en crois votre résumé, tout le livre repose sur un garçon qui descend un fleuve en radeau ?

— C'est à peu près ça. »

Il resta un moment à me dévisager sans rien dire, puis il secoua lentement la tête. « Où êtes-vous allé chercher... mais, passons. Pas de sexe dans votre livre, Mr. Bennell ? Votre résumé n'y fait pas allusion.

— Je crains que non.

— Du tout, du tout ? »

Je secouai la tête.

« Entre nous, vous feriez bien d'en ajouter un peu ! C'est votre seul espoir. Imaginez – ce n'est qu'une suggestion, entendez-moi bien – que tante Polly et la veuve soient un peu plus jeunes et Huck un peu plus âgé... »

Je secouai derechef la tête.

Il soupira. « Dans ce cas, je crains de devoir refuser votre livre. Pour être honnête, je doute que quelqu'un l'accepte, même un éditeur de romans de gare. Quant au second... Quel est son titre, déjà ?

— *Autant en emporte le vent.*

— Essayez de le condenser. Supprimez une bonne moitié des personnages, à commencer par ce Rhett Butler... On n'y croit pas une seconde. D'ici là », il se leva, « je vous conseille de garder votre travail dans... la réclame, c'est bien ça ? » Il me tendit mon œuvre par-dessus le bureau. « Eh bien, je suppose que je dois vous remercier d'avoir songé à nous. »

Plus que *deux jours* jusqu'au mariage. Je reste persuadé qu'avec un peu plus de temps devant moi... Mais je n'avais plus une seconde à perdre. Au bureau du syndicat des musiciens, j'ai embauché les trois premiers types que j'ai croisés. Bien qu'on ait manqué de temps pour figurer notre look, on avait beaucoup d'allure, et au bout d'une seule demi-journée de répétition, ça collait plutôt bien entre nous.

J'espérais beaucoup de ce rendez-vous, même si on a eu un peu de mal à pénétrer dans le studio. Une fois rentrés, le type qui devait nous auditionner – un certain Fred – nous a regardés un bon moment sans rien dire. Puis il a soupiré : « O.K. ! Allez-y, puisque vous êtes là. »

J'ai fait signe à mon groupe et *bang ! Badaboum !* on a foncé tête baissée dans un hard rock effréné avec feulements de guitares électriques et batterie déchaînée ; nos perruques longues oscillaient en rythme et nos lunettes noires faisaient des bonds devant nos yeux. Puis je me suis mis à hurler les « paroles » d'une voix suraiguë, subtil compromis entre le parler geignard d'un bouseux de l'Oklahoma et les grognements inarticulés d'un péquenot du Sud profond.

Le morceau s'achevait sur un accord de guitare à tout pulvériser. Après ça, le silence faisait mal aux oreilles. Fred nous a bien regardés ; il a inspecté mon pantalon doré et ma ceinture extra-large, jeté un coup d'œil aux pieds nus du percussionniste, considéré le feutre informe du batteur, scruté l'œil unique qui apparaissait sous la frange du guitariste, puis il a posément demandé : « Et vous appelez ça comment ?

— *Love is a sandwich*, ai-je répondu.

— Charmant, a-t-il murmuré. Tout à fait exquis. Envoûtant.

— Content que ça vous ait plu ! » ai-je dit. Il allait ajouter quelque chose mais on a attaqué *Yowl* à grand renfort de larsen, de grondements de tonnerre et de vociférations électriques. Quand j'ai commencé à chanter, Fred s'est précipité sur la boîte à fusibles pour couper la chique à l'ampli. Comme effet, c'était bizarre et pour tout dire, pas très cool.

Le silence revenu, Fred a repris avec douceur : « C'est quoi, le nom de votre groupe ? »

— The Grateful Dead.

— Bien trouvé », a-t-il approuvé, toujours très calme. Brusquement, il a éclaté d'un ton rageur : « Parce que vous êtes *morts*, vous m'entendez ? Raides *morts* ! Et croyez-moi, je vous suis *reconnaissant* de l'être ! Hors d'ici ! » Il nous a désigné la porte.

Dehors, un groupe de musiciens était en train de débarquer leurs instruments du coffre d'un bus, entourés d'une nuée d'adolescents piaillants. GUY LOMBARDO JR. AND HIS ROYAL CANADIANS, ai-je lu sur le flanc du bus. J'ai arraché ma perruque avant de m'éloigner.

Après avoir restitué les instruments et les perruques aux bureaux de location et payé les musiciens (l'un d'eux a dit qu'il aimait assez cette nouvelle musique et a demandé s'il pouvait garder le chapeau), j'ai marché sans but le long de la 42^e Rue. *Plus qu'un jour* : le lendemain à la même heure, Hetty allait se glisser dans sa robe de mariée et je ne pouvais plus l'empêcher. *Kleenex* ? me suggérais-je sans trop y croire. *Télé Évangile* ? *Bloody Mary* ? J'ai secoué la tête, à jamais écœuré des inventions.

Je suis entré dans Bryant Park, le petit square affamé d'oxygène adossé à la bibliothèque centrale, et me suis écroulé sur un banc. J'allais perdre Hetty dans les *deux mondes* ; si je ne m'étais pas encore rendu à cette évidence, ma résistance commençait à s'émousser. Assis sous un arbre aux feuilles aussi flasques que des langues de pendus, je me suis dit que j'étais en avance sur mon temps, tel Léonard de Vinci contemplant son carburateur du XIV^e siècle.

Tu vas perdre Hetty ! me répétais-je. Puis je me suis obligé à raisonner : *Pourquoi* ? La réponse était simple : *Parce que Custer t'a volé deux cent cinquante mille dollars*. La puissance du raisonnement est telle que la solution pointa alors timidement le nez : *Reprends à Custer l'argent qu'il t'a volé...*

Voilà qui était bien ! J'ai souri malgré moi car j'avais toujours rêvé de commettre le casse du siècle : cartes détaillées... organisation sans faille... montres synchros... minutage au quart de seconde près... précision dans l'exécution... « O.K., on récapitule... »

« Encore, patron ? Combien de fois... »

« Jusqu'à ce que vous soyez capable d'y aller les yeux fermés ! »

J'ai tiré un calepin de ma poche et noté avec soin en haut de la première page :

OBJECTIF : VOLER 250 000 \$ À C-----R H-----T.

J'écrivis au-dessous :

1. OBSTACLES D'ORDRE MORAL.

Puis encore dessous :

I : EST-CE MAL DE VOLER ?

A : NON. AU DÉPART, C'ÉTAIT *TON* ARGENT.

B : EN PLUS, TU VAS RENDRE CET ARGENT À C.

2. OBSTACLES D'ORDRE PHYSIQUE.

I : C. PLUS COSTAUD QUE TOI.

II : LE TUER ? EXCELLENT, MAIS RISQUÉ.

Après ça, je ne savais plus si j'en étais à III ou 3. J'ai fouillé dans mes souvenirs du cours d'anglais de miss Wunderlich mais déjà, à l'époque, ça n'était pas clair pour moi. J'ai tiré mentalement à pile ou face et noté :

3. *MODUS OPERANDI* : RUSE ET DISCRÉTION.

Jusque-là, rien à redire. Confortablement installé sur mon banc, j'ai admiré mon plan. Le *Modus operandi* eut tôt fait de se préciser, même si j'eus un peu de mal à écrire dix-neuf en chiffres romains. Était-ce un X, un V et quatre I ? Ou plutôt un I et deux X, signifiant que je retranchais I de XX ? Probable que les Romains eux-mêmes avaient du mal à s'y retrouver. J'ai opté pour un banal 19 et tant pis pour miss Wunderlich ! D'ailleurs, elle avait toujours favorisé les filles.

En bref, le *Problème* – ou P. – soumis au *Modus operandi* – *Modus operandi* : *Problème* ou M. O. P. – était le suivant : Custer allait sans doute recevoir un chèque et un chèque au nom de Custer ne pouvait m'être d'aucune utilité. En outre, la transaction se ferait à son bureau ou à celui de l'acheteur, en présence de témoins, d'où un risque accru. Si Custer me reconnaissait, il me ferait coffrer.

La difficulté me stimulait. J'aurais aimé devoir m'introduire dans un bâtiment au moyen d'une corde, comme dans ce film – vous vous rappelez ? – où on vole une émeraude sur un turban, dans la vitrine d'un musée. C'était demain vendredi (V) ; il fallait agir vite. J'enjambai la rambarde de pierre, atterris sur le trottoir de la 42e Rue et attaquaï aussitôt la *Phase 1*. Planqué dans une cabine téléphonique, je mastiquai et avalai le plan que j'avais mémorisé. À ma grande surprise, la page avait un délicieux goût de menthe. Du coup, j'en ai dévoré une seconde.

Dans la même cabine, j'exécutai le *Premier temps* : *introduction de la pièce* et entrai en communication avec Mr. Swanson de l'E.Z. Pin Co. Je possède une oreille excellente et un don certain d'imitateur (si vous m'entendiez parodier Edward G. Robinson !). Je m'annonçai en contrefaisant la voix de ce cher vieux Custer : « Ici Custer Huppfelt. Comment allez-vous, Mr. Swanson ? »

Il m'apprit qu'un méchant rhume l'avait éloigné du bureau pendant quelques jours ; il était encore un peu patraque mais ça allait beaucoup mieux. Qu'y avait-il pour mon service ? Je dis que j'avais une faveur importante à lui demander. S'il n'y voyait pas d'objection, j'aurais aimé qu'il me payât *le lendemain* en liquide, par exemple en billets de cent. Je préférerais aussi que la

transaction ait lieu chez moi, en l'absence de témoin. À cause des impôts, ajoutai-je en baissant la voix, tel un conspirateur. J'étais certain qu'il comprendrait. Il répondit qu'il comprenait parfaitement, avec un petit rire d'homme d'affaires avisé. Il ne demandait pas mieux que de m'obliger. Je lui donnai mon adresse et lui fixai rendez-vous pour le lendemain à dix-huit heures trente.

Phase 2 : je marchai deux cents mètres jusqu'à la cabine suivante, histoire de brouiller les pistes. Je doutais fort qu'on puisse remonter jusqu'à moi depuis un téléphone public mais je ne voulais prendre aucun risque. J'avais attentivement écouté la voix de Swanson ; quand Custer décrocha, je lui dis : « Ici Ed Swanson, Mr. Huppfelt. » Sa réaction fut concluante. Il s'enquit de mon rhume ; je lui dis que j'allais mieux, même si j'étais encore patraque. J'étais resté quelques jours à la maison car il est préférable de garder la chambre aux premiers signes de rhume ; à la longue, ça représente un gain de temps. Qu'y avait-il pour mon service ? Je répondis que j'avais une faveur à lui demander. J'aurais aimé le payer le lendemain et en liquide, par exemple en billets de cent. Je préférais aussi qu'aucun témoin n'assiste à la transaction. On pourrait faire ça chez lui, disons à dix-huit heures trente ? Je baissai la voix pour lui confier que c'était une question d'impôts ; j'étais certain qu'il comprendrait. Je doute qu'il existe un homme d'affaire assez faux-cul pour prétendre qu'il ne comprend pas. Custer eut un rire avisé et assura qu'il comprenait. Il était d'accord sur le principe et aussi pour que ça se passe chez lui. Il avait un coffre-fort dans son bureau. Quand je suis ressorti de la cabine, je me moquais bien de savoir si le crime payait ou non, tellement je m'amusais.

J'avais trop emprunté de polars à la bibliothèque pour ignorer l'étape suivante : filature du sujet. J'étais à peu près certain que Custer rentrerait droit chez lui après le travail. Il n'était pas marié depuis assez longtemps pour s'adonner au libertinage sordide inhérent à son tempérament (ça, je le devinais d'instinct). Je savais où il habitait, bien sûr, mais il aurait été moins drôle d'aller l'attendre chez lui. Comme il se doit, je tenais un décompte précis du temps dans mon calepin.

17 h 11 *et, euh... environ 25 secondes* : Sortie du sujet ; a pris un taxi. En prévision, attendais au bout de la rue dans un autre taxi. Afin d'éviter cliché, n'ai pas dit : « Suivez ce taxi ! » mais : « Veuillez emboîter le pas à cet individu. » Chauffeur : « De quoi ? » Moi : « Roulez dans le sillage de ce véhicule jaune. » Chauffeur : « C'est quoi que vous voulez dire ? » Moi : « *Suivez ce taxi !* »

17 h 43, *à bord du ferry pour Jersey* : Sujet plongé dans journal. Moi, tapi dans l'ombre, chapeau baissé sur le visage, col relevé. N'y vois que dalle. Ai baissé col et relevé chapeau. Beaucoup mieux ainsi.

17 h 43, *montre arrêtée*. En bref, Custer est rentré chez lui. Il a d'abord pris le bus pendant sept ou huit kilomètres, jusqu'à Whipley, New Jersey, puis il a fini à pied. Tout en le filant – comme on dit dans le métier – je ne pouvais

me défendre de l'envier : Whitley était une jolie petite ville un peu vieillotte, avec des rues paisibles et de nombreux arbres. Comme toutes celles que nous longions, la maison de Custer occupait un vaste espace au coin d'une rue. Elle était entourée d'un mur de vieilles briques surélevé par une grille d'environ trente centimètres. Un grand portail en fer forgé à doubles battants cintrés ouvrait sur une allée pavée conduisant à la maison, très à l'écart de la rue. La maison elle-même était un bel exemple du style victorien avec son toit pentu, ses pignons, ses lucarnes et ses avant-toits moulurés. Elle était flanquée d'une tour avec un toit en pointe et d'une grande véranda en façade, le tout peint en bordeaux et blanc.

Je marche loin derrière Custer. Quand j'arrive à hauteur de la maison, j'y jette un simple coup d'œil et poursuis sur le trottoir d'en face, laissant à Custer le temps de prendre ses aises chez lui avant d'aller reconnaître les lieux. Puis je reviens sur mes pas, cette fois sur le bon trottoir. Rue déserte ; c'est l'heure de l'apéritif. Je me courbe un peu, de sorte que seul mon chapeau est visible depuis la maison. Je me glisse le long du mur et jette un nouveau coup d'œil en passant devant le portail : personne dans le jardin ni aux fenêtres. Je fais demi-tour et scrute la vaste pelouse qui s'étend jusqu'au bas des marches au pied de la maison. Je note la présence de nombreux arbres et massifs. Que fait le Sujet ? Quelles sont ses Habitudes ? Je promène mon regard dans la rue autour de moi : personne en vue. Je pousse le portail, entre et le referme silencieusement derrière moi.

D'arbre en buisson et de buisson en massif, je cours en zigzag jusqu'à la maison. Mon œil aguerri repère immédiatement un saint-bernard gros comme un poney shetland qui arrive du fond du jardin d'un train de sénateur. À travers les branches d'un petit sapin (j'étais tapi derrière quand il était apparu et avais jugé plus prudent de le laisser entre nous) je le vois marcher sans se presser jusqu'aux dalles chauffées par les derniers rayons du soleil et se coucher dans l'allée, juste entre moi et le portail. Il soulève son énorme tête et hume l'air, vaguement soupçonneux, en plissant sa truffe noire caoutchouteuse. Muni d'une paire de cornes, il serait de taille à affronter un taureau. Il ouvre une gueule assez vaste pour englober une boule de bowling, bâille, repose sa tête sur les dalles et s'abîme dans la contemplation du portail fermé, apparemment pour l'éternité.

Impossible de grimper à l'arbre ; il est à peine plus grand que moi. Alors je demeure à croupetons, m'efforçant de ne pas bouger ni d'exhaler d'odeurs intéressant un saint-bernard. Je passe là un bon quart d'heure à me creuser la cervelle, écartant l'une après l'autre les raisons, toutes parfaitement invraisemblables, susceptibles d'expliquer ma présence à Custer. Un jeune garçon passe alors devant le portail ; il tire de sa sacoche en toile un exemplaire plié du *Whitley Whig*, le lance par-dessus la grille et disparaît avant qu'il ait touché le sol. Le journal atterrit sous le nez du chien qui le saisit dans sa gueule. Il remonte l'allée en trotinant, la queue droite et la démarche crânement chaloupée, pour aller gratter à la porte. Custer vient lui ouvrir et

referme aussitôt. Je me précipite vers le côté de la maison dans une posture à la Groucho Marx, à demi accroupi, et risque un œil par la fenêtre.

Salle de séjour : personne. Petit salon : Custer entre en bras de chemise, un verre dans une main et le journal dans l'autre, le chien sur ses talons. Il s'affale sur une chaise longue, pose le verre sur la table près de lui et déplie le journal. Il relève la tête, l'air d'attendre quelque chose. Le chien se tient à ses pieds, ses pantoufles dans la gueule. Il les prend et dit quelque chose au chien qui agite la queue avec la force d'un mât de voilier dans une mer démontée. Pendant que Custer chausse ses pantoufles, le colosse canin se couche au pied de la chaise longue dans un panier d'osier plus vaste que mon lit. Ensuite, Custer reste une bonne dizaine de minutes à lire son journal et à siroter son verre en laissant pendre un bras pour grattouiller les oreilles et le cou du chien.

Soudain il se lève et quitte la pièce. Comme je me trouve de biais par rapport à la fenêtre, je le vois passer dans le hall, coupé en deux par le chambranle de la porte, et s'engager dans l'escalier. Le toutou ne bouge pas et moi non plus. Custer redescend cinq minutes plus tard, vêtu d'un maillot de bain bleu pâle, une serviette jetée sur l'épaule.

La piscine était forcément derrière, à l'opposé de la maison. J'étais persuadé que le chien resterait dedans, toutefois j'ai rasé les murs pour le cas où j'aurais dû grimper sur le toit. Je fais le tour de la maison et découvre la piscine à l'autre bout du terrain. Custer jette sa serviette, s'avance sur le plongoir et saute. Un peu pataud, ai-je la joie de constater. Il nage une douzaine de longueurs de bassin – j'aurais fait mieux, avec un peu d'entraînement –, ressort en empruntant l'échelle près du plongoir et regagne la maison en séchant son corps scandaleusement mince et bronzé.

Une fois rhabillé (il avait enfilé une ridicule combinaison en nylon), il s'est rendu à la cuisine où il a fait frire un hamburger sous l'œil attentif du chien. Le soir tombait, je n'y voyais plus assez pour écrire, de plus j'étais fatigué et affamé. Je suis retourné à l'arrêt du bus. Au bout de trois quarts d'heure d'attente – à peine – il s'en est présenté un qui m'a reconduit au ferry, lequel est parti une demi-heure plus tard.

Plus que douze heures : le lendemain matin, je me mets en quête d'un pharmacien peu scrupuleux. C'est le cas des trois premiers dont je fais l'essai. Pour être franc, il leur restait encore quelques scrupules, ou plutôt ils demandaient jusqu'à vingt-cinq dollars pour mettre leur mouchoir par-dessus. Alors je me suis rendu chez un quatrième qui, lui, bradait allègrement les siens. Il ne m'en a coûté que dix dollars de bakchich pour obtenir ce que je désirais. Suivant les recommandations de l'institut national de la consommation, j'avais pris soin de désigner le produit par un terme générique, sans citer de marque.

Les menottes, je les ai trouvées chez un brocanteur scrupuleux. Il n'avait pas le droit de me les vendre, m'a-t-il expliqué ; c'était illégal. Je lui ai dit qu'il s'agissait de faire une blague à un copain. Il a empoché mes quinze dollars de

bonus, déclarant que dans ce cas, il n'y avait rien à redire.

Encore deux visites tout à fait légales, l'une à une boutique de sports et l'autre à un boucher, puis je suis allé déjeuner sur le pouce au comptoir d'un fast-food. J'avais envie de me détendre avant la dure journée qui m'attendait, aussi ai-je déboursé le supplément de soixante-quinze cents donnant droit à une poignée de cuir pour s'accrocher. J'ai commandé un *pastrami* avec des toasts. Puis j'ai consacré une bonne part de l'après-midi à faire la tournée des loueurs de costumes.

Ça en valait la peine, car j'ai fini par trouver mon bonheur dans une boutique au premier étage d'un immeuble. Le propriétaire portait un costume de Bela Lugosi soldé à 19,95 dollars. À mon entrée, il lisait le *World Sun* couché dans un cercueil. « Bon sang de bonsoirrrr... » me lance-t-il en guise de salut, sans même lever les yeux. Il finit de lire son article et se dresse d'un coup, déployant sa cape comme les ailes d'une chauve-souris. « Imperméable aux taches de sang ! » me dit-il. Je décline son offre et lui décris ce que je cherche. Il avait mon affaire ; une authentique merveille. À 17 h 03 – plus que trois heures ! – j'ai repris le ferry pour Jersey.

Chapitre 12

J'ai loué une voiture à Whitley. Je me suis garé à quinze mètres du portail de Custer puis j'ai déballé ma livre de viande hachée premier choix ainsi que le flacon acheté à la pharmacie.

J'ai jeté un coup d'œil alentour ; sur le trottoir opposé, un homme marchait vers le coin de la rue. J'ai attendu qu'il ait disparu pour descendre de voiture et me diriger vers le portail en fer forgé. Rover était couché sur les dalles chauffées par le soleil. Il s'est relevé et approché d'un pas pesant, tel un bulldozer couvert de fourrure. « Ch'est un bon chien-chien, cha », ai-je bêtifié en passant le bras à travers les barreaux. Le paquet de viande s'est écrasé comme une bouse sur les dalles. J'ai aussitôt retiré ma main, au cas où il aurait été myope. Voilà, les dés étaient jetés. Ça me faisait un drôle d'effet de savoir que mon avenir dépendait du goût d'un chien pour le steak haché.

Il a reniflé la viande puis il a levé la tête vers moi, s'efforçant de lire dans mon regard si j'étais digne de confiance. Je lui ai adressé un sourire aussi franc et candide que celui d'un acteur en campagne pour les élections présidentielles. Ça marche aussi sur les chiens ; celui-ci m'a cru. Il a incliné la tête pour me remercier avant d'engloutir le steak d'une seule énorme bouchée, écornant une des dalles d'un coup de dents. Après s'être léché les babines, il m'a tourné le dos afin de se rallonger, exprimant sa reconnaissance d'un ample mouvement de balancier de la queue.

J'ai patienté vingt minutes dans la voiture. J'ai alors ôté mon veston, ma cravate et mes chaussures et suis retourné au portail, mon paquet sous le bras. Mon ami le chien était toujours couché sur les dalles, les yeux fermés. J'ai

sifflé ; aucune réaction. J'ai à peine entrouvert le portail de façon à pouvoir le refermer si nécessaire ; toujours aucune réaction. J'ai avancé un pied, attendu, re-sifflé. Sa paupière s'est soulevée d'un millimètre ; il a levé vers moi un regard indifférent et refermé les yeux avec un soupir. Visiblement, les inoffensives pilules soporifiques mêlées au steak haché lui avaient fait de l'effet.

Traîner deux cents kilos – au bas mot – de saint-bernard sur vingt mètres de pelouse en le tenant sous les aisselles, cramponné à la fourrure de son poitrail, pendant que ses pattes arrière labourent le sol et que sa tête géante ballotte en tous sens, toute langue dehors, je vous jure que c'est une expérience ! Avec ça, il ronflait. Je l'ai confortablement installé derrière un massif puis j'ai attendu. Un quart d'heure plus tard, Custer et Swanson ont franchi à leur tour le portail en papotant. Swanson était un grand type à la poitrine creuse, mais large d'épaules, d'environ cinquante ans ; le genre costaud. Si l'affaire tournait mal, j'étais sûr de récolter quelques bleus, voire un traumatisme crânien.

Sitôt qu'ils furent entrés dans la maison, j'ai déballé mon paquet et enfilé mon costume de location. Pour m'être regardé dans le miroir de la boutique, je savais à quoi je ressemblais. J'ai examiné le chien endormi à mes pieds. Je vous concède que sa queue était peut-être un poil plus touffue que la mienne mais, tout bien considéré, je n'avais pas à rougir de la comparaison. Je ne regrettais pas mes soixante-quinze cents. Le costume était en fourrure véritable, je l'aurais juré, et à l'intérieur de la tête en papier mâché – un travail d'artiste – mon regard vissé au viseur binoculaire rembourré de caoutchouc mousse contemplait le jardin à travers deux grands yeux de verre brun transparent. Tout était calme. J'ai éloigné la tête du viseur.

Un voyant brillait au-dessus du tableau de bord miniature, juste au niveau de ma bouche. J'ai passé mes commandes en revue, comme le fait un pilote avant de décoller. *Agit, queue*, indiquait une plaquette sous le premier commutateur. J'ai basculé celui-ci avec ma langue ; ma queue montée sur ressort s'est mise à frétiller dans mon dos. Je l'ai aussitôt arrêtée, pour ne pas gaspiller d'énergie : le moteur de la queue se remontait comme une horloge et il n'assurait qu'une quarantaine de balancements. J'allais tester *Ouv. bouche-ctrl* quand j'ai entendu un bruit sourd. J'ai collé mon regard au viseur, tel le commandant d'un sous-marin inspectant l'horizon. Un journal plié venait d'atterrir sur les dalles de l'allée. Mon aventure commençait.

Les pensées se bouscuaient dans mon esprit : que me réservait l'avenir ? Succès ? Désastre ? J'ai secoué la tête pour y faire le vide et me préparer à agir. Ce faisant, mon menton a heurté le dernier commutateur de la rangée. La bande du minuscule magnétophone placé dans le large poitrail concave du costume s'est mise à défiler et un aboiement caverneux a retenti dans le jardin. Dans ma précipitation j'ai sorti la langue trop tôt, actionnant accidentellement *Agit, queue* et *Ouv. bouche-ctrl*.

L'énorme gueule s'est ouverte et refermée avec lenteur, accompagnée d'un

majestueux mouvement de la queue et d'un nouvel aboiement. Cédant à la panique, j'ai dardé la langue vers *Aboi*. mais heurté simultanément *Soupir* et *Oreilles*. Les oreilles droites, aboyant, soupirant, agitant la queue et claquant des mâchoires, j'ai bandé toute ma volonté – tel le commandant du sous-marin au moment de larguer une torpille – et basculé les commutateurs un à un, juste comme Custer passait la tête à la porte. Il a sifflé mais je suis resté derrière mon buisson à prier, transpirer et grelotter. Au bout d'un long moment, Custer est rentré.

Si j'avais pu repousser de quelques jours... Mais il ne fallait pas y songer. M'efforçant de « penser chien » (un point essentiel, à en croire le loueur de costumes) je me suis dirigé vers le journal en imitant de mon mieux la démarche d'un chien pressé. Il m'a semblé que j'y parvenais assez bien. J'ai dressé les oreilles et me suis alors aperçu que j'avais oublié de me mettre à quatre pattes. Réfléchissant en un éclair, j'ai tendu les bras devant moi, les poignets souples, les mains pendantes, comme un chien qui s'entraîne à marcher sur deux pattes. Dans le même temps, j'ai fait volte-face et regagné ma cachette en hâte.

Une minute plus tard, j'ai risqué un coup d'œil dans le jardin. Personne en vue ; personne n'avait rien remarqué. Je me suis approché sur mes quatre pattes, incliné vers le journal, et j'ai actionné *Ouv. bouche-ctrl* en avançant le museau. Mes dents se sont refermées sur le journal, à mon plus vif soulagement. Je me suis dirigé vers la véranda en m'obligeant à baisser l'arrière-train. Heureusement que tout cela s'était passé sans témoin ; mes tentatives de marche à quatre pattes péchaient encore par manque de coordination.

« Pense chien », me suis-je répété au moment de gravir les marches. J'y suis parvenu sans trop de mal, au prix d'une seule chute. « *Maître vouloir journal*, ai-je pensé. *Lui, bon maître. Ugh !* » Il m'est alors venu à l'esprit que ce n'était pas du « parler chien » mais de l'indien. J'ai posé mon arrière-train sur la véranda. En penchant la tête entre mes pattes, j'ai pu constater que ma queue était convenablement étalée dans le prolongement de mon corps. J'étais fin prêt. J'ai gratté à la porte avec le journal dans ma gueule.

Personne n'est venu. J'ai de nouveau gratté et attendu. Toujours pas de Custer. Tout à sa conversation avec Swanson, il n'avait rien entendu. Il fallait pourtant que j'entre, et vite. C'était vital. La fin justifie les moyens : je me suis relevé et j'ai actionné la sonnette.

Je me suis rassis en hâte, vérifiant une dernière fois la position de ma queue. J'ai levé un regard éperdu d'adoration vers la porte, serrant le journal entre mes mâchoires. Custer a ouvert et n'a vu personne. Puis il a baissé les yeux. « Oh ! C'est toi. Viens », a-t-il dit en me tenant la porte ouverte. Il a froncé les sourcils quand je suis entré. Son regard a fait un aller-retour entre la sonnette et ma personne, mais il était trop obnubilé par ses deux cent cinquante mille dollars pour se soucier d'un chien ou d'une énigme de second ordre. Il a refermé la porte et s'est avancé dans le couloir. Je préférerais qu'il me

voie marcher le moins possible, aussi lui ai-je prudemment cédé le passage pour lui emboîter le pas.

À notre entrée, Swanson a levé les yeux de la feuille dactylographiée qu'il tenait à la main. J'étais toujours sur les talons de Custer, me cachant le plus possible derrière ses jambes. Je me suis assis dès que possible au pied de son fauteuil, devinant d'instinct que c'était là mon attitude la plus canine. Swanson occupait un fauteuil en cuir, à portée de main d'une petite table qui le séparait de Custer. Il a souri en apercevant le journal dans ma gueule. Flatté, j'ai dressé les oreilles et penché la tête d'un air futé. Swanson a souri de plus belle. « Il est mignon », a-t-il dit à Custer qui s'était laissé tomber sur son relax.

Custer s'est rengorgé. Trop heureux de briller aux dépens d'un chien, il a ordonné : « Au pied ! » en tendant la main vers le journal qu'il a empoigné avant que j'aie pu actionner *Ouv. bouche-ctrl*. Mes mâchoires serraient comme un étau ; Custer s'est arc-bouté, les sourcils froncés, prenant Swanson à témoin de ses efforts. J'ai tiré la langue et – si seulement j'avais eu le temps de *m'entraîner* ! – actionné par erreur *Aboi*. Dans le minuscule bureau, mon jappement a résonné comme un coup de tonnerre, d'autant plus incongru que ma bouche était restée fermée. Swanson a sursauté, Custer a roulé des yeux furieux. Cette fois, je suis parvenu à actionner *Ouv. bouche-ctrl*. Voyant mes lourdes mâchoires s'entrouvrir, Custer a tendu la main vers le journal. Juste comme il allait l'atteindre – nom de Dieu, j'avais oublié de désactiver *Aboi* ! – un second *Wouf* ! a retenti. Custer a vivement reculé la main ; le journal est tombé par terre. J'ai désactivé *Aboi* et agité la queue. Custer m'a lancé un regard noir. Il a ramassé le journal et m'a à nouveau fixé d'un œil sévère. « Eh bien ? » s'est-il impatienté.

Du diable si je savais ce qu'il me voulait. J'avais déjà agité dix-sept fois la queue, à en croire le cadran du tableau de bord. Ça commençait à bien faire, pourtant je n'osais pas arrêter. J'ai dressé plusieurs fois les oreilles, penché la tête d'un air futé, manquant de la décrocher. « Mes *pantoufles*, idiot ! » a grondé Custer. J'ai vivement hoché la tête et me suis précipité vers le coin où elles étaient rangées. Chemin faisant, j'ai désactivé *Agit, queue*.

M'étant placé juste au-dessus des pantoufles, je me suis appliqué et j'ai actionné *Ouv. bouche-ctrl* en abaissant mon museau. En se refermant, les énormes mâchoires ont dérapé sur le cuir verni. J'ai fait une nouvelle tentative ; mes dents ont frôlé les pantoufles, les déplaçant légèrement, puis se sont refermées dans le vide. « Ces gros chiens ont parfois des problèmes de coordination », a dit Swanson d'une voix gentille. J'ai agité un coup la queue puis j'ai cessé afin de me concentrer. Cette fois, ma tête a plongé sitôt les mâchoires ouvertes. Mes dents ont mordu le tapis de part et d'autre de ces foutues pantoufles sur lesquelles elles se sont refermées d'un coup sec, au risque de les couper en deux.

Je me suis retourné vers Custer, si vite que j'ai trébuché et me suis étalé devant lui. Je me suis relevé d'un bond, actionnant *Ouv. bouche-ctrl*. Les pantoufles sont tombées sur le sol juste comme Custer allait les prendre. Il les

a ramassées en me fusillant du regard. Je me suis dépêché de gagner la corbeille au pied de son fauteuil. Cus s'est rassis sans cesser de sourire à Swanson – celui-ci ne pouvait me voir depuis son fauteuil – puis, feignant de me caresser, il m'a presque assommé d'un coup de poing entre les oreilles. J'ai grogné un coup avant de m'étendre de tout mon long au fond du panier. Qui puait.

La transaction fut rapide. Swanson a tendu la feuille dactylographiée – le contrat de vente – à Custer qui, après l'avoir survolée d'un coup d'œil, l'a signée. Swanson l'a rangée avec soin dans un long portefeuille de cuir noir qu'il gardait dans la poche intérieure de son veston, puis il s'est frotté les mains et a souri. « Passons au plat de résistance », a-t-il dit. Je ne sais pas ce qui m'a retenu de le mordre. L'attaché-case était sur la table. Swanson l'a déverrouillé et a soulevé le couvercle.

Ça a été plus fort que moi ; je me suis levé pour mieux voir, la tête penchée de côté, les oreilles droites. Le « penser chien » était devenu une seconde nature chez moi. Les deux hommes n'ont rien remarqué, trop occupés à regarder l'argent. Je dois dire que deux cent cinquante mille dollars en billets de cent n'ont rien de très impressionnant. L'argent occupait à peine la moitié de la mallette, le reste étant bourré de papier journal. Il y avait en tout vingt-cinq liasses de cent billets chacune. Custer a recompté en vitesse. Puis il s'est levé, emportant l'argent, et a décroché un tableau du mur, révélant la porte ronde et la serrure à combinaison d'un petit coffre-fort mural.

C'était maintenant la minute de vérité, l'objet de tous mes calculs et mes efforts. J'avais prévu que Swanson prendrait le second fauteuil, laissant la chaise longue à Custer. Le coffre était sur sa droite ; connaissant la méfiance innée de Custer, j'avais aussi prévu que celui-ci se placerait légèrement de biais, interposant son dos entre Swanson et le coffre. Dès lors, depuis mon panier, j'avais une vue en principe imprenable sur la serrure qu'il s'apprêtait à actionner en cachette de Swanson.

J'étais fin prêt. Lentement, sans bruit, j'avais dégagé mon bras de la patte avant de mon costume pendant que Custer se dirigeait vers le mur. Éloignant ma tête du viseur, j'avais pris dans la poche de ma chemise un télescope miniature très puissant acheté le matin même. J'ai collé mon œil à un bout du télescope en appliquant l'autre bout contre le viseur ; la tête du costume offrait juste assez de place pour ça.

Quelque chose clochait ! Je voyais Custer, certes, mais il n'était pas plus grand que mon petit doigt, comme s'il avait été à des kilomètres de là. Vite, j'ai retourné le télescope ; la tête et les épaules de Custer sont apparues en gros plan. Le coffre avait la taille d'une assiette et je distinguais chaque numéro et chaque trait de la serrure avec une netteté presque aveuglante. Quand Custer a approché la main, je me suis retenu d'agiter la queue.

Seulement voilà – quel naïf je fais ! – Custer Huppfelt sera toujours Custer Huppfelt... Cette âme putride était pétrie de méfiance au point de ne pas faire confiance à *son propre chien* ! Au moment de composer la

combinaison, il s'est rapproché encore du coffre jusqu'à coller le nez sur la serrure, se cachant à la fois de Swanson et de moi. Je n'apercevais plus que son dos. Soudain, j'ai eu envie de me jeter sur lui pour le mordre, lacérer les jambes de son pantalon et... Mais cette fonction n'était pas prévue dans le costume. La porte du coffre s'est refermée. Custer a brouillé la combinaison puis il s'est retourné vers Swanson et s'est frotté les mains avec un sourire béat, un filet de bave au coin des lèvres.

Pour la forme, il a offert à Swanson de prendre un verre et de faire quelques brasses dans la piscine avec lui. Mais Swanson était déjà debout. Il a attrapé son chapeau et son attaché-case, décliné poliment l'invitation en jetant un coup d'œil à sa montre. Custer l'a raccompagné à la porte et je suis resté tout seul dans ma corbeille, amer et dépité, à grogner et mordre dans le vide (j'avais découvert qu'il était possible d'accélérer le mouvement des mâchoires en actionnant *Ouv. bouche-ctrl* à intervalles très rapprochés).

Que faire, grand Dieu ? que faire ? Me rendre maître de Custer ? Le forcer à avouer la combinaison du coffre ? C'était mon seul espoir, mais c'était sans espoir. D'une part je n'étais pas assez costaud et ensuite il m'aurait reconnu. La porte s'est refermée, le bruit des pas de Custer s'est rapproché et je l'ai vu s'engager dans l'escalier. Soudain, j'ai eu une inspiration désespérée.

Mes pattes étaient en nylon recouvert de fourrure, avec des coussinets assez flexibles en caoutchouc mousse. En me dressant sur mes pattes arrière, j'ai saisi un stylo-bille sur le bureau de Custer. J'ai également glissé sous mon bras droit une feuille de papier fixée à une planchette. Ensuite, j'ai couru jusqu'à la porte de derrière en ayant soin de ne pas la faire claquer. J'ai traversé la pelouse en courant, jusqu'à la piscine. Je me suis abrité derrière la barrière qui masquait en partie celle-ci aux regards indiscrets. De là, j'ai regardé autour de moi, cherchant un outil adéquat, par exemple un tuyau d'arrosage. À la place, j'ai découvert une sorte d'épuisette pour nettoyer le bassin ; un mince filet tendu sur un cerceau en fer, lui-même emboîté sur un manche d'aluminium assez long pour atteindre le milieu de la piscine.

En tirant fort, je suis parvenu à déboîter le cerceau que j'ai jeté dans un massif. J'ai ensuite arraché la capsule en plastique jaune fermant l'extrémité du manche. Je disposais dès lors d'un tube d'aluminium creux de trois mètres de long, légèrement incurvé côté filet. J'ai eu vite fait de le fixer à une chambre à air abandonnée près de l'échelle de la piscine. Le tube s'est mis à flotter à la verticale. Retenant ma respiration, j'ai ramassé mes affaires et suis descendu dans l'eau. Celle-ci était profonde au pied du plongeur. Quand j'ai enfin touché le fond, j'ai été bien content de reprendre mon souffle par l'intermédiaire du tube.

L'attente n'a pas été longue. Tout à coup, la surface de l'eau s'est obscurcie au-dessus de moi, le plongeur a vibré et j'ai entendu un énorme *plouf* ! J'ai alors vu apparaître Custer, la tête la première, les bras tendus devant lui. Il a rasé le fond de la piscine, provoquant des remous et une subite éclosion de bulles. Il s'est approché du pied de l'échelle. C'est là que je m'étais

tapi dans l'ombre, immobile. Custer a tâtonné et empoigné l'échelle ; il a pris pied sur le premier échelon et... *clac !* Les menottes préalablement fixées à l'échelle se sont refermées sur sa cheville nue. Les bulles suscitées par le plongeon ont peu à peu gagné la surface, l'eau s'est apaisée, éclaircie, et Custer – un pied au fond du bassin, l'autre attaché à l'échelon – m'a enfin vu.

Je conserve dans ma mémoire une poignée d'images à jamais chéries : une mère contemplant le visage de son nouveau-né, les yeux d'une petite fille devant son premier arbre de Noël, un garçonnet marchant lentement vers un vélo flambant neuf... Mais aucune ne surclasse l'expression de Custer et le regard horrifié qu'il a fixé sur moi quand il a compris que c'était son propre chien qui venait de l'enchaîner au fond de sa piscine !

Les oreilles déployées et chahutées par les remous, j'ai écrit sur la planchette en serrant le tube dans ma gueule : *250 000 \$ contre ta liberté.*

Je dois reconnaître que Custer ne manquait pas de cran. Il avait le courage de son absence d'opinions. Prisonnier de son chien à dix mètres sous l'eau, retenant ce qui risquait d'être son dernier souffle, il n'a pas changé pour autant sa façon d'être. D'un geste sec, il m'a désigné la planchette et le stylo. Je les lui ai passés en ayant soin de rester hors de sa portée. Il a griffonné d'un trait nerveux : *Pas question, mais tous les os que tu pourras manger à vie.*

Je secoue la tête, reprends la planchette et note : *Je les achèterai moi-même... avec ton fric.*

Custer m'arrache la planchette et gribouille : *100000 c'est mon dernier prix !*

Je récupère la planchette et le stylo. Un moment, je suis tenté de couper la poire en deux mais j'ai absolument besoin de deux cent cinquante mille, et d'autre part Custer ne me paraît pas en position de marchander. J'écris : *250 000 ou rien !*

Il paraît peser l'alternative. Enfin, il prend la planchette et écrit très vite : *D'accord, o.k. pour un chèque ?*

Tu te fiches de moi ? Je veux la combinaison du coffre.

Ça semble incroyable, pourtant je vous jure qu'il est devenu livide, même sous l'eau. Il réfléchit un instant, exhale encore quelques bulles, puis il m'arrache la planchette et écrit : *53 à gauche, tour complet vers la droite, stop sur 14, à gauche jusqu'à 36. Maintenant, détache-moi !*

Pas si bête ! Tu restes ici jusqu'à ce que j'aie essayé la combinaison.

Cus reprend la planchette et change 53 pour 71. Je lui passe alors le tuyau, qu'il accepte avec gratitude, et je remonte à la surface en jouant des pattes.

Le coffre s'ouvre du premier coup. Dans mon énervement, j'ai oublié d'ôter mon costume ; il dégouline sur le tapis de Custer et me gêne un peu pour manipuler la serrure. Malgré tout, je réussis à l'ouvrir, rafle les deux cent cinquante mille dollars et m'esbigne en serrant les billets entre mes pattes.

Je me suis débarrassé de mon costume derrière un massif. C'était de la bonne camelote, presque imperméable ; j'étais à peine mouillé. Le vrai saint-

bernard commençait à bâiller et cligner des yeux. J'ai enveloppé l'argent dans le costume et regagné ma voiture. J'ai eu alors une pensée pour Custer, assis sur un échelon au fond de sa piscine, en train de ressasser Dieu sait quelles pensées amères sur la véritable nature du meilleur ami de l'homme.

Juste avant le départ du ferry, j'ai appelé le poste de police de Whitley depuis une cabine sur le quai. Je leur ai donné le nom et l'adresse de Custer. Je leur ai dit qu'il avait tenté de se suicider en s'attachant au fond de sa piscine. J'ai ajouté que c'était un dangereux déséquilibré. Le temps qu'ils arrivent, le vrai saint-bernard aurait fini de se réveiller et serait prêt à leur coller au train. Aussi, quand ils m'ont demandé qui j'étais, j'ai aboyé plusieurs fois avant de raccrocher. C'était moche, je sais – un si brave toutou –, mais j'étais certain qu'il parviendrait à se disculper. D'ici là, j'aurais eu tout le temps de prendre le large.

Chapitre 13

Au coin de la 42^e Rue et de Lexington Avenue, j'ai sauté du taxi et plaqué quelques billets dans la main du chauffeur. Je me suis rué vers le kiosque d'Herman après avoir jeté un coup d'œil à ma montre. Juste comme j'allais l'atteindre, je me suis arrêté, le temps de fouiller dans ma poche. J'en ai tiré un penny, une pièce de cinq cents et deux autres de dix. Depuis mon enfance, jamais je n'avais été aussi près d'éclater en sanglots : les deux pièces de dix cents étaient à l'effigie de Woodrow Wilson, comme il se doit.

Désarmé, je fais un pas dans une direction, me ravise, fais quelques pas dans la direction opposée, me fige, jette des regards impuissants autour de moi. Puis je tourne les talons et me précipite vers le feu. Quand il passe au rouge, je traverse en courant, slalomant entre les piétons, et m'engouffre dans le drugstore du Doc Pepper. Avec un rictus haineux, Paul Newman m'échange dix pièces de dix cents contre un dollar. Je m'écarte un peu, fourrage dans le tas du bout de l'index et les balance par-dessus mon épaule avant de sortir.

Cette fois je n'ai pas attendu le feu, ni même emprunté le passage protégé. J'ai foncé tête baissée parmi les voitures dans un concert rageur d'avertisseurs. Je me suis procuré d'autres pièces de dix cents au kiosque à journaux de Grand Central Station. Après un rapide examen, j'ai poussé un juron et les ai toutes données à un petit garçon qui passait par là avec sa mère. « Jette ça tout de suite ! a hurlé celle-ci. C'est sûrement un piège ! » Le gosse a bazaré les pièces dans un bac à sable plein de mégots, comme si elles lui avaient brûlé la main. Toutefois, ce petit malin s'est débrouillé pour en escamoter la moitié. Je me suis défilé sous le regard soupçonneux des passants, rouge de honte.

Je suis tombé sur une rangée d'une dizaine de cabines téléphoniques inoccupées. Je les ai visitées l'une après l'autre à la recherche de quelque pièce oubliée, en vain. En sortant de la dernière, j'ai vu une vieille dame qui m'observait. « Faut-il que vous ayez faim, mon pauvre enfant, soupire-t-elle

tristement. Tenez. » Et elle me tend une pièce de dix cents à l'effigie de Woodrow Wilson.

Ça m'a donné une idée : j'ai couru m'adosser à un mur devant la gare, la bouche tombante, le col relevé, creusant les joues pour avoir l'air affamé, et j'ai tendu la main. J'avais récolté trois pièces de dix cents (toujours avec Woodrow Wilson), un dollar canadien et un papier de chewing-gum roulé en boule quand j'ai vu approcher un flic. Je me suis alors replié à l'intérieur de la gare.

Un porteur a appuyé son diable contre un mur sous mes yeux avant de s'éloigner. Trois secondes plus tard, je roulais le diable dans la direction opposée avec le visage impavide d'un type imbu de son bon droit. Personne ne m'a prêté la moindre attention. Une minute plus tard, mon diable chargé jusqu'à la gueule, je suis descendu au niveau inférieur, nettement moins fréquenté. J'ai traversé le secteur des consignes sans rencontrer âme qui vive. Qui peut dire à quelles extrémités nous entraîne la nécessité ? Jamais je ne me serais cru capable de m'abaisser à voler les pauvres. Je l'ai pourtant fait, et sans hésiter... Après tout, c'était la faute de la société. J'ai forcé le réservoir de monnaie de l'affectionné mendigot automatique à l'aide de la barre de levage de mon chariot. J'y ai trouvé de quoi remplir mes deux poches. Trois minutes et quelques centaines de pièces plus tard, dans les toilettes de la gare, j'ai fini par découvrir ce que je cherchais : une pièce de dix cents merveilleusement patinée à l'effigie de Roosevelt. Dans l'escalier roulant qui me ramenait au niveau supérieur, j'ai de nouveau croisé le petit garçon avec sa mère. Je lui ai glissé une énorme poignée de pièces au passage. Sa mère m'a balancé son sac à main à la figure.

Je retraverse la gare en courant, retraverse Lexington Avenue dans un tintamarre dément de klaxons furieux, et joue des coudes pour accéder au kiosque d'Herman. J'abats ma pièce sur le comptoir, face en l'air. Sans même accorder un regard au Chrysler sur le trottoir opposé ou à l'entête du *New York Post* qu'Herman, toujours aussi impayable, a glissé dans la ceinture de mon pantalon, je saute dans un taxi et agite un billet de cinquante dollars sous le nez du chauffeur, qui a un frémissement approbateur. Pour lui, dis-je, à la condition qu'il me conduise à la 51^e Rue en moins de cinq minutes. Il démarre en trombe, me plaquant sur mon siège. Quatre minutes plus tard, il donne un coup de frein cataclysmique au pied de chez Custer et se retourne vers moi pour arracher le billet de ma main. Je bondis au dehors et fonce vers l'entrée de l'immeuble.

Custer est chez lui. J'écrase le bouton de la sonnette et il vient ouvrir. Il porte une chemise blanche, une cravate noire, un costard bleu marine, un œillet blanc à la boutonnière... En partance pour l'église. Il me regarde et secoue sa chevelure brune en répétant : « Trop tard, trop tard ! » Je le bouscule pour entrer et me dirige vers une table, au fond du salon.

Sans prononcer un mot, je tire les billets de la poche intérieure de mon manteau, les dépose sur la table et recule. Custer ouvre lentement la bouche à

la vue de leur adorable couleur verte et du nombre magique inscrit dans leur coin : 100. Le fric est doué de parole et celui-ci dit : *Prends-moi, Custer*. Il tend le doigt, comme hypnotisé, referme son autre main sur la première liasse et compte les billets ; il y en a cent. Une flamme s'allume dans ses yeux bruns tandis qu'il effleure d'un doigt respectueux les bandes de papier marron entourant chaque liasse ; il y en a vingt-cinq. Un petit paquet bien rangé, haut d'à peine quelques centimètres. Il murmure d'une voix étranglée : « Mon Dieu... Ça fait deux cent cinquante mille dollars ! » Puis il se tourne vers moi. « Qu'est-ce que tu as foutu ? me jette-t-il au visage. Tu arrives trop tard, *trop tard* ! »

Je hoche lentement la tête, subitement abattu. « Je sais... Je n'ai pas réfléchi... Le mariage a lieu dans une heure – *moins* d'une heure. Ce ne serait pas chic », je tends la main vers les billets, « de faire ça à Hetty maintenant.

— Je me fous pas mal d'Hetty ! » D'une tape, il écarte ma main. « Il s'agit de mon patron ! » Il empoigne le téléphone, pianote sur le clavier à la vitesse grand V et attend en roulant des yeux furibards. « Al ? J'avais peur que vous ne soyez déjà parti ! Je l'ai, Al, j'ai l'argent ! Est-ce qu'il est encore possible de... ? » Il écoute en retenant son souffle. Une lueur diabolique brille dans son regard. « Dieu soit loué ! Ne bougez pas ! Attendez-moi ! J'arrive ! » Il rafle les billets et se précipite vers la porte en les fourrant dans ses poches.

J'aurais dû exulter, applaudir sans retenue à ma victoire. Néanmoins, j'ai regagné la rue d'un pas lent, la peur au ventre. Avais-je bien fait ? *Oui* ! me répétais-je sans cesse. Dans un premier temps, Hetty allait être secouée mais il valait mieux ça que d'épouser un homme qui n'aurait pas hésité à la vendre. J'étais sûr d'avoir bien agi, toutefois je ne pouvais m'empêcher de songer à son chagrin en déambulant dans la ville. Je m'étais menti jusque-là, en prétendant que je marchais sans but : comme par hasard, je me suis retrouvé au bas de mon ancien immeuble, sous les fenêtres du minuscule appartement où j'aurais pu vivre heureux avec Hetty, si seulement j'avais été plus sage. Peut-être a-t-elle besoin de moi, me suis-je dit. Je suis entré.

« Vo' femme est sortie, Mr. Bennell, m'a signalé le portier. Elle est allée se marier. Devrait pas tarder à rentrer. Faut-il lui faire une commission ?

— Non, rien de particulier. Dites-lui juste que son mari a appelé. » Elle était en route pour l'église... Qu'allait-il se passer si elle apprenait la nouvelle là-bas ?

Je cours jusqu'à Lexington Avenue, passe dix bonnes minutes à gesticuler en vain devant les taxis en maraude. Enfin, l'un d'eux consent à s'arrêter mais le chauffeur ignore où se trouve St. Charley. On finit par dénicher un annuaire ; il faut se rendre à l'autre bout de la ville. En arrivant, on trouve les portes fermées et l'église tout illuminée. J'entre sur la pointe des pieds et... Cauchemar récurrent !

Cette fois encore, l'église était bondée et le pasteur en soutane souriait à Hetty, debout face à lui, mais dans une robe différente. Et cette fois encore – je sais, je sais, vous aviez tout deviné, mais pas moi ; ma naïveté me perdra –

Custer était à ses côtés, toujours le même malgré ses yeux noirs et ses cheveux bruns. Cette fois encore, dans ce monde-ci comme dans tous les autres, à n'en pas douter, il avait volé mon argent et s'apprêtait à voler ma femme !

Cette fois encore, les paroles terribles ont retenti avec une solennité irrévocable : « Si quelqu'un voit une objection à cette union... » Cette fois encore, comme dans un mauvais rêve, j'ai ouvert la bouche sans pouvoir en sortir aucun son. « Si quelqu'un voit une objection à cette union, qu'il se fasse connaître », a achevé le pasteur. Pendant une seconde j'ai été saisi de vertige, croyant que c'était moi qui venais de répondre.

« Sûr, que j'y vois une objection ! » avait clamé une voix traînante au fond de l'église, probablement celle d'un vengeur athlétique et masqué. Comme tout le monde, je me suis retourné. J'ai alors vu un petit homme chauve et trapu en complet gris (sans doute un fan des séries télé) remonter l'allée centrale. Il paraissait très calme, contrairement au type qui l'accompagnait (presque son jumeau, sauf que le costume de celui-ci était noir). « Vous demande pardon, m'dame », a dit le premier petit homme à l'adresse d'Hetty, puis il s'est tourné vers Custer et a ouvert son veston, dévoilant l'insigne bleu et or épinglé à sa chemise. « Vous êtes en état d'arrestation, a-t-il dit.

— Pourquoi ? *Pourquoi ?* Pourquoi ! pourquoi ! ? » se sont exclamés Custer, Hetty, le pasteur, la demoiselle d'honneur, l'organiste, le bedeau et toute l'assistance. Tremblant de rage, agitant le poing sous le nez de Custer, le second petit homme les a éclairés.

« Parce ce que vous êtes un escroc ! Un imposteur ! Un tricheur ! » J'acquiesce de bon cœur à chaque épithète. « Vous m'avez donné ça ! Il y en a pour deux cent cinquante mille dollars ! » Et il colle un billet vert devant les yeux de Custer qui recule pour mieux le voir.

« Eh bien, qu'est-ce qui ne va pas ? » interroge Custer. Il se retourne, tentant d'échapper à la furie du petit homme qui le poursuit dans l'allée centrale, portant bien haut le billet déployé. Comme tout le monde, je me dresse sur la pointe des pieds. Je reconnais la face imprimée d'un billet de cent dollars, la valeur inscrite dans les coins, l'ovale familial entourant le portrait d'un président au centre.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » répète le petit homme en s'étouffant d'indignation. « Qu'est-ce qui ne va pas ? » Et il se met à brandir le billet devant le visage livide de Custer en le pourchassant. De ma place, je distingue maintenant beaucoup mieux le billet que j'ai rapporté de l'autre monde. Tout à coup, je comprends la raison de la pâleur de Custer et de la colère du petit homme. « Dites-moi un peu, hurle celui-ci, qui est le président George C. Coopernagel ? » Cette fois encore, Custer se retrouve prisonnier d'une paire de menottes, mais autour des poignets.

Je ne dirai rien de la semaine qui suivit, ni des nuits sinistres que je passai au foyer. Seuls le chop-suey et le pudding du samedi soir à la cafétéria vinrent

éclairer cette succession de jours interminables. Passons directement aux coups qui ébranlèrent ma porte un soir, alors que je cherchais le sommeil dans mon lit en forme de *L*, et à la voix de José me criant : « Un coup de fil pour toi !

— Ben ? a fait une petite voix lointaine dans le combiné de la cabine du hall. C'est moi, Hetty. Tu pourrais venir ? Je me sens si seule ! » Sur ce, elle s'est mise à pleurer.

Elle n'avait pas encore raccroché que j'étais déjà là, en pyjama. Ma gorge s'est serrée quand j'ai aperçu sur le canapé le fameux papier à en-tête qui m'avait servi à lui demander sa main. « Tu te rappelles ? » m'a-t-elle dit. J'ai fait signe que oui, incapable de prononcer un mot. Puis j'ai retrouvé ma langue : « Un si beau papier... Ce serait dommage de le laisser perdre. » Après ça, plus moyen de me taire.

Voilà, Hetty et moi, on s'est remariés. Mais ne croyez surtout pas – on n'est pas dans un roman ! – que la vie avec elle soit devenue une idylle permanente. Tout comme avant, il m'arrive de céder à l'indifférence – on n'est pas dans un film ! C'est à peine si je la vois, si je l'écoute ou si je lui parle. Alors, à moi la litanie des larmes, des récriminations, voire des allusions perfides – Dieu me garde ! – à la gentillesse et à la galanterie de Custer. Mais il ne faut pas se fier aux apparences ; ça ne dure jamais longtemps à présent. Reviennent les sourires, l'adoration et les compliments sur mon assiduité. C'est comme si j'étais enfin de retour après une longue absence, me dit-elle. Alors, je lui souris et la couve d'un regard emplí de gratitude et d'un amour tout neuf. Puis, l'air de rien, je fais sauter dans ma main la pièce porte-bonheur – une petite pièce de dix cents – qui ne me quitte plus jamais. Où que j'aille.

Vous aussi, vous pourriez tomber sur l'une d'elles. Elles représentent Ulysse Grant, Coopernagel ou Woodrow Wilson... À vous d'ouvrir les yeux. Ça en vaut la peine, car la pub des magazines de mon enfance disait vrai : les pièces de monnaie, c'est passionnant ! Permettez-moi d'ajouter, en guise d'adieu : alors, pourquoi pas vous ? Commencez dès aujourd'hui à les collectionner !

Achevé d'imprimer en décembre 1994

sur presse *cameron*

dans les ateliers de la S.E.P.C.

à Saint-Amand-Montrond (Cher)

pour le compte des Éditions Denoël

N° d'édition : 7243.

N° d'impression : 2991-2809

Dépôt légal : janvier 1995

Imprimé en France